

A TRAVERS
L'HERZÉGOVINE

93 258

A TRAVERS
L'HERZÉGOVINE

PAR

A. MEYLAN



PARIS

LIBRAIRIE SANDOZ ET FISCHBACHER

33, RUE DE SEINE, 33

1876

Tous droits réservés.



PRÉFACE

Veux-tu, pour me sourire, un bel oiseau des bois,
Qui chante avec un chant plus doux que le haut-bois,
Plus éclatant que les cymbales?
Que veux-tu? fleurs, beau fruit, ou l'oiseau merveilleux?
« Ami, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles. »

(*Les Orientales*, V. HUGO.)

L'empire ottoman occupe la plus magnifique position du monde, il s'étend en Europe, en Asie et en Afrique, et dans ses vastes États nous trouvons ces contrées illustres qui nous ont donné la foi, la lumière et la légende. Dans ses marches conquérantes d'autrefois, le musulman a transplanté bien loin en Asie et en Afrique ses institutions sociales

et sa religion ; mais, en Europe, il a été sans cesse refoulé, ne laissant derrière lui que des souvenirs de haine et de vengeance. — Des considérations politiques seules peuvent faire admettre les délimitations actuelles de l'empire turc ; on veut lui conserver pour le protéger le Balkan, son boulevard défensif.

Les peuplades et les tribus du Balkan ont fait entendre en vain leur voix : la vieille Europe ne veut connaître ni de leur passé ni de leur présent, elle leur refuse les espérances dans l'avenir, et aux portes de la chrétienté de petits peuples souffrent et luttent avec énergie et constance contre l'indifférence des nations civilisées.

L'Europe sait à peine les noms de tous les peuples du Balkan, elle connaît encore moins leurs mœurs, leurs caractères, leurs institutions sociales ; elle est indifférente, au sort des peuples perdus dans ces montagnes, leurs souffrances n'ont pas encore ému les humanitaires de notre siècle. —

Chaque année de hardis navigateurs, des savants intrépides parcourent les mers boréales ou les contrées calcinées de l'Afrique, pour rapporter à la science quelque nouveau tribut, et là aux portes de l'Europe vivent des peuples qui nous sont inconnus. — La Bosnie, l'Herzégovine, la Serbie, l'Albanie, la Roumélie, la Bulgarie, la Dalmatie, la Roumanie et une quantité d'autres contrées ont été parcourues et décrites, sans que l'attention publique, décidée à se désintéresser du Balkan, soit revenue de ses préjugés.

Et cependant dans ces montagnes sauvages, dans ces masses de rochers tourmentés, vivent des gens passionnément attachés à leur patrie rocailleuse, qui sentent vaguement vibrer dans leur cœur la fibre patriotique et l'amour de la liberté et qui cependant doivent courber la tête devant l'inexorable destin qui les a placés sous la domination turque. — Les aspirations de ces peuples

se trahissent par des révolutions périodiques, par de vaines tentatives d'émancipation, et ils retombent terrassés par le maître, par ce maître qui a pour lui et l'appui moral des nations civilisées et le prétexte de l'équilibre européen.

Si parfois l'opinion publique indignée se réveille, alors les intérêts étouffent vite ce cri de la conscience : ces peuples, dit-on, sont à moitié sauvages, plus ignorants et plus barbares que leurs soi-disant oppresseurs ! et la pitié qu'on leur porte est un outrage à la civilisation. Soit ! des siècles d'esclavage et d'oppression n'ont pu sans doute contribuer au développement des opprimés ; ce n'est évidemment pas leur faute, si la Turquie ne leur a donné ni instruction, ni instituteurs, ni administration, ni routes, ni moyens de communication, ni occasion de s'éclairer ; elle leur a donné, en revanche, des pachas vénaux et des employés pillards, qui savent que celui qui sème n'est pas celui qui récolte.

Or donc le meilleur moyen de se rendre compte des choses d'un pays étant de le visiter, parcourons un instant au moment où l'insurrection a éclaté, ces contrées peuplées de gens non civilisés.

Le tableau qui suit n'est qu'un rapide journal de voyage, sans prétention à l'infaillibilité, sans pédanterie scientifique, c'est un journal de voyage au jour le jour et rien de plus.

A. MEYLAN.

A TRAVERS
L'HERZÉGOVINE

CHAPITRE PREMIER

Venise. — Trieste. — L'Autriche d'aujourd'hui. — L'Adriatique. — La Dalmatie.

Je payai deux sous à la femme qui garde la porte de la tour Saint-Marc à Venise, et je montai la rampe tournante qui conduit au sommet. De là-haut, un panorama immense s'étend autour de soi, on voit au loin les lignes bleues de l'Adriatique se perdre dans les vapeurs de l'horizon, les navires balancés doucement dansent sur la mer, les voiles éclatantes des hardis pêcheurs du Lido, jalonnent



la mer, et au-dessous les toits, les clochers, les tours et les palais de la Venise du passé et du présent, la ville des doges, ses canaux innombrables sur lesquels glissent des gondoles noires. — C'est le véhicule des vivants et des morts; ces derniers font leur dernier voyage avec le secours d'une administration de pompes funèbres nautiques, l'unique de ce genre au monde. — Une brise printanière souffle sur la Venise moderne, le soleil égaie tous ces vieux monuments, ses rayons semblent pénétrer jusque dans l'intérieur de ce triste *Pont des soupirs*, sur lequel passaient ceux qui allaient mourir dans les profondeurs des catacombes. — Quel passage horrible! Aujourd'hui quand de nuit, lanterne rouge en tête, une gondole file rapide sous cette arche solitaire, le gondolier fait un signe de croix. Sur la place Saint-Marc des milliers de pigeons aux pattes rouges, au col chatoyant se groupent autour des passants et viennent jusque sur les épaules des enfants picorer la

graine quotidienne. Au loin les monuments tachés par le temps semblent attendre que la jeune Italie, aujourd'hui terre des vivants, leur donne le coup de brosse voulu pour enlever la poussière et rajeunir leurs formes.

L'Adriatique, perdue dans un flot de lumière, convie le voyageur, comme la syrène séduit le marin. Fuyons la terre et laissons-nous emporter sur cette grande nappe azurée qui frémit sous les baisers du soleil d'avril.

Le lendemain j'étais sur les quais de Trieste, la ville commerçante placée aux portes des deux grands pays qui longtemps se disputèrent sur les champs de bataille l'empire du monde. Trieste s'étale avec ses villas sur des collines échelonnées derrière elle ; c'est là tout près que le pauvre archiduc Maximilien vivait heureux en son palais de Miramar, comme le petit grillon sous l'herbe fleurie, lorsque l'affreux serpent de l'ambition le séduisit. L'épopée fut courte et terrible. Trieste est une ville originale, le Levant s'y devine

déjà, dans ces rues larges et animées on cou-
doie le Croate, le Dalmate, le Turc et le Grec.
C'est bien là l'Autriche, avec tout son cortège
de peuples allemands, hongrois, tchèques,
polonais, slavons, croates, dalmates, rou-
mains, transylvains, ruthènes, galiciens, ita-
liens, moraviens et saxons.

L'Autriche, pays unitaire avec cette diver-
sité, cette bigarrure, cette mosaïque, cela ne
pouvait durer qu'aussi longtemps que la pros-
périté faisait taire les préoccupations. Sa-
dowa survint, la décomposition se précipitait,
lorsque l'affection commune réunit autour du
trône des Habsbourg ces quatorze nationalités.
Les Hongrois obtinrent le compromis de dix
ans qui vient d'être renouvelé, François-Jo-
seph fut sacré roi de Hongrie et de Bohême.
Aujourd'hui, les Slaves s'agitent, eux aussi
subissent cette puissante fièvre d'unité qui fit
l'Italie, qui a fait l'Allemagne et qui menace
de grouper en une famille immense tous ces
éléments divisés par les délimitations plus

politiques que géographiques. C'est la gloire de la diplomatie, c'est cet équilibre européen qui fait depuis cinquante ans la bascule d'un côté ou de l'autre, pour le plus grand effroi de l'Europe. La réconciliation des peuples devant le trône de François-Joseph fut scellée par des réformes de toute espèce.

Voilà où en est l'Autriche d'autrefois, cette puissante agglomération de peuples, qu'une politique de fer avait su maintenir sous la domination impériale. M. de Metternich comprenait la situation : au lieu de préparer par l'introduction de libertés le règne du fédéralisme, il entretenait la division des peuples entre eux. Hongrois, Autrichiens, Croates, Dalmates, Slavons, Galiciens, Italiens, Polonais, se détestaient cordialement ; les Autrichiens tenaient garnison en Italie, les Hongrois en Autriche et les Italiens partout ailleurs que chez eux, et quand une nouvelle révolte éclatait, un élément hostile était là sous la main pour la dompter. Tout cela che-

mina bien pendant un certain temps, puis l'Autrichien détesté en Italie en fut chassé; aimé en Allemagne, où il tenait garnison dans les villes fortes de l'ancienne Confédération germanique, il dut laisser la place au Prussien que l'on détestait. Ainsi va le monde, ce perpétuel chassé-croisé des nations, qui se poussent, se heurtent et se coudoient dans la vie, absolument comme les individus eux-mêmes, pour se faire place commode et favorisée sous le ciel. — La carte du monde a bien changé depuis vingt ans, la mosaïque d'autrefois a disparu, les dix États italiens se sont constitués en famille, les États de l'Allemagne se fondent peu à peu, sous l'action dissolvante de l'unité allemande, la liste des souverains se réduit chaque année, il ne reste plus en Europe que quatre ou cinq grandes familles qui, elles aussi, marchent à grands pas vers la fusion.

Mais revenons à l'Autriche. Un souffle de

liberté s'empara du gouvernement absolu, en un an on s'habitua aux idées nouvelles, et on s'aperçut qu'elles ne suffisaient pas pour parer aux difficultés politiques et économiques qui surgissent de toutes parts. Le commerce et l'industrie végètent, les charges pèsent lourdement, le budget n'offre plus que des déficits, la famille est divisée, il y a partout crainte et inquiétude. Le parti italien s'agite dans les villes de la Dalmatie, de Trieste à Raguse; le parti slave est tout-puissant dans la campagne, et entre deux les Allemands qui peuplent les administrations se tiennent à l'écart et vivent entre eux. L'armée autrichienne, cette terrible armée de la première moitié de notre siècle, semble elle-même prise de cette défaillance générale. Les règlements ont été adoucis, la discipline en souffre, car les punitions ne répriment plus les abus. Le mécontentement est dans les esprits, le simple soldat continue à disposer pour sa nourriture de 14 kreuzers



par jour, quelque chose comme 35 centimes. Dans le voisinage des pays insurgés alors que le bétail enlevé se vend à vil prix, cela passe encore, mais dans les villes, à Vienne, Pesth, Trieste et Prague, le soldat souffre de la faim. Les officiers peuvent passer d'un bataillon tyrolien dans un régiment croate, hongrois, slave, alors il faut apprendre au moins la langue de la famille dans laquelle on est réparti. Et puis, quel mauvais génie a inspiré le souverain dispensateur des uniformes! Quel horrible galimatias de jaune, de bleu, de rouge et de vert! — Quelle bizarre coiffure! — Et ces caleçons rouges ou bleus enfilés dans ces grands pieds! Pauvre Autriche, elle me fait une drôle d'impression! — mais le *Massimiliano* fume et siffle impatient, Trieste disparaît dans le fond du paysage et nous sommes lancés dans l'Adriatique. Le pont est encombré d'officiers qui vont en Dalmatie rejoindre leur corps, d'officiers de marine qui regagnent les arsenaux de Pola,

de Lissa, les forts de Zara, de Raguse ou les confins militaires de la Bocca. — La mer est superbe, les côtes sont garnies ici et là de villes, dont l'histoire n'a pas oublié le nom, vieilles stations romaines, on ne sait trop si les monuments sont plus nombreux que les descendants. Ici, à Pola, c'est une arène gigantesques avec 300 travées, un monde de colonnes restées debout pendant des siècles quand à l'entour tout est tombé. — Plus loin, un temple, des colonnes de cinquante coudées aux ornements simples et majestueux, puis des murs, des corniches, des chapiteaux, du marbre et du granit sortant du sol ou dominant la rue. — Plus tard, la république de Venise passa avec ses galères, son lion ailé est venu partout poser sa lourde patte et s'affirmer sur la Rome déchue. — A son tour la république de Venise est tombée et la Dalmatie échut au vainqueur. — Après Pola, voici la capitale du pays dalmate, Zara, la ville administrative toute pleine aussi des

souvenirs de Rome et des républiques de Venise et de Raguse, puis Szebenico et sa cathédrale, Spalato et son palais de Dioclétien dans lequel 200 ménages ont réussi à s'installer. — Les affiches de théâtre sont apposées sur ces vieilles colonnes de marbre noir, sous lesquelles brûlaient jadis les encens prodigués aux dieux; un savetier s'est installé sous l'escalier du palais où il y a des siècles vint se réfugier celui qui poursuivait les chrétiens jusque dans les catacombes de Rome. A droite, à perte de vue, on voit Lissa sortir de la mer, c'est là qu'eut lieu en 1866 la terrible bataille navale entre les flottes autrichienne et italienne. — La première victorieuse, la seconde en fuite; deux navires et leur équipage coulèrent bas, des centaines de corps disparurent et depuis lors, disent les gens de mer, le requin est resté dans l'Adriatique, on le voit partout.

La canonnade de la bataille fut terrible. — On l'entendit à trente lieues à la ronde et sur

les montagnes les paysans priaient, car leurs enfants servent dans la marine autrichienne. Aujourd'hui la paix règne entre les deux peuples, la vieille haine a été dominée par la raison; l'un de ces peuples a grandi, il est prospère; l'autre semble pris de faiblesse, il fléchit sous le poids des ans et des fautes.

La côte dalmate est aride, mais sa mer est riche, on y pêche un poisson exquis, la sardine est supérieure à celle de Nantes, les plus belles éponges de nos villes sont pêchées dans ces golfes azurés. Et parmi ces rochers à l'horizon, on trouve des tortues à foison, elles sortent des rochers dès que la chaleur du soleil se fait sentir. On mange de la tortue dans toute la contrée, on immole ces chéloniens à coups de marteau. C'est aussi dans ces rochers que croît la *marasca*, ce cerisier odoriférant qui fournit la cerise avec laquelle on fabrique la liqueur des dieux appelée *maraschino*.

Mais au delà de la côte l'enfer des pierres



commence, la terre cultivable disparaît, ou si elle ne disparaît pas entièrement, elle ne se rencontre que comme un accident de route, elle est alors entourée de murs et de pierres, soignée et surveillée avec une sollicitude qui tient du prodige. — Plus on avance et plus les montagnes deviennent sauvages.

L'horizon de Spalato a disparu depuis longtemps, quand surgit déjà des revers de Macarsca, la Narenta, ce fleuve turc qui vient mourir dans la mer dalmate. — Les îles forment de véritables archipels, c'est parmi ces populations hardies et fortement trempées que l'Autriche vient recruter ses marins, c'est là qu'elle construit ses navires et qu'elle abrite sa flotte. — Nous arrivons à Raguse, la colonie romaine *Raausia*. Envahie par les Slavons elle est restée aujourd'hui un mélange de deux races, et ce croisement fit naître dans ses murs cette littérature bizarre connue sous le nom de dalmato-ragusane.

— La petite république ragusaine sut se défendre contre les Turcs et contre les Vénitiens, plus tard elle dut payer un tribut à la Turquie, le contre-coup de la révolution française amena sa chute, Napoléon l'incorpora malgré ses protestations au gouvernement de l'Illyrie et il donna le nom de duc de Raguse au général Marmont qui sut se maintenir contre les Russes et les Monténégrins, qui, à cette époque, faisaient déjà à ce qu'il paraît, excellent ménage. Il ne reste aujourd'hui de la vieille république de Raguse que des souvenirs, des monuments chargés d'années, de vieilles corniches, des blasons, des colonnes, et dans les archives de la ville, cette vieille constitution aristocratique calquée sur celle de Venise. Aujourd'hui le soldat autrichien occupe Raguse, un fort domine la ville, et sur un des coteaux s'élève le château de plaisance de l'archiduc Maximilien. Dans les rues et sur les places circule une population étrange, bizarre mélange des costumes mo-

dernes et des vêtements orientaux. La botte vernie et l'*opanki*, la paille d'Italie et le bonnet monténégrin. L'Italie a sa place, il y a là un casino italien, un opéra italien et des journaux et partisans italiens. Les Slaves se plaignent des familles d'origine italienne qui se prétendent de race plus noble, et ils disent d'elles le plus de mal possible. On joue au théâtre des opéras italiens, pendant que le comité slave s'agite pour des questions plus sérieuses.

CHAPITRE II

Gravosa, la vallée des Oliviers. — Considérations générales relatives aux réfugiés. — La presse, programme de voyage. — La Bocca. — Un commissaire turc. — Cattaro. — Philosophie du soldat autrichien.

C'est ici, lecteur, que commence réellement une espèce de voyage fantastique qui se présente à mon souvenir avec tous ses détails comme une représentation théâtrale. Le *Massimiliano*, vapeur du Lloyd autrichien, entre dans le port de Gravosa, ravissante petite rade entourée de villas qui se perdent dans des buissons de figuiers, d'oliviers, d'arbres en fleurs et en fruits. On entend avec ravissement, au lieu du bruit des flots,

le gazouillement des oiseaux, le rossignol chante à pleine gorge dans les lilas et les seringats du coteau. C'est printemps, une belle matinée d'avril, la rosée encore fait plier les brins d'herbe, des papillons aux couleurs éclatantes voltigent çà et là et dans la montagne on voit d'énormes buissons d'agaves et d'aloès. Une route conduit de Gravosa à Raguse, et là, au bas d'un ravin, voici une lignée de tentes blanches élevées dans une vallée couverte d'oliviers. Une nuée de bambins à bonnets rouges, couverts d'une espèce de chemise en grosse laine jaune, jouent sur les pierres, les uns se roulent sur le sol, d'autres se poussent et crient, tous sont à moitié nus, mais peu soucieux de leur misère. On entend sous la tente les cris des enfants plus jeunes encore, ici et là un visage entr'ouvre la tente et on peut voir dans cet intérieur des familles entières installées sous la toile. C'est la vallée des oliviers et des misères, où est campée une fraction des 200 000 Herzégovins qui ont

fui le théâtre de la guerre. Il n'y a là que des femmes, des enfants et des vieillards, quant aux hommes, ils sont avec les bandes, disputant aux Turcs la possession de leur pays de pierres. Les femmes portent sur la tête, couverte d'une pièce d'étoffe blanche, le petit bonnet monténégrin à fond rouge et bord noir, un souvenir national slave. Le rouge c'est le sang, c'est la lutte éternelle contre le Turc oppresseur; le noir, c'est le deuil du pays slave opprimé; le chiffre d'or brodé sur le fond, c'est celui du prince Nikita, du Monténégro, le Piémont futur de la patrie slave. Le costume de ces femmes est simple, une chemise ouverte devant, une grosse ceinture à la taille et par dessus le tout une grande chemise en laine grossière, aux pieds les *opankis*, parfois des boucles d'argent aux oreilles.

Le gouvernement autrichien a dû cantonner dans les montagnes une partie des réfugiés; la propreté n'étant pas une qualité

nationale, des maladies épidémiques ne tardèrent pas à se propager et nécessitèrent la répartition des masses sur une plus vaste surface de territoire. — Ce sont là les familles de ces pauvres Herzégovins, qui en un jour de désespoir se sont levés exaspérés contre leurs oppresseurs. Leur pays compte 450 à 500 000 habitants, tous chrétiens sauf 40 à 50 000 gens formant les *rajahs*, ou le troupeau, taillable à merci et sans miséricorde par des agas, gens frappés de mort civile sur le sol paternel, et que le plus vil des Turcs peut outrager, sûr de la partialité des juges qui partagent le fanatisme et la haine de l'agresseur. — En plein XIX^e siècle, et alors que des nations pieuses envoient des flottes dans les lointains parages de l'Afrique pour punir les esclavagistes, l'esclavage règne aux portes de l'Autriche, sous les yeux de l'Europe, et cet esclavage ne saurait prendre fin sans mettre en péril cet admirable équilibre européen,

fruit de cette délimitation politique qui a déjà fait couler tant de sang.

Et de quoi s'agit-il, dans le fait? D'une population chrétienne qui s'est augmentée et qui a refoulé le musulman jusque sous les murs des forts. Au temps de la conquête du pays, un certain nombre de chrétiens embrassèrent l'islamisme afin de conserver leur propriété et de se créer des privilèges. C'est cette catégorie de rénégats qui forma le noyau qui défend aujourd'hui la souveraineté turque. — Ce sont les agas d'aujourd'hui, gens un peu plus éclairés que les populations chrétiennes, mais plus fanatiques encore que l'ancien turc. — La terre n'appartenant pas à celui qui la cultive, il s'ensuit un état déplorable aggravé encore par la rapacité des fonctionnaires turcs; de plus, les biens des mosquées étant dégrevés de l'impôt, beaucoup de propriétaires turcs sans enfants s'engageaient, pour jouir du produit, à céder au clergé musulman les

propriétés qu'ils possédaient. Les Turcs ont réussi à créer de cette façon un clergé puissant et riche, qui a pu entourer la mosquée d'institutions de propagande, écoles, bains, fonds de secours, etc. Dans de pareilles conditions, il n'est pas possible de parler d'égalité de traitement entre les chrétiens et les Turcs.

Dans les grandes guerres de conquête, les armées turques passaient pareilles à une plaie sur un pays, la population chrétienne indigène fuyait et le musulman, resté dans la contrée, s'emparait des terres contre une redevance au gouverneur. Plus tard quand les fugitifs rentraient, ils redevaient les fermiers du sol, redevables de la dîme. Peu à peu cependant les populations chrétiennes plus nombreuses finirent par éloigner d'elles les propriétaires mahométans, ceux-ci se réfugièrent sous les forts des villes turques; on ne rencontre nulle part autant d'agriculteurs mahométans qu'autour de Nikschich, Gazko, Trébigne, etc.

En juillet 1875 éclata dans l'Herzégovine l'insurrection qui désole aujourd'hui cette contrée et qui menace de s'étendre comme une traînée de poudre chez toutes les peuplades slaves du Balkan. Les familles ont fui les vallées, les hommes courent les montagnes et traquent les Turcs, les femmes, les vieillards et les enfants se sont réfugiés en Autriche et au Monténégro. Il en est passé 80 000 à Grakowo depuis le début de l'insurrection, et l'Autriche en a presque autant en Dalmatie; ce sont là ces réfugiés dont on parle tant.

Les femmes sont occupées à préparer dans les rochers une maigre pitance de riz ou de maïs que fournit l'administration autrichienne. Les enfants accourent, ils mendient; en arrivant, me dit-on, aucun ne tendait la main, mais peu à peu on leur donna quelques sous et ils prirent l'habitude de mendier, ils ne sollicitent pas d'un air pitoyable comme tout mendiant qui entend son

métier, non, le petit Herzégovin mendie d'un air souriant et calin en vous regardant dans les yeux avec ses grand yeux noirs, bredouillant je ne sais quel rapide et inintelligible boniment.

Les réfugiés herzégoviniens ont été accueillis avec la plus vive sympathie par la population dalmate, et telle est la haine du Slave pour tout ce qui est musulman, que Muktar Pacha ne put trouver dans la petite ville de Risano, et ce à prix d'or, un seul cheval pour le transport des provisions destinées à Nikschisch. Aucun propriétaire ne voulut se déshonorer en prêtant son concours au Turc, Muktar dut se résigner et chercher une autre voie.

Je me trouvai donc à Raguse fermement décidé à pénétrer dans le pays insurgé et je cherchais à connaître, en questionnant les uns et les autres, les conditions de voyage. — Recommandé à des membres du comité de secours, ceux-ci ne tardèrent pas à me tirer

d'embarras, en me présentant au correspondant du *Russki Mir*, organe du parti national russe.

M. de Monteverde n'est pas un de ces journalistes qui s'attardent dans les délices de Capoue, il a fait vingt expéditions, plus dangereuses les unes que les autres, au camp des insurgés et depuis juillet 1875, il circule sans cesse dans ces montagnes arides, échappant aux Turcs, qui ont mis sa tête à prix et la payeront 2000 ducats.

Mon futur compagnon de route, en un mot, a de l'apôtre saint Paul le zèle et de saint Jean l'amour du métier. Les collègues de la presse sont nombreux dans ces parages, il n'est pas un journal slave qui n'ait son correspondant; cette colonie chasse et flaire les nouvelles, les uns assaillent le consul général de Russie, d'autres celui de la Turquie, tous accourent quand un bateau arrive par mer ou un pèdon par terre. — En temps ordinaire, ces messieurs hument avec délices

le café parfumé, les limonades rafraîchissantes là-bas dans l'avenue *Delle Pille*, sous les grands catalpas en fleur.

Excellents confrères, ayant tous fait quelque expédition en bateau à vapeur, mais ne se souciant guère de courir les montagnes à la recherche d'aventures ou de mésaventures, préférant faire causer les estafettes qui circulent et apportent essouffées les nouvelles aux consuls intéressés.

Or donc permettez, lecteurs, que je vous présente le journaliste de l'exception, c'est M. de Monteverde du *Russki Mir*, ex-officier russe, jeune homme très-décidé, qui les jours d'action lâche la plume pour prendre le fusil, car il est Russe, ennemi du turc et « bon sang ne saurait mentir ». — Mon compagnon de route est en toilette de gentleman, cela m'étonne, mais tout changera. — Voici, du reste, la longue question que me pose, sur le pont du vapeur, mon intrépide collègue. « Pouvez-vous, me dit-il, supporter la fa-

tigue, la faim, la soif, le froid, le chaud; vous sentez-vous assez fort pour résister au sommeil et supporter la vermine; enfin craignez-vous le danger, le sifflement d'une balle, le bruit de la bataille vous effrayent-ils? »

Ma réponse est : « Où vous irez j'irai, ce que vous pourrez supporter je le supporterai! »

Quant au danger, je ne me pique pas d'un courage épique, mais je ne suis pas un poltron! « Bien, me dit Monteverde, nous débarquerons à Cattaro, nous irons au Monténégro et de là au camp des insurgés; mais il faudra marcher rapidement, car Muktar s'apprête à réapprovisionner Nikschich et l'action sera sanglante. »

Le *Massimiliano* filait, et bientôt nous entrâmes dans ce ravissant bras de mer connu sous le nom de Bocca ou Bocca di Cattaro. — De hautes montagnes s'élancent à pic autour de ce miroir, parfois le bateau longe la rive et on entend dans les taillis

chanter les rossignols qui paraissent avoir choisi ces contrées comme séjour d'été. — Nous passons à Castel-Nuovo, où se réunirent naguère les négociateurs de la paix. M. le baron de Roditsch, comme on le sait, n'eut guère de chance, les insurgés n'acceptaient les conditions de paix qu'avec le contrôle des puissances, la Turquie n'en voulut rien.

Au loin on aperçoit un fort turc en ruines, ce sont les insurgés de la Suttorine qui l'ont brûlé. — La contrée paraît déserte, et cependant tout allait son petit train habituel il y a un an à peine.

La Turquie avait là son commissaire, c'était un bon homme, qui vivait depuis des années dans une chaumière; ses fonds turcs étant très-bas, il se contentait de peu, couchant entre deux planches sur un lit de bruyères et de paille, grignotant du pain autrichien et fumant son chibouk avec la plus profonde béatitude, et mangeant des pastèques. Il venait tous les mois à Castel-Nuovo

acheter quelques feuilles de papier, destinées à envoyer ses rapports hebdomadaires sur des feuillets grands comme la main. — Pendant deux ans, M. le commissaire de la Sublime Porte ne vit venir un sou de la caisse impériale et personne ne savait de quoi le bon homme pouvait vivre. — Un beau jour les gens de la Suttorine vinrent l'engager à déguerpir, ce que le commissaire fit lestement, depuis lors oncques ne le vit dans la contrée, et son hôtel fut rasé.

La Bocca fait vingt coudes gracieux, et là point de marée, de flux ou de reflux, c'est un large canal tout bordé de villages, de couvents et cloîtres grecs perchés sur des cotaux ou accrochés aux flancs des montagnes. — Risano est là aux pieds de pics inaccessibles, ravagés; des vallées, des cotaux verdoyants, se succèdent; enfin, à la nuit tombante, nous arrivons à Cattaro, petite ville de 12 à 14000 habitants, dominée par une montagne droite comme un mur et

haute de 4000 pieds. — Il faisait nuit quand nous descendîmes enfin du bateau en quête d'un logis, car dès demain le voyage par terre allait commencer. — Après quelques pourparlers avec les gens de la douane autrichienne, cette race est la même partout, nous trouvons à nous loger. — Notre retraite assurée, nous courons la ville, un des coins les plus curieux du globe terrestre. — Qu'on se figure une ville placée à l'ombre d'un mur de 4000 pieds, remplie d'une population bizarre, slave, turque, allemande, dalmate, monténégrine, italienne; ce serait à s'écrier avec le poëte allemand :

Wer kennt die Völker, nennt die Namen.

Au milieu de la foule bigarrée, circule le *Dumanet* autrichien, qui veille aux confins de la chrétienté à la sécurité de l'empire moyennant 14 kreuzers par jour, soit trente centimes et une fraction. — Heureux encore quand on ne l'envoie pas à 3000 pieds au-

dessus du niveau de la mer, veiller dans un fort et pendant deux mois sur l'intégrité du territoire. — Dans tous les pays du monde le soldat est philosophe, l'homme s'habitue à tout ici-bas et le soldat autrichien, comme son congénère de France, répond convaincu : « *Herr Caporal, Sie haben Recht.* »

CHAPITRE III

Départ de Cattaro. — Les gens que l'on rencontre. — Système de locomotion. — Les Monténégrins, le paysage. — Nekuj, Skutari d'Albanie. — Le Monténégro. — Arrivée à Cettinje.

C'est jour du marché, des caravanes de femmes pesamment chargées descendent à la file de la montagne; elles apportent quelques provisions, de petits chevreaux ou des agneaux; parfois des cris partent d'une boîte qu'elles portent au dos. — C'est un petit Monténégrin à la mamelle qui se plaint des cahotements et crie à merci. Ces femmes portent toutes une grande chemise qui descend jusqu'aux talons, une sorte de capote

en laine jaune et une ceinture. Elles ont sur la tête le petit bonnet monténégrin couvert d'une pièce d'étoffe noire ou blanche. Aux pieds elles ont des *opankis*, sorte de chaussure relevée en pointe et faite d'un carré de peau non tannée. — Quelques-unes de ces femmes portent de grossiers ornements d'argent, qu'on dit fabriqués à Skutari par des orfèvres turcs. En somme, le costumé est coquet, bien porté; il serait ravissant, mais les pauvres créatures qui l'endossent n'ont pas le temps d'être coquettes. En naissant elles sont vouées à une vie d'un labeur incessant, les lourdes charges qu'elles portent déforment leur corps, à vingt ans, elles ont déjà quelque chose de lourd dans la démarche, le regard craintif et inquiet dénote la situation qui leur est faite. Elles passent près de vous timides, en courant, sautant de pierre en pierre avec agilité, ne détournant pas la tête, poursuivant leur chemin sans oser jeter un regard sur l'étranger qui

passé. De petits chevaux et des mulets pesamment chargés descendent vers Cattaro; les conducteurs n'ont pour toute charge que l'arsenal de poignards et de pistolets qui fait une énorme saillie sur leur ventre, ils ont au dos le fusil, que tout Monténégrin qui se respecte emporte avec lui quand il quitte le logis. Ils portent tous la coiffure nationale, soit le bonnet monténégrin, noir, rouge avec le chiffre d'or; leur costume est d'une grossière laine jaune, c'est une tunique plissée à la taille par-dessus laquelle est enroulée une grosse ceinture rouge, puis des culottes larges, allant jusqu'aux genoux, des guêtres qui se crochent et aux pieds l'*opanke*, sandale en usage dans tout le Balkan. C'est l'éclat des couleurs qui captive le Monténégrin, cela se voit du premier coup d'œil.

Les petits chevaux qui nous portent gravissent la montagne avec énergie, ces admirables animaux sont réellement étonnants,

rien ne les rebute, si l'obstacle est infranchissable, ils le tournent, posant avec précaution un sabot puis l'autre. Ici, ils allongent l'échine, là ils font de leur croupe un contre-poids; doux, intelligents et sobres, ils sont la providence des gens de la contrée; pentes rapides, passages dangereux, tout est franchi par ces dociles créatures, nées pour souffrir et rendre des services quotidiens à leurs maîtres. C'est, hélas, le seul système de locomotion, car dès la frontière du Monténégro, les équipages à roues disparaissent totalement. La montagne qui domine Cattaro a 4000 pieds de haut, elle s'élève à pie derrière la petite ville, à droite, un vieux fort vénitien est construit sur une arête de rocher; la route est taillée dans le roc, elle serpente en zigzags innombrables jusqu'au sommet. De ces hauteurs on voit à droite des pics inaccessibles, couverts de neige, quelques bois clairsemés, et un horizon interminable de montagnes, amas énorme

de rocs et de pierres. C'est le Monténégro, les montagnes noires, ainsi que les appelaient les pachas turcs, qui frissonnaient en pensant aux embuscades où les attendaient les montagnards.

La première impression du voyageur est celle-ci : Monténégro, c'est bien ton nom, aucun ne saurait mieux convenir à ta nature sauvage et désolée !

Nous voyons sur un des pics les plus élevés un point imperceptible, c'est le tombeau du prince Mirko. Là-haut, à la limite des neiges éternelles, l'ombre du prince domine ces montagnes qu'il a défendues contre les Turcs. Le Monténégrin aime à montrer du doigt ce petit point noir qui lui dit tant de choses.

Peu après, notre petite caravane arrivait dans la plaine de Nekuj, où on rencontre enfin un pauvre village dans lequel est né la famille princière des Petrovich, qui règne aujourd'hui sur ce pays de pierres. Nous

nous arrêtàmes un instant au khan, où assis sur des tabourets hauts de six pouces, nous fimes une collation modeste, composée d'œufs et de pain grossier, arrosés avec un vin qu'on conserve dans une peau de bouc. Nous quittons cette pauvre oasis et nos chevaux reprennent leur course laborieuse à pas cadencés au milieu des rochers glissants et des rocs anguleux qui se dressent ici et là en dessins fantastiques.

A droite et à gauche, des buissons fleuris rompent la monotonie de cet horizon de rocs ; là, dans ces défilés inextricables, cent hommes défendraient le passage à une armée entière. Du haut du point culminant un tableau nouveau se déroule devant les yeux du voyageur émerveillé. Là, du milieu d'un arceau de coudriers et de chèvrefeuille, soudain au loin un vaste panorama s'offre dans toute sa splendeur. C'est la riche Albanie avec ses vallées fertiles, ses innombrables coteaux. Skutari se détache comme une ligne blanche

au bord de son grand lac bleu. C'est la Turquie d'Europe; c'est de là que, pendant des siècles, le musulman a menacé le petit peuple qui encore aujourd'hui n'est pas certain de son indépendance, car la Turquie considère encore le Monténégro comme une province en rébellion. Sans cesse attaqués, les montagnards ont toujours défendu leurs pierres avec une énergie qui leur a valu l'indépendance dont ils jouissent. La Turquie le sait, et plus d'une fois elle désirait faire sa paix, elle ne demandait rien, ni tribut, ni redevance, ni faveur, elle ne voulait qu'une chose : que le Monténégro reconnût sa suzeraineté : « Envoyez chaque année à titre de tribut une pantoufle à la *sultanine*, » disait au commencement du siècle le gouverneur de Skutari au prince de Monténégro. Celui-ci opposa un refus formel, et force fut à l'Europe et à sa diplomatie de s'occuper un peu de ce petit peuple qui, il n'y a pas vingt ans, battait encore les pachas

tures sur toutes ses frontières. — La diplomatie s'empara de la question, la frontière fut rectifiée pour le plus grand avantage du Monténégro, et depuis la mort du prince Danilo, qui fut assassiné le 13 août 1860, à Càttaro, une paix officielle est intervenue.

Le prince Nicolas I, homme éclairé, a résisté jusqu'ici à tous les entraînements et quoique ses sujets se livrent à leurs périls et risques à la chasse du Turc, officiellement le gouvernement entretient avec la Porte des rapports peu amicaux, mais tolérables. De Cattaro à Cettinje, le voyageur peut se faire une idée des difficultés que rencontre l'habitant de ces pauvres contrées pour vivre au moins parcimonieusement et ne pas périr de faim. Le sol est noir et riche, mais il est rare, aussi faut-il voir avec quelle sollicitude, le montagnard entoure le moindre espace de terre; il accumule les unes à côté des autres des pierres qui protégeront son petit clos, il le couvrira d'épines pour le défendre contre

le bétail, puis dès que les chaudes effluves d'avril fondent les neiges, il plante son maïs et ses pommes de terre. Ces jardins microscopiques sont superposés ici et là, tantôt le long d'une pente abrupte, tantôt dans un creux de rochers. Au loin, adossé à quelque roc gigantesque, est disposée la chaumière, couverte d'un toit rapide, construite en pierres calcaires, avec une porte et de petites lucarnes.

Enfin nous gravissons une dernière colline, nous descendons un sentier escarpé, et nous voyons la plaine. La route s'élargit dans le fond; mon compagnon de voyage m'annonce Cettinje, la capitale de la principauté, et en effet voici une poudrière avec un paratonnerre, puis une petite église grecque se détachant gracieuse à gauche de la route. Les cloches sonnent à toute volée, vers l'église s'achemine un cortège, quatre popes, vêtus de chasubles jaunes marchent en chantant tandis que sur leur dos des hommes portent un cercueil en

bois blanc. Des gens sont arrêtés à droite et à gauche, ils font le signe de croix; des femmes pleurent, on entend souvent « Bogami » (mon Dieu), c'est un insurgé mort de ses blessures à l'hôpital qu'on voit là-bas et qui est porté à l'église. Enfin nous entrons à Cetinje. A droite un monastère dominé par une tour construite sur un rocher. Sur cette tour on exposait il y a vingt ans les têtes des Turcs tués dans les batailles; aujourd'hui elle n'a plus qu'un intérêt de curiosité. La rue principale de Cetinje est bordée de maisons de pauvre apparence, devant lesquelles sont accroupis ou circulent les habitants de la capitale. On voit peu de femmes; quant aux hommes, ils portent des costumes éclatants, la tunique jaune, la ceinture cramoisie, garnie de tout un arsenal d'armes; ils se promènent en fumant le chibouk. Au milieu de la localité deux rues forment la croix; l'une, celle de droite conduit au palais du prince devant lequel se promène un *perianik* fusil au dos,

magnifique gendarme et garde. La rue continue; à gauche voici la rédaction du journal *le Glas Czernagora*, plus loin l'office des postes et télégraphes, dirigé par un fonctionnaire autrichien venu de Cattaro. Le Monténégro fait du reste partie de l'union postale et il s'en fait grand honneur. Non loin de là, voici une place, c'est là que se trouve la *locanda*, le seul hôtel de l'endroit, habité aujourd'hui par quelques médecins russes, et par les étrangers de passage. C'est là aussi que chaque jour se dresse la table d'hôte, c'est là que l'étranger trouvera encore, avant d'entrer dans les horizons herzégoviniens, une table européenne, une propreté relative et quelques douceurs, et parmi ces dernières citons des compotes de fruits délicieuses; c'est peut-être un souvenir de la science turque en matière de confiserie.

CHAPITRE IV

Cettinje. — Courses dans la localité. — Le palais, le Bigliardo, prison et prisonniers. — Le duc de Médiune. — Les sénateurs et les gardes du corps. — Concert. Jeux olympiques. — Le prince. — La guzla.

C'est harassés de fatigue et après avoir dîné en l'excellente compagnie de quelques personnalités officielles, que mon compagnon de route et moi nous nous étendîmes avec volupté dans nos lits, chez le capitaine commandant de place de l'endroit. Notre petite chambre est proprette, des armes nombreuses décorent les murs, dans la rue des coqs ont chanté toute la nuit et nous ont réveillés de bonne heure. Pour ma part, je

m'empresse de courir au dehors, un beau soleil de printemps dore les pics des montagnes, le bétail fait tinter ses clochettes dans les prairies, les Monténégrines sont depuis longtemps occupées aux travaux d'intérieur. Voici tout d'abord le palais, disons la maison du prince, puis le couvent où réside l'évêque Ladika. Le vénérable vieillard perçoit un traitement égal à celui du président du sénat, c'est-à-dire 5000 francs. Je le vois depuis la prairie fort occupé autour de ses ruches ; Sa Grâce vend beaucoup de miel. — Je monte sur les rochers qui dominent cette curieuse capitale, et je vois ici et là de braves jeunes gens qui répètent à haute voix les choses qu'ils lisent dans leurs livres. Ce sont à ce qu'il paraît, les matiniers étudiants de l'endroit. Depuis les rochers on voit peu à peu les rues s'animer, les hommes sortent le chibouk à la bouche et se promènent, les enfants se grattent devant les portes. Dans le jardin du palais, on voit sautiller des enfants ;

ce sont ceux du prince, de charmants bambins, fort bien élevés et qui partiront, dès que leur âge le permettra, pour Saint-Petersbourg, où ils trouveront leur parrain et leur un billard et ses accès. et l'impératrice de

L'énorme machine débarqua à Cattaro, d'où cinquante hommes l'apportèrent avec mille précautions à travers les pics inaccessibles jusqu'à Cettinje. Le billard fut installé au palais, et les Monténégrins ébahis, n'appelèrent plus le bâtiment que sous le nom de l'étrange meuble qu'il renfermait. Aujourd'hui le billard est dans la salle de la *locanda*, et nous avons eu le plaisir de faire une partie de carambolage avec un *mulezim*, officier ture déserteur qui se prélassait à Cettinje. Aujourd'hui on ne joue plus au billard dans ce triste bâtiment. C'est là que se réunit le parlement dure, il est comme le pays, dépourvu de belles fleurs; en revanche, dans tous les buissons, autour des rochers, on rencontre de jolies anémones bleu-pâle de la couleur de

nos pervenches, du bois gentil, des touffes de chèvre-feuille jaune et odoriférant. Tout près du palais, on voit un long bâtiment entouré de murs, c'est l'ancien palais des princes. Dans la cour ^{aux} travaux d'intérieur. Voici tout d'abord le palais, disons la maison du prince, puis le couvent où réside l'évêque Ladika. Le vénérable vieillard perçoit un traitement égal à celui du président du sénat, c'est-à-dire 5000 francs. Je le vois depuis la prairie fort occupé autour de ses ruches; Sa Grâce vend beaucoup de miel. — Je monte sur les rochers qui dominant cette curieuse capitale, et je vois ici et là de braves jeunes gens qui répètent à haute voix les choses qu'ils lisent dans leurs livres. Ce sont à ce qu'il paraît, les matiniers étudiants de l'endroit. Depuis les rochers on voit peu à peu

^{d'animer les hor}
La population a donné un curieux nom à ce palais, et voilà pourquoi. Le prince Pierre avant de régner sur ces montagnes, était à Paris, et il paraît qu'il y était devenu un

amateur passionné du billard. Quand les événements l'appelèrent dans ses États, il se résigna par nécessité politique; mais, pour se distraire, il résolut de faire venir de Paris, un billard et ses accessoires.

L'énorme machine débarqua à Cattaro, d'où cinquante hommes l'apportèrent avec mille précautions à travers les pics inaccessibles jusqu'à Cettinje. Le billard fut installé au palais, et les Monténégrins ébahis, n'appelèrent plus le bâtiment que sous le nom de l'étrange meuble qu'il renfermait. Aujourd'hui le billard est dans la salle de la *locanda*, et nous avons eu le plaisir de faire une partie de carambolage avec un *mulezim*, officier ture déserteur qui se prélassait à Cettinje. Aujourd'hui on ne joue plus au billard dans ce triste bâtiment. C'est là que se réunit le parlement, sénat du prince, quand il fait mauvais temps, autrement les séances ont lieu sous un tilleul entre le palais neuf et le *Bigliardo*. C'est aussi là tout près que se trouvent les deux

citernes fermées et cadenassées, ouvertes deux fois par jour pour la distribution de l'eau, qui se fait en présence du capitaine de place, le même qui veut bien, moyennant deux florins, nous loger en son hôtel. C'est que l'eau est rare en été; on prétend même que, pendant un certain mois, elle fait absolument défaut, et que les oiseaux eux-mêmes fuient cette triste contrée.

Dans le couvent qui domine Cettinje, il y a une petite église, dont l'intérieur est riche en tableaux et reliques. On y voit les tombeaux des princes Danilo et celui du père du prince, puis la châsse contenant le corps du vladica Pierre I, vénéré comme saint. C'est là dans cette église que le jour de Pâques, à quatre heures du matin, se célèbre un service religieux auquel assiste le prince. Cette journée doit sans doute faire sur lui quelque impression, car il assiste au service ayant devant les yeux le tombeau de son grand-oncle, dont on a soin de lever le couvercle. Derrière

ces bâtiments et dans la plaine un édifice carré, représente la prison. — Allons jusque-là. Des gardiens armés de coutelas et de révolvers se promènent tandis que les prisonniers circulent dans la prairie. Ils sont là une quarantaine ; l'un deux marche à pas comptés, il a aux pieds une courte mais solide chaîne, d'autres prisonniers sont assis dans les rochers et causent entre eux. Il en est qui vont jusqu'aux maisons voisines bavarder avec les uns et les autres. Aucun ne s'éloigne de la localité, et cela tient à la plus bizarre, à la plus étrange des raisons. On enlève aux prisonniers toutes leurs armes ; or un Monténégrin désarmé est un oiseau auquel on a coupé les ailes, c'est un déshonneur chez ces intrépides montagnards d'avoir sa ceinture dépourvue de ses ornements habituels. Une vieille loi défend, du reste, à tout homme de s'éloigner à plus d'une demi-lieue de son habitation sans ses armes. Nous rencontrâmes dans ce curieux pensionnat une épave

de la vie parisienne. C'est un soi-disant duc de Médiune, homme de trente-cinq à quarante ans, qui joua un certain rôle..... dans la *Gazette des Tribunaux*, pour avoir substitué du strass aux pierres précieuses de la princesse de Gaetano. — Le duc de Médiune, quoique prisonnier, a appris notre arrivée, et a adressé à mon compagnon de route, qu'il voulait tuer à Raguse, une lettre d'excuses, dans laquelle il sollicite son pardon, et où il demande son intercession auprès du prince pour obtenir sa liberté et..... des habits neufs.

Le lendemain le duc de Médiune se promenait dans la rue de Cettinje, il avait obtenu sa liberté, mais pas les habits neufs.

Cette journée de courses à travers le chef-lieu du pays est un dimanche, de tous côtés on voit arriver des visiteurs, gens de haute taille à pied ou à cheval, magnifiquement armés, venus de la province de la Riecca et de toutes les contrées voisines, y compris des Albanais portant sur leur bonnet le turban

enroulé. La rue principale est garnie de monde, les notabilités se promènent gravement, leur magnifique costume attire le regard; ce sont d'abord les sénateurs bottés, portant une magnifique tunique en flanelle blanche, un gilet brodé d'or qui croise sur la poitrine. A la ceinture et sous une plaque de cuir rouge on voit les manches de superbes coutelas, ornés de pierreries, des pistolets plaqués d'or et d'argent forment un agréable mélange dans cet arsenal artistique. Le vulgo s'écarte sur le passage de ces dignitaires, dont le président, M. Bojo Petrovich, n'a que trente ans; ou bien on leur saisit la main que l'on baise humblement. Si deux personnes richement vêtues se rencontrent, on se donne et on se rend le baiser bruyamment, et de la façon la plus naturelle du monde, absolument comme en nos pays on se prodigue des poignées de main. Les gardes du corps se promènent aussi dans les groupes; ils sont là quarante, alternant par section de vingt au

palais, pour le service du prince. Parmi eux, en première ligne, on distingue l'aide de camp du prince Nicolas, un aimable jeune homme qui a fait ses études à Paris, qui a été longtemps à Saint-Cyr, et qui parle français comme Voltaire, italien comme un Toscan. M. Matanovitsch, auquel je suis présenté, me présente à son tour à MM. les ministres Plamenatz, Stancoradovitsch, et autres.

Mais quelle est cette harmonie? Les échos des Montagnes Noires répercutent les brillantes mélodies de Strauss. — C'est la musique de la ville, me dit le secrétaire du prince, car nous avons notre orchestre, dirigé par un maître de chapelle autrichien. En effet, une quarantaine de jeunes Monténégrins jouaient près du palais, les plus joyeux morceaux de leur répertoire. Strauss, Gung'l, et je crois quelques réminiscences de « Madame Angot ». Et pour des gens qui ne connaissent de l'harmonie que les plaintifs refrains de la *guzla*, l'exécution n'était pas trop fâcheuse. Peu

après, toute la troupe juvénile déposa ses instruments et s'achemina vers la plaine qui s'étend près du palais, et dans laquelle une espèce de promenade a été disposée; là, sur la pelouse en présence du prince et de ses officiers, commencèrent une série d'exercices les plus curieux. Lutte, sauts, jet de pierres, bonds, un vrai tournoi moderne. Toute cette jeunesse était pleine de force et de vigueur, car si beaucoup d'enfants monténégrins périssent en bas-âge, ensuite du peu de confort des habitations et de la rudesse de la vie, ceux qui résistent sont à l'épreuve. Pendant des heures, nous vîmes ces jeux olympiques, puis les lutteurs vinrent se reposer sous le tilleul de la place.

Dans les rues circulaient, se promenant par groupes, les notables et les simples sujets de la capitale, devisant insurrection et tactique, car les nouvelles du théâtre de l'insurrection arrivent sans cesse et chacune d'elles est commentée jusque dans le moindre

hameau. Devant la *locanda* on faisait aussi de la haute politique; nous étions installés autour d'une grande table, en compagnie des ministres-sénateurs, de gardes du corps, du secrétaire du prince et de son médecin. Nous parlions des Monténégrins, de leur existence, de leurs goûts, de leurs mœurs. En ce moment nous vîmes au loin un groupe avancer au milieu de la rue, s'arrêtant ici et là, tantôt devant une maison, tantôt au milieu de la rue. C'était le prince qui faisait sa promenade et s'occupait, chemin faisant, de ses sujets : il interpellait l'un, posait une question à l'autre, écoutait une supplique. Nicolas I était entouré des sénateurs-ministres qui nous avaient quittés et qui s'étaient joints au groupe; il était vêtu d'un superbe costume vert d'un goût tout oriental, à sa gauche trottaient le chancelier du sénat, bonhomme boiteux, chibouk à la bouche; à droite un autre dignitaire, puis des gardes du corps pour écarter les indiscrets ou les sollicitateurs

trop pressants. Sur le passage du cortège chacun se découvrait; nous le vîmes au loin avancer lentement s'arrêtant sans cesse ici et là, puis rentrer au palais par la promenade où le matin s'ébattaient les jeunes gens de Cettinje.

Le soir était arrivé, quelques groupes se promenaient encore dans la rue, quatre lampes à pétrole, fumeuses, éclairaient la capitale au carrefour des citernes, les maisons se fermaient, on voyait à travers les fenêtres ou lucarnes les gens se disposer à s'étendre sur les grabats où à s'accroupir autour de l'âtre. D'une pauvre chaumière une sorte d'harmonie vint frapper nos oreilles. C'est la *guzla*, l'instrument national des bardes monténégrins et slaves. Nous allons discrètement frapper à la porte, afin d'entendre de près et de voir surtout cette harpe éolienne. *Dobra notsche*, disons-nous, et on nous répond en chœur, on nous prie d'entrer, on veut que nous prenions place sur le grabat

de famille. Le local est tout à la fois salle de réception, chambre à coucher, réfectoire, arsenal et cuisine. Dans les coins il y a des baquets couverts qui contiennent du vin, aux murs sont suspendus des jambons et des fusils, des épis de maïs et des yatagans. Le barde qui joue est le chef de la famille, ses voisins sont groupés autour de la salle, quant aux femmes, elles sont cachées dans les coins ou dehors, elles ne manqueraient pas à leur devoir en restant dans une société aussi respectable. Quelques jeunes gens sont venus nous embrasser bruyamment en enlevant leur *capa*, et comme on nous avait vus avec MM. les ministres et sénateurs, le baiser s'est donné sur le côté droit de la poitrine. Enhardies les femmes sont venues à leur tour nous prendre la main pour y déposer un baiser. Ces marques d'attention respectueuse ne manquent pas d'embarrasser de modestes journalistes, peu coutumiers de semblables honneurs; mais, en voyage, il faut se résigner

à tout, même à la nécessité de se laisser embrasser.

Le virtuose que nous engageons à continuer sa complainte, est assis sur un sac, il tient entre ses jambes une sorte de mandoline couverte d'une peau tendue sur laquelle est disposée une seule et unique corde en crins qui vient aboutir au bout du manche de ce singulier violon. Les doigts de la main gauche du musicien pressent la corde, pendant qu'avec la droite il passe un archet en forme d'arc sur la corde de l'instrument. Les tons mineurs plaintifs, les demi-tons forment la base de cette harmonie extraordinaire qu'accompagne de la voix le barde monténégrin.

La complainte est monotone, mais tout à coup, par saccades, l'instrument lance une note élevée, comme un cri, un défi, qui se répète à chaque refrain. C'est une épopée héroïque, riche en rimes que facilite du reste la langue slave si harmonieuse. Le

barde célèbre les hauts faits de ses ancêtres, les innombrables combats soutenus contre les pachas, les actes d'héroïsme et les dévouements. Souvent aussi le chanteur improvise, il salue l'étranger, son hôte, son ami; il l'assure de son dévouement, il lui souhaite le bonheur, la prospérité et lui demande son appui et son concours pour le jour du danger, où il courra au-devant de l'ennemi, pour couper les têtes qu'il rapportera au Capitole. Comme chez les Slaves en général, le sens poétique a un développement naturel qui est admirablement servi par leur riche imagination. La *guzla* est le livre de l'histoire; dans cent ans la période actuelle sera chantée par les bardes, ces virtuoses historiens qui transmettent à ceux qui viennent après eux, les gloires du passé, les passions du présent et les espérances de l'avenir. — Dans vingt ans les montagnards chanteront l'héroïsme de Peko Pablovitch, de Sotchitza, et de Bogdan-Simonitsch, qui osèrent lever

l'étendard de l'insurrection contre les pachas. Les archives seront muettes, aucune pièce officielle ne dira les actes de ces hommes, mais le barde les récitera le soir à la veillée aux vieillards du temps et aux enfants; et de tribu à tribu, de chaumière à chaumière, l'histoire de l'époque sera transmise aux générations.

CHAPITRE V

Le Monténégro et son peuple.

L'empereur d'Autriche, dans son grand voyage à travers ses États, s'arrêta l'an dernier à Cattaro. Le soir de son arrivée, il se promenait avec le prince Nicolas, ce dernier avait fait éclairer au pétrole les pics des montagnes qui dominant la Bocca. Le tableau était enchanteur et d'un grandiose inouï. L'empereur d'Autriche, émerveillé, regardait ces cimes noires sur la pointe desquelles brillaient ces feux de Bengale d'un nouveau genre; il sourit, une idée bizarre traversait son esprit : « Son Altesse, mon frère, de-

meure bien haut ! » dit-il au prince Nicolas. Celui-ci lui répondit : « Sa Majesté, mon frère, m'a pris la mer, les Turcs m'ont pris la terre, il ne me reste que le ciel. » Et dans le fait, pour un souverain montagnard, la réponse était vraiment éloquente, car rien n'est plus vrai. En effet, l'Autriche a gardé les ports; la Turquie n'a laissé aux Monténégrins qu'un immense amas de cailloux et de rochers, et le ciel est bien la seule espérance du moment. Il est vrai que les Monténégrins luttent contre la destinée avec patience et persistance, ils ne cessent de demander aux puissances un port sur la mer, aux Turcs un débouché sur le lac de Skutari, ou quelque vallée moins stérile pour travailler son sol. C'est quand on a vu les difficultés qu'a dû surmonter cette poignée de gens, qu'on comprend leur valeur et qu'on est disposé à glisser sur leurs défauts. En effet, la légende elle-même est plus expressive que tous les tableaux. Le Père Éternel disent les uns, le

diable disent les autres, distribuait sur le monde les montagnes qui le couvrent, lorsque passant dans le ciel du Monténégro, le sac creva et son contenu se répandit sur la contrée. Cette légende convient, du reste, à toute cette partie de la péninsule du Balkan, qui s'étend de la Croatie à l'Albanie; car partout on y rencontre le même océan infini de pierres et de rocailles. Mais parlons du Monténégro, de ce petit coin de terre inconnu à l'Europe et dont cependant des historiens et des naturalistes ont parlé, bien mieux un savant Allemand y cultive une plante admirable qui nous préserve de la voracité des insectes. C'est là-haut dans ces montagnes que fleurit cette grande fleur blanche à pétales jaunes qui donne la poudre connue sous le nom de poudre persane insecticide. Nul n'est prophète dans son pays, dit l'adage, car on exporte la fleur, on ne s'en sert pas dans le pays.

Quelques livres ont été écrits sur ce curieux

pays dont à grands traits je viens de parler, plutôt comme touriste, que comme connaisseur. Des savants italiens, anglais et allemands ont publié d'intéressantes études sur le Monténégro; ils ont parlé de son histoire, de son passé, de son présent et de son avenir. Le docteur Peters, le professeur Gonepka et tout récemment encore l'historien de l'empereur d'Autriche, qui le suivait dans son voyage, a publié sous le titre « die Kaisers Reise », un intéressant travail qui a de la valeur. Toutefois l'ouvrage le plus impartial, le plus complet, le plus instructif, est celui qui a été publié sous le titre « Le Monténégro contemporain », par MM. Frilley et Wlahovitj. C'est un laborieux et consciencieux volume, plein des plus intéressants détails. Il est vrai que quelques-uns des Monténégrins qui l'ont parcouru se plaignent de ceci ou de cela; toutefois l'opinion générale est qu'il mérite tout éloge. Si la place le permettait, j'aurais puisé à pleines mains dans ce Monténégro con-

temporain; mais nous avons devant nous un long voyage à travers les montagnes de l'Herzégovine, et je me contenterai de répéter celles des observations qui m'ont également frappé. Pendant que nous parlons du Monténégro, mon compagnon de voyage, le correspondant du *Russki Mir* (le *Monde russe*) s'entretient avec le prince de choses politiques, nous avons donc avant le départ de bons instants à consacrer au Monténégro.

Ce qui frappe tout particulièrement le voyageur en quittant Cattaro, c'est le brusque changement qui s'opère soudain autour de vous. La nature de riante est devenue sauvage, les toilettes européennes ont disparu tout à coup. L'homme n'apparaît plus que costumé théâtralement, armé jusqu'aux dents. La femme si coquette, armée en Europe de toutes les grâces de la nature alliées aux atours de l'art, disparaît tout à coup, et vous ne rencontrez plus que de pauvres créatures pesamment chargées, courant soucieuses

dans les sentiers, ou sautant de roc en roc, quelques-unes tricotent néanmoins pendant le trajet. L'homme est hardi, fier; la femme est humble, inquiète. La première impression est pénible, on comprend à première vue que l'homme est le maître; en s'affranchissant du joug turc, le Monténégrin n'a pas affranchi la femme des préjugés qui l'entourent, le christianisme ne l'a pas émancipée complètement, elle reste l'être inférieur et non la compagne de l'homme. Ce détail est si vrai, qu'il n'a échappé ni au prince ni aux personnages qui l'entourent, et qui ont cependant puisé dans un long séjour à l'étranger, des notions plus saines et plus naturelles. Le prince Nicolas est peut-être le seul Monténégrin qui fasse à son épouse l'honneur de sa compagnie, quand il sort; les autres notabilités n'oseraient commettre un aussi flagrant accroc à l'étiquette. Il est vrai que cette observation déplaira souverainement aux Monténégrins, car rien n'est plus pénible pour

eux que de s'entendre dire qu'il ont conservé quelque chose du Turc, bon ou mauvais. Cette infériorité de la femme est, du reste, un fait qui saute aux yeux. La naissance d'une fille est accueillie par un cri de stupeur, qui n'a rien de commun avec la joie et les manifestations bruyantes qui célèbrent la naissance d'un garçon. Dès son plus bas âge, la jeune enfant s'habitue aux durs labeurs du foyer, elle va ramasser le bois, que plus tard elle portera au marché; à peine nubile, elle est déjà flétrie par un travail incessant qui courbe sa taille et la déforme. Et cependant elles sont généralement jolies, les minois sont intelligents, la physionomie respire la modestie et le dévouement. Femme, la Monténegrine ne connaît plus d'autre douceur que celle du foyer, d'autre devoir que celui d'entourer de respect le mari qu'on lui a choisi. C'est la femme qui bêche le champ et conduit le troupeau à la montagne, c'est elle qui au retour des innombrables courses qu'elle

fait, prépare encore le repas du guerrier qui fume sa longue pipe accroupi auprès de l'âtre. Il y a cependant des circonstances atténuantes qu'il est nécessaire de signaler, car depuis des siècles l'homme n'a pas eu de tranquillité dans sa chaumière. Sans cesse menacé par le Turc, il était bien obligé de laisser aux femmes les travaux agricoles et les soins du bétail. C'est le Turc qui a fait le Monténégrin tel qu'il est, c'est-à-dire brave, intrépide, coureur d'aventures, mais peu disposé à entreprendre un métier. Il n'y a dans le Monténégro ni industrie proprement dite, ni arts, ni métiers. Comme ce cordonnier allemand qui voulait bien se rabaisser à raccommoder le vieux, mais qui se refusait à faire le neuf, le Monténégrin ne s'abaissera pas à apprendre un métier, il laissera ce souci aux Dalmates, Croates ou autres qui viennent quelquefois s'établir pendant quelques mois sur ces hauteurs. Cette absence d'industrie et de commerce éloigne la circulation de

l'argent qu'il représente, le taux de l'intérêt est de 16 et 17 0/0. « Les honnêtes gens ne prêtent pas au-dessus », me dit naïvement un sénateur honoraire. L'agriculture et l'élevé du bétail, voilà l'occupation des Monténégrins, pour ne pas dire des Monténégrines. Il est vrai que ces gens ont peu de besoins; à part les habits qu'ils aiment dorés et éclatants, ils sont simples en tout. Leur luxe est dans les habits et dans les armes, et le rêve de tout indigène est de posséder un gilet à bordure d'or et de belles armes. Quant aux maisons elles sont impossibles, une lucarne est un luxe dans les campagnes, dans les petites localités et même à Cetinje l'intérieur des habitations est primitif.

Comme chez tous les montagnards, certains sens des Monténégrins sont très-développés; l'ouïe et la vue le sont au point d'étonner: à une distance prodigieuse le Monténégrin perçoit les sons que nous n'entendons pas, d'une montagne à l'autre les gens

d'un haméau entretiennent une conversation dont chaque modulation traverse les ondes d'une façon perceptible pour leurs oreilles seulement. Quant à la vue, elle est comme celle de l'aigle; le Monténégrin fouille les replis du terrain, il voit et constate les détails, il reconnaît à une distance prodigieuse les siens. Quant au sens du goût, Brillat-Savarin l'aurait certainement signalé dans sa « Physiologie », s'il eût eu occasion de l'étudier. Le Monténégrin boit sans sourciller une eau-de-vie détestable, un vin musqué par le contact du cuir de bouc; il mange son grossier pain gluant, sa viande de mouton au goût de suif, sans aucune répugnance. Est-ce parce qu'il ignore les raffinements de la cuisine moderne? Les menus du baron Brisse seraient pour lui des énigmes. On le dit cependant très-friand des poissons de la Riecca, grand amateur de l'eau-de-vie de prunes connue sous le nom de *slowowitz*, et avec laquelle il s'enivre aujourd'hui plus fréquemment

qu'autrefois, par haine du Turc, pensons-nous, car le Turc ne touche pas aux boissons fermentées. Comme tous les peuples primitifs, le Monténégrin est superstitieux, il croit aux sorciers, aux esprits malins et malfaisants, il a peur de la science et il se confiera plus volontiers aux meiges et aux empiriques qu'aux docteurs de la faculté. M. Frilley raconte qu'il arrive souvent à un Monténégrin d'envoyer un ami consulter le docteur. Il lui explique le mal et ses symptômes, ses causes et ses effets, et l'intermédiaire rapporte la recette. Le plus souvent, les maux dont la cause est inexplicquée jettent le malade dans la consternation, il se croit perdu et se couche, les gens de sa maison prennent peur, font grand feu dans l'âtre et si le mal empire, on allume des cierges, on confesse le malade qui souvent le lendemain se lève guéri. Mais ces faits sont rares ; dans la plupart des cas, le Monténégrin n'est alité que pour blessures extérieures, fractures, coups de feu, ou autres ;

il supporte alors son mal avec une résignation si stoïque, qu'on pourrait supposer que la nature n'a point développé chez lui la sensibilité des nerfs.

Le simple détail suivant le prouve amplement. On combat les névralgies et maux de tête par un procédé qui ne sera jamais imité dans le reste de l'Europe, c'est-à-dire par la trépanation. Au moyen d'instruments spéciaux, on perce la boîte osseuse du crâne pour en faire sortir l'eau qui s'y accumule, au dire des docteurs nationaux. Le Monténégrin se soumet à cette expérience avec une foi qui ne laisse pas de confondre l'imagination.

Les idées superstitieuses des gens de ces montagnes sont vraiment incroyables : l'esprit malin les préoccupe, sorciers, sorcières et démons sont conjurés par des amulettes, comme dans les pays catholiques la Vierge a tel ou tel pouvoir; là aussi quelque vieille image noircie éloigne Satan et ses entreprises; les poètes et les bardes contribuent à propa-

ger ces absurdités. Les plus superstitieux avalent des papiers enchantés, d'autres se signent ou courent se laver pendant que les cloches sonnent. Les idées religieuses, stimulées par le voisinage du musulman, sont très-vivaces et les pratiques extérieures sont suivies avec rigueur. On jeûne, on s'impose des privations ou des souffrances, chacun prie matin et soir, nous avons vu nos guides s'arrêter brusquement devant une niche au milieu de la montagne, enlever leur bonnet, réciter dévotement de longues prières, faire plusieurs grands signes de croix et se remettre en route allégés de la moitié du poids de leurs péchés. Mais où les pratiques religieuses prennent décidément un caractère tout spécial, c'est aux grandes fêtes de Noël et de Pâques. Pendant la nuit de Noël, des feux brillent partout et des festins copieux terminent cette journée de bienveillance universelle. — Voilà le Monténégrin au point de vue intellectuel. Quant au corps, une santé

de fer, des jarrets d'acier, voilà la constitution physique des gens de ces montagnes. Toujours au grand air, exerçant sans cesse leur corps à toutes les fatigues, comment en serait-il autrement? La vie et le pays s'y prêtent à merveille, le Monténégrin peut de bonne heure courir les aventures. Les grands bois, les forêts et les gorges profondes sont peuplés de fauves; l'ours, le loup, le lynx, le loup-cervier, le sanglier, le renard et le chacal s'y rencontrent en grand nombre. Des aigles et des vautours planent sur ces cimes où la neige brille encore en juin, les terrasses de ses alpes sont hantées par de petits troupeaux, d'un chamois qui lutte d'agilité avec le chasseur.

Et si ce passe-temps ne satisfait pas ses inclinations guerrières, le Monténégrin aura la faculté de s'adjoindre à quelque bande de mécontents, qui traquent depuis des siècles les colonnes turques sur les frontières de son pays.

CHAPITRE VI

Le Monténégro, situation politique, économique et militaire.

C'est encore la haine du Turc qui a créé à la petite principauté son rôle politique actuel. Dans leur lutte contre l'Ottoman, les princes ont toujours eu pour allié moral ou réel l'ennemi naturel de la Turquie, c'est-à-dire la Russie. Aujourd'hui le nom de *Russki* est en grand honneur dans toutes ces contrées. Comment en serait-il autrement? La Russie n'a-t-elle pas pour chef des croyants catholiques grecs le tzar lui-même, et celui-ci n'est-il pas le protecteur le plus dévoué de la famille princière? La Russie aide de son

trésor le prince lui-même, elle passe, nous a-t-on assuré, un complément de liste civile au prince Nicolas. Celui-ci dispose de 70500 francs par an payés par l'État, et d'une somme égale ou à peu près que lui passe la Russie. La famille impériale de Russie serait chez elle dans ces montagnes, la politique russe s'y manifeste partout. Les jeunes filles du prince qui sont élevées à Saint-Pétersbourg, les jeunes filles du chef-lieu qui sont élevées dans l'institut placé sous le patronage de la famille impériale, et en ces temps agités, les hôpitaux complètement occupés par les médecins russes, disent assez l'importance qu'attache la Russie à s'installer dans ce petit pied à terre, qui est placé là comme une sentinelle dans le Balkan et qui est habité par une population de braves dévoués au seul nom russe. Je tairai bien d'autres particularités significatives qui donneraient plus d'autorité et plus de précision à mon observation.

Nous sommes ici dans la Petite-Russie du Balkan, si le prince règle avec son sénat les questions d'ordre intérieur, il ne consulte guère ce dernier en matière de politique extérieure. Le fil de Raguse à Cettinje a passé en ces derniers temps plus de dépêches officielles et chiffrées qu'il n'en passera pendant dix ans pour le commerce monténégrin.

Le consul général de Russie et le prince ont eu en ces temps des choses bien graves à se communiquer. Outre l'intérêt politique, l'empereur a encore pour son filleul une affection réelle, et jamais sa main ne s'ouvre vide pour son ami des Montagnes Noires. C'est l'empereur de Russie qui lui fit cadeau du premier appareil et des fils nécessaires pour établir des relations télégraphiques avec le reste du monde. C'est la Russie qui a aidé de sa bourse le développement de l'instruction primaire, et bientôt, grâce aux efforts du prince, toute la nouvelle génération saura lire et écrire.

qu'on trouve sur la route, « afin, dit encore la loi, de ne pas obliger celui qui a perdu quelque chose à faire un voyage inutile à la recherche de l'objet perdu ». Un brave Monténégrin remontait la route de Cattaro, il faisait une chaleur étouffante, embarrassé de sa chaude *struka*, il la plie et la pose sur les rochers qui bordent le sentier. Quatre jours après il revient, mais la *struka* avait disparu, un de ces nombreux insurgés étrangers au pays et qui passent sans cesse dans ces montagnes avait trouvé à propos de s'approprier l'objet. Et le brave Monténégrin de jurer, que le monde marche à l'envers, qu'il n'y a plus d'honnêteté ici-bas, et qu'il faudrait rétablir, comme sous le prince Danilo, la pendaison nationale, à savoir la corde passée dans la bouche et non autour du cou.

CHAPITRE VII

Entrée en campagne, la Bocca, Risano. — Physionomie de la colonne. — Le Paysage. — Spasso, le neveu de Péko.

Nous allions, Monteverde et moi, entreprendre par une nuit noire et sans lune, le périlleux voyage de Cettinje à Cattaro, lorsque le prince Nicolas nous fit dire d'attendre au lendemain. C'était de sa part une attention délicate, car il est plus que probable que nous eussions eu quelque aventure à déplorer. Notre départ fut donc retardé et ce ne fut que le lendemain après midi que nous quittions nos bons amis monténégrins. Nos chevaux se mettent en route, nous quittons

la capitale précédés par la messagère de l'endroit pesamment chargée, enchantée de trotter en si distinguée compagnie. Cette brave femme est fière de la confiance qu'on lui accorde, elle nous raconte qu'au début de son service, on ne lui confiait pas de valeurs, aujourd'hui elle a un pli pour un négociant de Cattaro, contenant 500 florins. C'est au milieu de la nuit que nous arrivons dans la capitale de la Bocca, précédés par le télégraphe; une barque nous attend au port, quatre vigoureux rameurs dorment dans le fond, attendant le signal du départ. Nous avons, avant de quitter la ville, une quantité de préparatifs à faire : il faut faire emplette de vivres, car nous allons entrer dans le pays insurgé où on ne trouvera rien. Nous achetons un jambon, du pain de munition des soldats autrichiens, des boîtes de sardines, du chocolat, du fromage, du sucre et du café, du tabac, du papier, des plumes et des limons, des gobelets en fer-blanc, une cafetière, enfin des *opankis* ou

sandales de cuir pour courir sur les rochers et dans les montagnes. Le tout est dûment emballé dans des sacs et paniers, et le soleil montait à l'horizon derrière le grand mur de rochers dominant Cattaro, que nous prenions place dans la barque qui allait nous conduire à Risano. Les rames battent l'eau en cadence, Cattaro disparaît au loin et nous glissons sur le miroir, passant ici le long d'une rive étagée qui offre à nos yeux un éden en miniature, là sous le balcon des villas éparpillées sur les bords de l'eau. C'est partout printemps, les oiseaux gazouillent à qui mieux mieux, les insectes bourdonnent, un petit vent badin agite ici un noir cyprès, là des buissons jaunes odoriférants qui forment contre les coteaux des dessins capricieux. Au loin cependant se dressent des pics sauvages, ce sont les montagnes qui forment la frontière du Monténégro et de l'Herzégovine.

Nous débarquons à Risano, ville assez sale, fourmillant de réfugiés herzégoviniens, cou-

chés au soleil, campant à droite et à gauche, sur les places, dans les rues, au bord des routes, gens misérablement vêtus, à l'apparence souffreteuse. C'est à Risano que nous dépouillons définitivement le vieil homme, pour nous préparer à la campagne. Adieu cols et manchettes, adieu gants, bottines et artifices de la civilisation, nous laissons tout ce qui peut gêner des gens qui vont entrer en campagne, puis nous faisons un contrat avec trois particuliers armés jusqu'aux dents, qui nous amènent les coursiers qui nous conduiront à la victoire. A vrai dire, ce sont des bêtes de piteuse apparence, de basse taille, mal harnachées, mais aux jambes fines, aux jarrets solides. Nous sautons en selle et glissons nos pieds munis d'opankis dans les larges étriers turcs, semblables à des pelles à feu.

Les trois gaillards qui nous accompagnent attachent sur un troisième cheval notre bagage d'approvisionnements, et l'animal, muni d'une petite clochette, se met en route, les

guides prennent position entre chaque cheval et la colonne s'ébranle. Voici la physiologie de cette colonne. Monteverde tient la tête, il porte le bonnet éclatant du Monténégro, un gilet rouge orné de broderies noires, de hautes bottes et une badine. Il porte au cou une brillante croix militaire russe qui attire tous les regards. Derrière lui trotte un vieux brave, qui porte enroulé sur son bonnet l'épais turban rouge, des gens de la Névésigne, de longs cheveux plats dépassent l'étoffe et donnent une singulière physiologie à cet homme, il a la veste courte d'un nizam turc, de larges pantalons qui vont jusqu'aux genoux. Au dos il porte un magnifique fusil, sa ceinture est agrémentée par le formidable arsenal suivant : deux pistolets à pierre, un revolver à six coups, un couteau de poche, une dague de guerre et un sabre-baïonnette que portait autrefois un soldat turc, mais qu'il n'a pas hérité en ligne directe. Parmi ces instruments de guerre,

nos manteaux; ils nous aident à monter à cheval, à en descendre, et à destination ils procèdent à l'installation, débridant les chevaux, déchargeant les bagages, cheminant sans murmurer au soleil, dans l'eau, au bord des précipices, au pas ordinaire ou accéléré, veillant également à la sûreté de la marche, à la route à prendre, saisissant par la queue le cheval qui manque de force pour doubler un mauvais pas et stimulant à coups de verge celui qui ralentit sa marche. Ce sont de bonnes créatures que ces gens, pleins de dévouement et de bonne volonté, respectueux et honnêtes. Le premier jour ils ont un peu comploté, mais Monteverde a rétabli en peu de mots l'unité de vues en disant « *Tutsch* (tais-toi), le premier qui désobéit, je lui coupe le nez. » Il n'y a rien à répliquer à la parole énergique de mon compagnon de route, car cet aimable garçon ne sort pas de là. Il tient à son monde, mais pas d'intrigues ou : « Je te coupe le nez. » Et il l'aurait fait.

Il était une heure de l'après-midi le mardi 25 avril, comme nous escaladions la route *impériale* qui conduit de Risano au fort de Dragai et de là à Grakowo. — Dans les rochers on voyait courir de longues files de femmes, sautant de pierre en pierre tout en tricotant, toutes sont pesamment chargées, tandis que les hommes, armés jusqu'aux dents, poussaient devant eux de petits chevaux, des ânes et des mules.

Dans le fond, un spectacle magnifique se déroulait à nos yeux. A mi-hauteur, le jardin s'arrêtait brusquement aux rochers, mais de là jusqu'à la mer, c'étaient des forêts de mûriers, d'oliviers, de figuiers et d'une quantité d'arbres aux feuilles persistantes. Du milieu des bouquets d'arbres sortaient ici et là des habitations coquettes, vues de loin. — Un soleil éclatant faisait scintiller la mer et une douce brise balançait sous nos pieds de grandes barques albanaises. — On entendait les fanfares des soldats autrichiens can-

tonnés sur les coteaux du pays des *Criwochéïs*, c'est-à-dire des Cous-Tordus. — Au bout de quelques heures, nous avons escaladé notre rempart de rochers, et nous entrions dans un large couloir, où par aventure s'élevait une petite église. — Devant le saint édifice, une vingtaine d'individus en armes récitaient leurs prières, mais là avec tant de dévotion que pas un d'eux ne prit garde à nous, ils murmuraient à haute voix toutes les litanies qui leur restaient à la mémoire, puis, quand le pieux devoir fut accompli, tous se remirent en marche. — A leur tête cheminait un grand gaillard d'une vingtaine d'années, à peine nous eut-il aperçus qu'il poussa un cri de joie : « Gospodino! gospodino! » criait-il et il embrassait la main de mon compagnon de route. — C'était Spasso, le neveu du chef insurgé Péko, un brave s'il en fut qui a coupé dix-huit têtes à lui tout seul; il porte un burnous de nizam et il revient de Raguse, où son oncle l'a envoyé porter des plis. — Il a

dans son bonnet des lettres pour Monteverde et il est hors de lui de plaisir de pouvoir faire la route avec nous jusqu'au camp. — Spasso, qui figurera dans mon récit en maint endroit, est un pauvre paysan monténégrin qui par esprit de famille a pris le fusil pour chasser le Turc; il est grand et bien planté, pauvrement vêtu, mais son arsenal d'armes ne laisse rien à désirer. Brave comme tous les montagnards, il sera dès lors partout autour de nous pour nous protéger contre les dangers, il va faire la route en long et en large, il veillera sur la caravane et sur ses gospodini avec un soin jaloux; c'est un cœur d'or sous une grossière enveloppe, sensible au moindre reproche, dévoué; que de services ne nous a pas rendus ce pauvre mais cher garçon, et avec quelle simplicité touchante!

Nous voilà donc en véritable corps d'armée débouchant dans le pays de la tribu des Cous-Tordus, dont il faut bien parler un peu.

CHAPITRE VIII

Les Cous-Tordus (Crivocheïs), les Racineux (Corianitschi), les Dentus (Zubsciani) et les Forestiers, luttant pour leur indépendance.

Nous venons d'entrer sur le territoire de gens belliqueux, qui, quoique sujets autrichiens, ne s'occupent pas plus de l'Autriche que de l'empire du Milieu, qui entendent vivre en paix dans leurs montagnes, sans y être inquiétés par les innovations de la civilisation. Ils sont Slaves, ils parlent la même langue que les gens de l'Herzégovine, de la Bosnie et du Monténégro; ils ont les mêmes traditions, les mêmes mœurs et depuis des siècles ils n'ont pas modifié leur organisme

social. Sur les côtes dalmates on vit à l'euro-péenne, mais dès que la terre fait place aux rochers, tout change et, comme dans une pièce au lever de la toile, on voit tout à coup surgir le monde indigène, qui frappe à première vue l'imagination, mais qui peu à peu finit par lasser, surtout quand on partage son genre de vie. L'année 1814, cette année de bouleversements politiques, incorpora ce qu'on appelle les Bocche (les Bouches) à l'Autriche, et cet événement fut cruel pour les populations de ces contrées qui sont Slaves avant tout et qui détestent l'Allemand et l'Italien avec une cordialité qui constitue chez tous les Slaves un premier point d'unité.

Dès le milieu du siècle des conflits sanglants éclatèrent à propos de l'impôt, et c'est à grand'peine qu'on put ramener les gens des Bocche ou les Bocchesi à des sentiments moins hostiles. — L'Autriche était alors sous l'ancien régime, elle pouvait agir, rien ne menaçait son ciel, elle dominait en Hon-

grie, elle tenait Venise et la Lombardie sous sa griffe, et cependant elle dut faire des concessions; quoique vigoureusement installée, bien établie dans les forts et les îles de l'Adriatique, en occupant solidement l'archipel, elle comprit qu'il importait pour elle de ne pas donner un élément de vie au feu qui couve sous la cendre. 1867 survint, le compromis austro-hongrois fut accepté et ce compromis exigeant des réformes, on jeta immédiatement les yeux sur les gens des tribus qui avaient assisté en spectateurs aux luttes auxquelles prenaient part les autres sujets de l'empire. On résolut donc à Vienne d'introduire les innovations modernes parmi les tribus des montagnes et on leur annonça l'application de la conscription. La nouvelle fit une sensation énorme; attachés à leurs montagnes, les indigènes se voyaient déjà déportés aux confins de l'empire, les notables des communes se réunirent, ils demandaient des faveurs spéciales, ils ne voulaient pas de

l'uniforme autrichien, ils voulaient ne s'astreindre qu'au service local, et, pendant qu'on négociait, la tribu des Cous-Tordus chassait ses troupeaux dans la plaine monténégrine de Grakowo et les armes étaient préparées. Au milieu du pays des Cous-Tordus, c'est-à-dire au fond d'un plateau couvert de petits cailloux et de buissons s'élève le village de Dragai, qui comprend une vingtaine de chaumières adossées à la montagne, et en face du village s'élève une église grecque, puis un fort autrichien bien pourvu de vivres et de munitions. Les Cous-Tordus voulaient s'emparer du fort, mais ils durent y renoncer, et ils se contentèrent d'occuper toutes les crêtes des montagnes, et là, commandés par un chef hardi et intelligent, ils défièrent dès le début toutes les colonnes autrichiennes. La guerre que fit aux troupes cette poignée d'insurgés est en tout point conforme à la guerre des insurgés herzégoviniens, traquant les détachements, les coupant, se ruant yatagan en

main sur les corps isolés, assaillant les colonnes, ils ne tardèrent pas à répandre la terreur autour d'eux. Les sentinelles disposées sur les pics les plus inaccessibles signalaient tout ce qui se passait dans la vallée et dans le bras de mer de la Bocca. Leurs envoyés parcouraient les contrées voisines appelant à leur secours les tribus slaves de la contrée menacée par l'étranger. « A notre secours, faucons des montagnes ! » criaient-ils, et à leur appel, Monténégrins et Herzégoviniens accouraient pour soutenir les frères Cous-Tordus dans leur lutte contre ce qu'ils appelaient l'étranger. Pendant que ces montagnards bloquaient la contrée, les munitions et les vivres du fort de Dragai diminaient, il fallait aviser ; des colonnes parties de Cattaro et de Risano se frayèrent au milieu des gorges un passage où à chaque pas elles laissèrent des traces de sang. Ces colonnes durent rebrousser chemin ; commandées d'abord par des majors et capitaines, elles furent renfor-

cées, des colonels, puis des généraux furent envoyés, l'infanterie fut secourue par l'artillerie, et, malgré cela, les Autrichiens durent redescendre à Risano. Pendant ce temps, le fort lui-même était exposé à un feu meurtrier. Sur plusieurs autres points, passant à l'offensive, les Cous-Tordus firent des prisonniers aux troupes régulières; mais, ne pouvant les nourrir, ils les relâchèrent après les avoir débarrassés de leurs armes. Le gouvernement autrichien commença à s'alarmer, les bateaux débarquèrent sans cesse de nouveaux corps de troupes. Enfin une colonne réussit, au prix des plus grands efforts, à ravitailler le petit fort de Dragai, qui n'aurait pas tardé à succomber. Le retour devint une retraite échelonnée, pendant laquelle la colonne perdit beaucoup de monde et jusque sous les murs de la ville de Risano le feu des Cous-Tordus vint poursuivre la malheureuse colonne autrichienne. Tout le pays était à feu et à sang, les cours martiales fonctionnaient, on pen-

dait des insurgés pris dans les environs de Risano, et ceux-ci marchaient au gibet en chantant les vieux poèmes épiques et les ballades slaves. Novembre et ses froids étaient arrivés et les colonnes autrichiennes n'avaient atteint que des résultats insignifiants; les insurgés s'étaient, au contraire, retranchés partout, ils venaient jusque sous les murs des forts défier les garnisons et ils tiraient avec une telle adresse que les meurtrières étaient assez larges pour donner passage à leurs balles. Il fallut accueillir les parlementaires et examiner les propositions qu'ils apportaient. Elles étaient inadmissibles et la guerre recommença, c'est alors que le général Auersperg prit la direction des troupes. Jusqu'à ce moment 22 000 hommes, d'autres disent 30 000 avaient pris part aux expéditions, des bataillons avaient été à moitié anéantis, 35 officiers avaient perdu la vie, et les insurgés revenant sur leurs premières propositions, ne voulaient plus traiter

sur d'autre base que sur celle du maintien pur et simple du *statu quo* précédent. Ils disaient : Vous avez ravagé le pays, anéanti les récoltes, brûlé les villages et les lieux saints, nos femmes et nos enfants vont mourir de faim et de froid, nous ne nous soumettrons plus. Et ils continuaient leur lutte incessante, épiant les détachements isolés, les suivant du haut des crêtes de leurs montagnes, dans toutes les sinuosités des vallées, ils poussaient des cris sauvages en se ruant sur les soldats épouvantés. On tuait parfois des femmes armées qui prenaient part au combat, des cadavres d'enfants furent trouvés parmi les morts. Les populations de la côte, loin de sympathiser avec l'armée, commencèrent à s'insurger; il fallait en finir, une forte colonne pénétra par Cattaro et Risano jusque sur le plateau de Dragai, mais elle dût rebrousser chemin; les généraux Auersperg et Yvanovitch faillirent être cernés avec tout leur état-major; ils durent abandonner le terrain, lais-

sant des bagages entre les mains des Cous-Tordus, qui les défiaient depuis les hauteurs. Le général Yvanovitsch lui-même laissa son manteau aux mains des insurgés, et moins que jamais ceux-ci ne pensaient capituler. C'est alors qu'à Vienne on prit peur et sérieusement on comprit que tous les télégrammes annonçant le rétablissement de l'ordre étaient faux et on envoya un feld-maréchal pour traiter avec les Cous-Tordus. L'ancien ordre de choses fut rétabli, la conscription abandonnée, l'amnistie complète prononcée et le trésor autrichien prit à sa charge tous les dommages de la guerre. C'est en janvier 1870, et après six mois de lutte, que l'empire dut enfin se résigner à traiter avec une misérable tribu qui compte 10 à 15 000 âmes,

Et voilà pourquoi les Cous-Tordus sont aujourd'hui maîtres chez eux, voilà pourquoi ils n'ont ni conscription ni lois autrichiennes; ils vivent dans leurs montagnes

libres comme les oiseaux de l'air, guerroyant avec le Turc comme autrefois, ils viennent même de se lancer par centaines sur un autre étranger, le Turc, qui leur est encore plus odieux que l'Autrichien.

CHAPITRE IX

Dragai. — Le grand chef des Cous-Tordus. — Voïvode et cabaretier. — Enrôleurs d'insurgés. — Grakowo, télégraphiste armé. — Dernier souper civilisé. — Arche de Noë. — Un coq qui a la vie dure.

Notre petite caravane s'est donc grossie d'une bande de gens armés et équipés en guerre, qui voyagent de conserve avec nous et nous égaient de leur propos, dont Monteverde me donne régulièrement la traduction. Ce sont, pour la plupart, des hommes qui, après les derniers combats, ont quitté le camp des insurgés pour venir voir leurs familles, les uns aux environs de Raguse, d'autres dans le Monténégro, car tous les

insurgés ne sont pas Herzégoviniens : le pays tout entier a fourni son contingent; pour cela, il n'y a qu'à annoncer qu'on tuera des Turcs.

La plupart de nos compagnons de route ont sur la conscience un bon nombre de têtes; la seule idée de grossir leur dossier leur donne des jambes, ils trottinent autour des chevaux avec leur bon fusil perfectionné, ils courent ici et là dans les rochers pour cueillir une certaine plante aigrelette qui étanche la soif.

Vers le coucher du soleil et à la sortie d'une galerie taillée dans le roc, nous voyons tout à coup se dérouler devant nos yeux le grand plateau de Dragai, au bord duquel se trouve le fort autrichien du même nom. C'est dans cette contrée que se passèrent, il y a sept ans, les sanglants événements qui faillirent compromettre la situation de l'Autriche. Le plateau est couvert de broussailles, l'herbe pousse verte et touffue sur une terre

noirâtre; à gauche et sous les rochers nous voyons un certain nombre de chaumières, nous rencontrons les épouses et les filles des Cous-Tordus et des autres tribus qui, comme leurs voisines du Monténégro, sont astreintes aux plus durs travaux. Ici et là, dans les rochers, on voit paître du bétail, vaches et taureaux microscopiques : la taille des plus fortes bêtes n'atteint pas la grosseur d'un petit âne.

Quel phénomène! Darwin ne tarderait pas à en signaler la cause; elle est toute simple : le gros bétail ne trouverait pas une nourriture suffisante, et la nature a agi sur les êtres, ils ont dû subir l'influence du milieu dans lequel ils doivent vivre. Le fort de Dragai est là à gauche, la garde entière est assise devant la poterne, on nous regarde passer à distance et il ne vient à l'idée d'aucun officier de nous demander d'où nous venons, où nous allons et qui nous sommes. Et cependant de toutes parts on assure que

l'Autriche exerce une surveillance rigoureuse, qu'elle désarme les insurgés, qu'elle ne tolère pas le passage de bandes armées. Il est vrai que, dans ce curieux pays, les seuls êtres non armés qui circulent dans la contrée sont les femmes; à douze ans les enfants ont déjà des couteaux à la ceinture. Nous passons devant le fort et nous allons faire halte devant une chaumière sans fenêtres, comme la plupart de celles de la contrée. Saluons, c'est là que demeure le prince de la contrée, le Voïvode, chef de la tribu des Cous-Tordus.

Son Excellence embrasse Monteverde qu'elle connaît parfaitement, puis a lieu un conciliabule secret, à la suite duquel le prince nous vend quelques verres de vin, du même que viennent de boire les officiers autrichiens condamnés à vivre pendant trois mois dans cet horrible désert. Notre halte terminée, nous remontons à cheval. Mon compagnon de route m'informe que le prince-

cabaretier s'est décidé à venir donner un petit coup de main aux amis, il amènera avec lui 2 à 300 de ses administrés; il va s'équiper en guerre, seller son cheval et partir. Je n'en croyais pas mes yeux, car voici un chef de tribu, sujet de l'Autriche, qui convoque son monde et amène son contingent et ce, sous le nez du commandant du fort, à une portée de pistolet de la garnison. Bientôt un paysage nouveau fait fuir l'impression passagère, nous rentrons dans le Monténégro, on sent cela aux soubresauts continus de nos malheureux chevaux. C'est un dédale de rochers à décourager les plus intrépides; ici on glisse au bas d'une gorge, là il faut pousser nos bêtes de l'épaule, et ces péripéties de voyage se renouvellent sans cesse. Ce qui ajoute encore un complément de difficultés, c'est que la nuit est descendue, et nous ne sommes éclairés que par les étoiles qui brillent, il faut le dire, du plus vif éclat.

Enfin, après trois heures de cette course accidentée, qui va se répéter du reste, nous entrons dans la plaine de Grakowo. C'était autrefois un territoire turc, mais en 1869 on a dû le céder aux Monténégrins et la localité s'est accrue d'un bon nombre de chaumières qui ne se distinguent guère les unes des autres. Tout est sale et d'apparence misérable, les seuls édifices qui font exception sont l'hôpital russe, car les Russes sont encore là, avec leurs médecins et leurs ambulances, puis une boutique où on vend des bonnets monténégrins et du *rakia*. Il y a aussi un bureau de télégraphe d'où, par curiosité, nous passons des télégrammes à nos amis d'Europe. L'employé, un jeune monténégrin armé jusqu'aux dents, étudie le tarif, palpe la somme et passe sous nos yeux et fort lestement les dépêches.

Dans la boutique, il y avait beaucoup de gens de l'endroit groupés autour de cinq ou six magnifiques gaillards couverts de bro-

deries d'or et armés en guerre. On buvait le *rakia* avant de se séparer, car on se rendait au camp. Péko, le généralissime des insurgés, demandait tout son monde. Monteverde me présenta à la société, et les accolades bruyantes ne se terminèrent que lorsque nous eûmes embrassé tous ces messieurs, qui se trouvaient être des officiers de distinction. L'un était un homme de prestance imposante, âgé de vingt-huit ans, son extérieur avait quelque chose de noble et de hardi. C'était Luka Petkovitsch, fils du pope-voïvode Simonitsch, qui commande un corps d'armée; un autre était Ivan Musitsch, prêtre catholique romain, et au milieu d'eux et nous ayant devancés, le prince-cabaretier chef de la tribu des Cous-Tordus, magnifiquement harnaché dans un costume rappelant ceux des croisés de la Palestine. Sa poitrine était couverte d'une sorte d'armure sur laquelle cent cinquante olives en argent massif étaient apposées, sur les épaules des bandes

d'argent servaient à les garantir contre les coups. Le gilet rouge du prince est caché par toute cette ferblanterie. Ce malheureux doit briller à 10 kilomètres de distance comme un miroir à allouettes. Il est fier des regards qui sont portés sur lui, et il nous annonce qu'il est suivi par deux cents gailards non moins garnis de cuirasses à olives d'argent. — Et les armes? lui dit mon compagnon de route. — Oh! quant à celles-ci, elles sont d'ancien système! Les Cous-Tordus sont partis le même soir par les montagnes, ils nous devanceront au camp où nous les rencontrerons plus tard. Le prince a des armes qui sont réellement des curiosités précieuses, son handschar est à manche d'ivoire tout incrusté de rubis et de turquoises.

Tel qu'il est là sous nos yeux, le prince vaut bien de l'argent. Dans le fond, c'est un excellent homme qui n'a du prince que l'autorité, car il se mouche avec les doigts, et

je le suspecte fort de posséder, comme ses administrés, une collection d'insectes.

Spasso, pendant que nous fraternisons avec l'insurrection, est allé en quête d'un logement; il revient nous chercher, tout est déjà en ordre, les chevaux débridés broutent des orties entre les rochers, ils resteront sellés pendant tout le reste du voyage. L'intérieur dans lequel nous entrons est un des meilleurs de l'endroit. Il y a deux pièces, l'une est plus basse que le sol, l'autre un peu au-dessus de celui-ci; dans l'une il y a un grand feu qui brûle au milieu et qui remplit le local de fumée, c'en est ainsi partout; les gens de la maison sont accroupis autour avec nos hommes. La chaleur dilate les pores, c'est un mouvement continu et général de gens qui se grattent jusqu'au sang, ne s'arrêtant que pour recommencer sans cesse sur un autre point cette opération générale. Dans la seconde salle, il y a deux lits, une petite table et des bancs. Dans un

coin sont déposés des épis de maïs, contre le mur une Vierge grecque éclairée par une petite lampe fumeuse. Nous prenons place à table, Monteverde, le prince, un autre chef et moi; les gens de la maison, c'est-à-dire les hommes, garnissent le reste de la table; quant aux femmes, elles nous serviront.

On dépose sur la table une terrine de soupe où chacun puise avec sa cuillère, puis vient un ragoût de mouton et des pommes de terre bouillies, mal épluchées et doucereuses. Quant au pain, il est lourd et glutineux; le vin est foncé, musqué, et servi dans deux ou trois verres graisseux, opaques, qui n'ont depuis leur départ du port senti le contact de l'eau. Eh bien! lecteur, c'est le dernier repas ayant un semblant de civilisation, que nous ayons fait dans ces contrées. On sortit en outre d'un tiroir, où il y avait des chandelles de suif, un vieux morceau de fromage suisse, dont chacun se régala. Après le repas, le café et les ciga-

rettes; le café, comme toujours et partout dans ces contrées, était excellent et parfumé.

Chacun s'essuya la bouche à la nappe, qui sert depuis un temps immémorial pour le service des étrangers, et les conversations commencèrent. Quant à moi, je sortis et, grimpant dans les rochers, j'écoutai longtemps les grenouilles vertes chanter dans la nuit, les hiboux se répondre dans les rochers et les aboiements des chiens monténégrins qui flairaient des étrangers et grondaient dans la plaine.

Dans la chaumière on s'apprêtait à se coucher; nos gens après avoir bien essuyé leurs fusils s'enveloppèrent dans leur struka et se blottirent dans les rochers; les chevaux, entravés aux jambes, dormaient debout la tête basse.

J'entrai pour savoir de quel côté nous serions logés; on nous faisait l'honneur de la chambre de famille, bien mieux, du grabat patriarcal. Une pailleasse, deux draps dont

je n'ose parler, et ce qui est mieux, prenant nos scrupules pour de la délicatesse, on nous força de nous déshabiller à moitié. L'indignation était à son comble, j'allais me fâcher, d'un mot Monteverde me confondit. Et nos engagements! C'est en frémissant d'horreur que je me glissai à moitié habillé dans cet affreux meuble. Monteverde, le gentleman ganté, se mit bravement à son aise. « C'est ici que la campagne commence, » me dit-il. Cinq minutes après, il ronflait et rêvait sans doute à sa villa de Raguse et à son coquet intérieur. Pour moi, je voulais attendre que tout le monde fût sorti pour aller dormir dans les rochers enroulé dans ma couverture mais une autre déception m'attendait. Le prince, après avoir débouclé sa ferblanterie, déroulé sa ceinture et enlevé ses habits brodés, s'étendit à terre; après s'être mouché soigneusement selon l'usage du pays, c'est-à-dire avec les doigts, il s'étendit à terre. A côté de lui un autre chef s'installa sur la dure, la

mère de famille grimpa dans le lit voisin du nôtre à côté d'un enfant qui s'y trouvait déjà pendant le souper, puis une autre femme et une jeune fille se couchèrent près des épis de maïs. Je jetai ma couverture à cette dernière, la malheureuse n'y comprit rien du tout; elle pensa que je voulais m'en débarrasser, elle l'accrocha au mur. Les huit personnes qui garnissaient ce taudis ne tardèrent pas à dormir; quant à moi, des chatouillements suspects me confirmèrent que je prenais en ces lieux la garnison qui ne devait plus me quitter. Sur le matin, j'allais m'endormir lorsque soudain un long cri retentit; c'était un coq perché sur l'épaule d'un dormeur. Doucement je saisis le gourdin de voyage dont je m'étais armé et d'un vigoureux coup horizontal j'envoyai à cinq pas de là rouler en gloussant le chanteur matinal; mais, quelques minutes après, il avait repris vie et il chanta encore deux fois. Les gens et les bêtes ont la vie dure, pensais-je en me levant.

CHAPITRE X

Entrée dans l'Herzégovine.

Nous allons entrer aujourd'hui dans l'Herzégovine, ce pauvre pays si désolé, si stérile, si laid, que l'on ne comprend pas comment ses habitants peuvent exposer leur vie pour conquérir leur indépendance et la liberté de vivre misérablement dans ces interminables amas de rochers.

Avant de mettre le pied sur le sol turc il n'est pas inopportum de reconnaître le pays dans lequel on va se lancer. Les grandes Alpes Dinariques qui partent du golfe de Fiume et longent le littoral adriatique se par-

souscriptions fructueuses ont été faites et l'insurrection se maintient grâce aux secours qui arrivent sans cesse; de plus les hôpitaux sont entre les mains des médecins russes.

C'est donc dans l'Herzégovine qu'éclatait, en juillet 1875, l'insurrection, si souvent réprimée par le télégraphe, et qui se soutient encore aujourd'hui et menace de s'étendre sur tous les points du vaste empire turc.

CHAPITRE XI

L'insurrection.

Le jour où les Herzégovins, las d'être constamment pillés par les fonctionnaires turcs, se levèrent exaspérés, une nuée de chercheurs d'aventures s'abattit sur la contrée. D'Italie partirent de nombreux détachements de ces garibaldiens qui n'ont plus que le nom des phalanges héroïques de Garibaldi.

Ils arrivaient dans les ports autrichiens, à Zara, Raguse, Cattaro, se mettaient en rapport avec les comités slaves et vivaient sur le patriotisme national. On raconte à Raguse

des choses très-curieuses sur ces héros d'opéra-comique, qui n'avaient garde de se lancer trop avant dans le pays, car alors la vie est rude et ceci ne faisait plus l'affaire de ces intrépides chasseurs de Turcs. — Il y a eu parmi eux des exceptions, cela se conçoit, et nous avons trouvé au camp deux garibaldiens qui ne craignaient pas de prendre bravement part à l'action. Les vrais insurgés, ceux qui veulent non pas l'application de systèmes nouveaux républicains ou autres, mais qui demandent à être débarrassés purement et simplement des Turcs, ceux-là ne se tiennent pas sur le territoire autrichien, ils sont au camp, ou plutôt avec le gros des insurgés dans les montagnes inaccessibles qui entourent Trébigne, Nikschitsch et Gazko.

Deux personnages ont plus au moins fait parler d'eux, et on prétend que c'est grâce aux correspondants de journaux; je veux parler de Luibobratich et de mademoiselle Merkus.

Le premier a été surpris par un détachement autrichien, il est interné; la seconde s'est échappée, elle est en Serbie. Luibobratich a soutenu quelques combats avec ses garibaldiens, mais le gouvernement autrichien a expédié sur Trieste et de là à Cosmorn et Venise tous les héros qu'elle a pu surprendre; dès lors la gent garibaldienne a disparu complètement.

A en juger par les innombrables photographies que l'on voit partout dans la Dalmatie, Luibobratich est un bel homme, mademoiselle Merkus est une personne assez bizarre, d'une trentaine années, et qui aurait, comme on dit sur le boulevard, un hanneton quelque part. C'est au moins le jugement que portent sur elle des gens qui l'ont vue de très-près.

On put croire à un moment donné que ces arrestations allaient mettre fin à l'insurrection, mais on put bientôt constater que si autour de Raguse on amusait les autorités

autrichiennes il se passait des événements plus sérieux, bien au delà du rayon limitrophe. Les Turcs qui pensaient que l'hiver allait forcer les insurgés à quitter les montagnes s'aperçurent qu'ils s'étaient grandement trompés, les bandes supportèrent les rigueurs de l'hiver et elles gardèrent les défilés, menaçant tour à tour les communications de Trébigne et celles de Nikschisch, surprenant ici un convoi de farine, là un troupeau de bœufs, ou bien des munitions et des armes. C'est peu à peu que ces bandes ont réussi à s'armer jusqu'aux dents, à enlever aux Turcs des couvertures, des burnous qu'ils portent maintenant, les chevaux que montent les chefs et ces belles armes de guerre qu'ils portent fièrement.

Une action était-elle terminée, des centaines d'hommes partaient en congé et revenaient plus tard avec des provisions; les femmes, ces robustes et infatigables marcheuses, traversaient les montagnes et appor-

taient les munitions, les pains de maïs, le coucrouss dont on se nourrit et le *rakia*.

En janvier les insurgés attaquaient leurs adversaires près des pics de Piwa et en faisaient un massacre horrible; les malheureux soldats turcs, venus depuis peu de l'Asie Mineure, marchant dans la neige, succombaient au froid et à la fatigue; derrière eux leurs ennemis accouraient taillant les têtes, sans pitié et sans merci; les loups et les fauves de la contrée venaient ensuite se repaître de ces restes, et aujourd'hui encore mille cadavres pourrissent au soleil sur le plateau de la Piwa. Un mois plus tard, les combats recommençaient autour de Nikschisch dont chaque réapprovisionnement coûte des flots de sang; les généraux turcs s'avancent dans une vallée entourée de hautes montagnes, ils n'en quittent guère le fond, ils se mettent en marche de Gazko sur Prieseca et de là vers Nikschisch. Presque toujours prévenus à temps, les insurgés organisent l'attaque. Des cour-

riers partent dans toutes les directions, en quelques heures tout le pays est prévenu, les Monténégrins de la frontière sont d'un grand secours, ils rendent alors aux insurgés des services signalés, en complétant les rangs éclaircis, en apportant des munitions et des vivres.

Des sentinelles postées sur les pics transmettent rapidement les nouvelles par un système de télégraphie aussi nouveau qu'ingénieux. L'air est si pur sur ces hautes montagnes que le son traverse les ondes à une distance extraordinaire. On entend lancer dans l'espace des phrases modulées, jetées par saccades et qui sont répétées de cime en cime. Là où l'oreille étrangère ne saisit qu'un bourdonnement confus l'indigène comprend chaque syllabe. Ces sentinelles sont là, immobiles comme des oiseaux de proie, enveloppées dans leur struka, jetant leurs regards jusque dans les détails de cet immense panorama, signalant tout ce qui leur paraît insolite. Les

colonnes turques moins mobiles, s'engageraient en vain dans ces gorges tourmentées; le soldat en a peur du reste, il refuse de quitter les routes tracées, là il manœuvre avec courage, il est brave du reste, obéissant, et si les officiers étaient à la hauteur de leur mission, il est possible que l'armée turque pourrait encore dompter l'insurrection. Le soldat ture régulier, lourdement chargé, craint de s'aventurer de rocher en rocher à la rencontre d'un ennemi qui l'épie depuis chaque accident de terrain. Là dans ces gorges desséchées par un soleil de feu, il ne trouvera pas le plus mince filet d'eau pour étancher la soif dévorante qui le brûle, aussi malgré tous les ordres est-il impossible de pousser les bataillons hors des routes tracées par le pas des chevaux dans le fond des vallées. Les officiers tures sont à part quelques exceptions mous et indolents, l'esprit de corps est inconnu, c'est le fanatisme et le sentiment du devoir seul qui les pousse, les actes

d'héroïsme sont rares, l'organisme social de la famille turque étouffe tout sentiment personnel de bravoure.

Il y a dans les rangs tures un grand nombre d'officiers polonais, braves et audacieux, qui agiraient s'ils n'étaient constamment paralysés par la force d'inertie de cette masse armée insensible à ces grands sentiments qui emportent les masses et les mènent à la victoire. Vieille armée compliquée de l'ancien système, l'armée turque exécute point par point le mouvement combiné; si le succès la favorise, tout marche avec un ordre admirable, sinon l'imprévu terrible reprend ses droits. Habitué à souffrir, le soldat supporte avec la résignation du fataliste d'Orient les mille misères de la vie militaire; il est obéissant, discipliné, mais avec cela fanatique comme tous les Turcs. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point, les exemples et des exemples terribles fourmillent, quelques-uns sont atroces et il faut re-

noncer à les relater, ils font horreur.

Les massacres des femmes et enfants près de Nikschisch, les tortures subies par un malheureux garibaldien capturé près de Trébigne sont des faits malheureusement trop connus pour qu'on puisse les contester. On sait, sur ces divers points, exactement tout ce qui s'est passé et si les chefs ont eu grand soin d'en taire le narré, les fanfaronnades des soldats les ont trahis.

Les insurgés ont pour eux non pas le fanatisme chrétien, mais l'exaspération de l'homme opprimé; ils ne veulent plus dans leurs misérables vallées être constamment exposés à subir les caprices et les injustices des gouverneurs, les iniquités de la justice et la tyrannie des beys. — Ils veulent être propriétaires du sol ingrat qui les nourrit au prix de mille fatigues, ils veulent adorer leur dieu, sans craindre de provoquer la haine de ceux qui les appellent des infidèles. Et voilà pourquoi ils luttent depuis dix mois et ils lutte-

ront longtemps encore contre les phalanges des pachas. L'Europe se cache les yeux et se bouche les oreilles pour ne voir ni entendre les plaintes des populations opprimées. Les grands États intéressés à l'équilibre européen ou dont les intérêts sont maintenus intacts par l'inertie de la Turquie réussissent à détourner l'attention de l'Europe, mais c'est avec persistance que l'opinion publique s'occupe de l'Orient, de ce vaste empire rebelle aux idées modernes et que les idées modernes assaillent de tous côtés.

Et quel était ce maître, ce puissant seigneur pour lequel le canon gronde et le sang coule. C'était Abdul-Azziz, un souverain de la catégorie des rois de France dont parle l'histoire, un homme affligé de tous les défauts de l'espèce humaine et qui jetait à pleines mains et pour satisfaire à ses caprices, l'or extorqué aux populations de ses immenses États.

Et pendant que ses gouverneurs tondent

les moutons à ras la peau, le chef des croyants passait son temps en prière et en contemplation, il regardait d'un œil blasé ses coqs favoris qui se déplument à coups de bec, absolument comme ses sujets se déciment à coups de fusil; puis variant les plaisirs, il visitait sa ménagerie qui contient 150 bêtes féroces de la plus belle venue et 1500 oiseaux les plus rares. L'entretien de cette ménagerie coûte chaque année plus d'un million de francs. Le harem du Padicha contenait 1200 femmes occupées du matin au soir à croquer du sucre et à manger des confitures, article seul qui coûtait un demi-million par an.

Quarante-huit médecins et pharmaciens veillaient à la santé de tout ce monde, 12 aumôniers étaient chargés du soin des âmes et un astrologue à l'appointement de 15 000 francs par an suivait le cours des astres pour annoncer au chef des croyants les victoires de ses armées sur les infidèles. Et ce n'est pas tout, Abdul-Azziz était affligé de la

maladie de la bâtisse et si on ne l'eût pas arrêté il aurait bouleversé tout Stamboul, et mis le pays sens dessus dessous. Habitué comme le grand roi Dagobert qui mettait ses culottes et les affaires de l'État à l'envers, à ne céder que devant la nécessité, ce n'est qu'avec peine qu'on put faire observer au sultan que ses ressources n'étaient pas à la hauteur de ses caprices et force a été à ce modèle de la confrérie des classes dirigeantes d'abandonner le pouvoir. Il a fait place momentanément à son neveu qui occupait le trône aux acclamations d'un peuple malheureux qui croit changer les choses en changeant la personne et non le système.

CHAPITRE XII

LE PAYSAGE

Départ de Grakowo, le *tcherbett*, vin à la livre, entrée sur le sol turc, le correspondant du *London News*.

Un beau soleil d'avril se lève de nouveau sur la nature, la rosée est tombée abondante sur la prairie qui entoure Grakowo, les montagnes qui encaissent le plateau sont voilées par de légers brouillards qui caressent les angles et adoucissent les crevasses. Les fauvettes et les rossignols qui abondent dans ces contrées chantent dans tous les buissons, c'est le concert général au réveil de la nature, le coucou répète son refrain plaintif,

et de grands papillons aux ailes découpées tachés de rouge comme des gouttes de sang, voltigent sur des buissons de narcisses, qui poussent par centaines au milieu du gazon. Nos chevaux ont passé la nuit au grand air, ils n'ont jamais mis les pieds dans une écurie, jamais l'étrille ne vint lustrer leur long poil poussiéreux, ils s'engagent vigoureusement dans le lit d'un ravin faisant crier les plaques métalliques clouées sous leurs sabots.

Pauvres et intelligents animaux, je regrette aujourd'hui d'avoir été rude avec eux, d'avoir trop souvent oublié les services qu'ils nous ont rendus, leur docilité et leur obéissance résignée. Et c'est à coups de verge et de pointe des grands étriers turcs qu'on récompense ces serviteurs dévoués et infatigables, sans lesquels l'homme s'égarerait dans cet abominable pays. Les chevaux escaladent les rochers, d'un pas régulier et non interrompu, enfin nous parvenons au

sommet d'une montagne, Grakowo a disparu dans le bleu de l'horizon. De cette hauteur un panorama inouï s'étend devant les yeux ; la Bosnie est à droite avec ses grandes arêtes, l'Herzégovine est à nos pieds et la Dalmatie à gauche ; des montagnes se succèdent sans interruption jusqu'aux confins de l'horizon, et derrière ces montagnes nous rencontrerons la vallée de la Douga, où on se battait naguère, et où on se battra peut-être demain. La route est moins rocailleuse, à droite et à gauche des pommiers et des poiriers sauvages sont en fleur, les pétales roses et blanches tombent comme une neige printanière sur notre passage, l'air est embaumé, la *marasca* est là dans toute sa splendeur, ses grandes fleurs étoilées éclatent de santé, la *marasca* est bien là chez elle. De nouveau dans tous les buissons des rossignols chantent à gorge déployée, comme pour égayer ces contrées auxquelles la nature a refusé tant de choses. Au bas d'un coteau tout garni de bruyères, une

chaumière isolée est gardée par un énorme chien qui gronde à notre approche. Nos gens, aux mollets découverts, le regardent avec défiance; ils sont méchants ces molosses des montagnes, ils sont élevés comme les gens du pays, dans la haine du Turc et de l'étranger, et ils plantent sans pitié leurs énormes crocs dans les chairs des imprudents. Nous faisons halte; le maître de la chaumière a de l'hydromel, c'est une excellente boisson qu'on fabrique ici et là avec du miel sauvage et qu'on appelle *tscherbett*. Le liquide est jaune d'or, limpide et pétillant; il a un goût de poiré et un parfum sauvage délicieux, on croirait boire du cidre de Normandie parfumé.

Nous en buvons plusieurs gobelets, et nous en faisons boire à nos gens qui trempent avec délices leurs grandes moustaches dans le breuvage national, nous prodiguant ensuite des *fala* (merci) reconnaissants. L'hôte comme tous les indigènes de la contrée est armé jusqu'aux dents, il a un yatagan turc, capturé le

jour de Pâques, car le brave homme a quitté sa chaumière pour aller faire un coup, et il est ensuite tranquillement rentré au logis, l'âme aussi sereine, qu'on peut l'avoir dans un pays isolé du reste du monde, et où on ne trouve autour de soi que des rochers et des buissons. Il y a aussi du vin, nous en achetons une outre énorme, que l'hôte pèse. Il y en a trente livres et il coûte 1 florin par dix livres; pour trois florins, nous avons une provision qui durera plusieurs jours.

Pendant que nous faisons nos emplettes les chevaux débridés ont lestement brouté leur provende du matin et nous continuons notre route à travers monts et vaux, précipices et plateaux jusqu'au sommet d'une montagne du haut de laquelle nous voyons des vallées moins sauvages. Au centre de ces vallées, dans les sites les plus isolés et les plus pittoresques, s'élèvent de petites églises grecques, où viennent se réunir pour prier les femmes et les filles des contrées à plusieurs lieues à

la ronde. C'est sur ce promontoire que nous faisons notre halte, il est midi du reste, un soleil ardent est tempéré par une brise des montagnes, l'air est si pur, que nous ne ressentons aucune fatigue, la respiration semble facilitée de moitié et je m'explique la prodigieuse activité des gens de ces montagnes qui courent pendant vingt heures sans se lasser. — Un curieux monument se dresse dans cette solitude; c'est un tombeau, devant lequel se dresse une grosse croix de pierre dont les siècles ont adouci les angles, sans doute le souvenir de quelque grand combat d'autrefois entre Turcs et chrétiens. — Nous débriçons les chevaux et nous organisons en plein air notre premier repas, nous ouvrons des boîtes de sardines, nous taillons des tranches de jambon pour nos gens, qui n'ont jamais rien mangé d'aussi succulent, car ils n'ont dans leurs petits sacs de laine que des os desséchés de quelque maigre chèvre, sentant le suif. — Ils sont sobres ces pauvres enfants

des montagnes, ils ne connaissent rien du monde et de ses douceurs, de la civilisation et de ses raffinements. Un gobelet de vin distribué à chacun leur parut le dernier mot du luxe, car autour d'un petit feu, qui flambe à la tête du tombeau, la cafetière commence à exhaler un parfum délicieux et le café obligé vint compléter ce premier repas. — C'est en fredonnant de joyeux refrains que nous remontons à cheval, Monteverde chante à gorge déployée, le *sarafan* des Russes, les ballades slaves alternaient avec de joyeuses réminiscences de théâtre; les canards tyroliens de la *Chatte blanche* émerveillent nos gens qui n'ont jamais rien entendu de pareil, et de la mère Angot,

Le tonnerre,
N'eût pu faire

semble animer leurs jarrets comme les sons de la flûte enchantée.

Le soleil cependant fut bientôt caché par

de gros nuages, et puis nous quittons la terre hospitalière du Monténégro, pour entrer bravement sur le vieux sol turc et ce n'est plus le moment de chanter. — Des agas et des bachi-bozougs circulent par petites bandes dans la contrée et malheur aux gens isolés qu'ils trouvent sur leur chemin. — Au loin dans les vallées on voit des ruines de chaumières brûlées par représailles. Le pays insurgé commence avec tous ses dangers et à cela se joignent les éléments. Une petite pluie fine tombe et rend tous les sentiers glissants; nous marchons à la file les uns derrière les autres et pour passer le temps Monteverde me raconte ce qui suit : — « Il y a quelques mois, je rencontraï à Raguse le correspondant dessinateur du *London News*, et il demanda à m'accompagner dans une excursion que je devais faire au camp insurgé. — Mon compagnon de route, Anglais avant tout, déplora au début l'absence totale de confort; mais quand les difficultés accrurent, sa phy-

sionomie refléta une résignation du plus haut comique. — Non conscient du danger, il ne le comprit que lorsque nous passâmes sous les fortins turcs; c'est alors que me demandant si une balle pouvait traverser deux hommes, il se tint prudemment derrière moi. — Sa peur de tomber entre les mains de ces « méchants garçons de Turcs sans éducation » était extrême; il se promettait cas échéant d'aborder le premier soldat venu, de lui déclarer tout d'abord qu'il était Anglais, et ensuite de lui faire un speech complet sur le droit international et le droit des gens. — Malgré sa confiance dans son éloquence, notre malheureux confrère avait pris ses dispositions testamentaires et recommandé toute espèce de choses. — Heureusement l'affaire n'eut pas de suite fâcheuse, et le correspondant du *London News* put faire parvenir à son journal une quantité de dessins fort intéressants. — Il faut dire aussi que la course s'effectuait au gros de l'hiver,

dans les neiges, et au début de l'insurrection, alors que toute la contrée était sillonnée de bandes des deux partis qui en faisaient un mauvais à tous ceux qu'elles rencontraient. —

Vers quatre heures du soir, le temps était décidément si mauvais que nous n'attendions que la vue d'une chaumière pour nous arrêter, heureusement des aboiements lointains nous avertirent que nous allions trouver enfin un abri et bientôt nous étions installés sous un grand hangar entouré d'une palissade.

CHAPITRE XIII

Halte dans la montagne, les gens de l'endroit, une drôle de monnaie. — Second cantonnement, assiégés par des moutons.

A côté du hangar, une chaumière était adossée à des rochers; à l'intérieur pétillait un grand feu, autour duquel les gens se chauffaient; les hommes, soit le père et le fils, fumaient leur éternel chibouk, tandis que les femmes une quenouille en main filaient la laine du troupeau.

Il n'y a rien que du coucrouss et des œufs et à titre de passe-temps nous nous offrons des œufs à la coque. — On nous apporte de grandes peaux de bœuf, de loup et je

crois aussi d'ours, nous allumons un grand feu sous notre hangar et nous séchons nos habits trempés par l'eau du ciel. Nous formons un vaste cercle autour du feu et Monteverde entreprend une longue conversation avec les gens de la chaumière, on parle, paraît-il, de Muktar Pacha, qui s'avance vers la Duga, au dire des gens qui ont passé. Monteverde demande si le pacha a beaucoup de troupes, la femme alors déclare qu'elle a appris qu'il avance avec 50 tabors et 19 pachas. Nous éclatons de rire. Ces femmes sont assez belles, elles portent la longue chemise nationale couverte d'une sorte de capote en laine jaune, une ceinture épaisse leur entoure la taille, jeunes et vieilles portent la chemise ouverte devant. Les enfants sont sales, la tête est couverte d'un petit bonnet rouge, le corps est garanti par une capote de laine jaune et déguenillée, tout autre vestige de vêtement a disparu. Nous offrons du café à tout le monde; le chef lui-même

est infatigable, il en avalerait à lui seul autant que Spasso pourrait en préparer. Nous étions sur le point de planter nos tentes pour la nuit dans ce coin de terre, lorsque, réfléchissant à la nouvelle de la marche de Muktar dans le val de la Duga, nous résolûmes de partir. Il fallait régler les comptes; nous avions à payer sept à huit œufs, et grande fut la perplexité, quand il fallut changer un billet de cinq florins autrichiens. Le chef de la famille, son fils, les femmes chuchotaient, allaient et venaient, battant monnaie dans tous les recoins de la chaumière. Les pièces turques et autrichiennes étaient loin de parfaire la somme à rendre, et il fallut aviser; un instant après la fille de la maison nous apportait un mignon petit ours de six semaines à peine, et déjà fort bien armé en dents. Emporter pareille monnaie eût été impossible, aussi en fait d'animaux eûmes-nous le courage de laisser égorger un agneau pour remplacer l'ours vivant. — Il

paraît que les ours ne sont pas rares dans la contrée, car deux officiers russe et italien en rapportèrent un à Cetinje, le petit prince le reçut en cadeau; mais, comme ceux de son espèce, il était fort méchant, mordait son Altesse et force fut d'en débarrasser le palais.

— Nous quittâmes ces braves gens, accompagnés de leur bénédiction; les femmes selon l'usage aussi antique que désagréable vinrent déposer sur nos mains les plus respectueux baisers et nous nous engageâmes dans nos horizons de pierres. A deux heures de l'endroit nous devions, au dire des gens de la chaumière, trouver deux autres habitations humaines qui pourraient nous recueillir. — Deux heures pour ces gens qui sautent de pierre en pierre, c'en est environ quatre pour une caravane, aussi ce n'est que tard et harassés que nous arrivions enfin en vue des chaumières indiquées. La pluie tombait incessante, le paysage était noir, l'eau déjà coulait dans les gorges, cherchant un pas-

sage vers la plaine. Au pied d'un pic qui nous parut inaccessible, nous voyons en effet deux chaumières et, entre elles, un clos couvert de lattes et de chaume. Les chiens grondent furieux, un coup de gourdin en fait hurler un, les gens sortent de ces terriers et nous examinent curieusement, il n'y a ni fenêtres ni lucarnes, et l'intérieur est éclairé par le grand feu qui brûle au milieu de l'unique salle; les poules sont endormies sur les murs, des petits porcs grognent dans un coin, des chevreaux gambadent dans le fond, et autour du feu, dix à douze enfants se grattent en compagnie des mères et grand-mères; quant aux hommes, il n'y a que le fils, grand gaillard de dix-huit ans, qui regagnera le camp dès demain. On veut nous faire place à l'intérieur, je recule saisi d'effroi, ces enfants qui se grattent, ce pêle-mêle horrible m'épouvante plus que tous les bachi-bozougs de la plaine. Mais que faire? au dehors l'eau coule à torrents, je propose un camp, du feu,

nous étendrons nos couvertures au-dessus de nous. La famille est éplorée; « ce serait une honte pour nous, de laisser les *gospodini* coucher dehors, eux qui ont fait mille lieues pour venir combattre le Turc. » — Monteverde me traduit la phrase. Merci du compliment, mais je ne viens pas combattre le Turc et je ne couche pas là-dedans. Une idée me vient, la baraque du milieu est une étable, nous pourrions nous y installer. Dix minutes après, les moutons et les chèvres sont chassés, l'entrée barricadée, le sol balayé et nous faisons un feu énorme, au risque de brûler l'édifice, qui n'est assuré et pour cause à aucune compagnie, mais qui vaut bien 30 florins. — Les gens de l'endroit viennent curieusement examiner notre installation; les enfants se glissent entre nous et s'accroupissent près du feu en croisant les jambes, impossible de les chasser, car ils sont chez eux. Nos gens ont débridé les chevaux et leurs clochettes, qui par mesure de précau-

tion avaient été garnies de terre, tintent de nouveau, ils broutent sous une pluie torrentielle dans les rochers d'alentour et leur maître ne s'en occupe plus. Chacun du reste se sèche, nos gens essuient leurs armes avant toute autre chose, puis ils mangent un peu de pain de maïs et de la viande de bouc et sèchent leurs opankis autour du feu, pendant que nous faisons notre repas du soir, moins gai que celui du matin. Il me paraît même que le tableau va s'assombrissant à chaque étape. Le fils du chef de famille vient jaser avec nos gens, il part lui aussi dès le lendemain et nous guidera dans la montagne; il a été blessé en janvier dernier, la balle a traversé l'épaule, il nous fait voir la blessure, le trou ensanglanté dans la laine et dans la chemise, or il y a près de quatre mois de cela, ce qui veut dire que ni la chemise ni la tunique de laine n'ont été lavées. Pour des gens qui soupent ce détail peut aller avec les autres. Ce qui va faire oublier

cette impression passagère, c'est le café qu'un de nos hommes nous prépare et qui répand un parfum délicieux. Une vieille femme apporte un instrument en métal, rond et long comme une seringue; c'est un moulin à café patriarcal, et, comme la machine ne joue pas, l'homme chargé de griller le café, le voyant rôti à point, l'enveloppe dans une sorte de mouchoir ou chiffon noir et humide. Cette seule vue me prive de la douceur de boire un chaud liquide, tous les reproches de Monteverde se brisent contre un *non possumus* énergique. Pendant toute la nuit, il fallut subir non-seulement les bêlements des chèvres et des moutons délogés qui pataugaient dans la pluie, mais il fallut se défendre contre leurs assauts, les moutons creusaient le sol, les chèvres escaladaient le toit de chaume, le perçant de leurs pieds fourchus; mais harassé de fatigue je réfléchissais à mon aventure qui devenait de moins en moins amusante. Monteverde roulé dans une cou-

verture fumait son chibouk : « Hé bien ! me dit-il, que pensez-vous de cette campagne ? » J'ai fait, lui dis-je, deux campagnes de journaliste en Espagne, mais c'était de l'opéra comique ! — Attendez, me dit-il, ce n'est que le commencement ! » Et là-dessus je m'endormis les deux pieds contre le feu, résolu, mais assailli par des idées aussi sombres que le ciel de ce jour.

CHAPITRE XIV

Les pics de la Duga, neige, Piwa, Priesecca, la vallée de Nickschisch. — Arrivée au camp.

Des bêlements unanimes nous réveillèrent, les moutons grattaient le sol et cherchaient à reprendre possession de leur étable, leur épaisse toison était pleine d'eau, sur le toit de chaume les chèvres bêlaient à l'unisson. Nos gens plient les bagages et passent la bride aux chevaux; c'est la dernière journée de voyage qui commence, nous avons encore six heures pour arriver au camp, mais il faut escalader des pics qui nous paraissent inaccessibles, et ils le sont en effet. Depuis

les premières sommités, nous voyons dans les ravins des bandes qui s'appellent d'une montagne à l'autre, se groupant dans une gorge, ou s'alignant sur un plateau; l'atmosphère est d'une limpidité absolue, jusqu'aux confins de l'horizon nous apercevons le moindre objet, les sons arrivent jusqu'à nos oreilles. Nous voyons distinctement, fort au loin, de petits groupes, qu'à une distance aussi grande on prendrait pour des troupeaux de moutons, descendre rapidement des montagnes, s'arrêter, appeler d'autres groupes, puis, tirant des coups de fusil, s'annoncer ainsi les uns aux autres. En ce moment nous arrivions sur les sommets des pics, nous fîmes halte pour reprendre haleine; assis sur un bloc de rocher, je regardai au-dessous de moi, le spectacle étrange qu'offrait ce petit peuple des montagnes s'appêtant encore une fois à contester au puissant empire la possession de ses rochers. Reportant dans les siècles passés un instant

au soleil mille cadavres de chrétiens et de musulmans. La terre n'a pas recouvert ces restes de l'ambition et des passions humaines, les fauves des forêts se repaissent depuis des mois de ces cadavres en corruption, de grands vautours planent sur les rochers, plongeant leurs longs cols rouges dans ces chairs noircies par le temps; personne ne songe à rendre à la terre ces pauvres corps abandonnés. A la terre! mais celle-ci manquerait encore si tous les chrétiens voulaient rendre les derniers honneurs à ceux qui sont tombés. A nos pieds et en droite ligne, la forteresse de Priesecca s'élève blanche contre les coteaux sombres, une petite route serpente dans les ravins, tout est solitaire dans cette profonde vallée, rien n'y trahit la guerre ou l'approche de l'ennemi; sur les glacis près de chaque grosse pièce noire, un point imperceptible semble se mouvoir, ce sont les sentinelles turques qui veillent sur la contrée. Vers la gauche

une plaine immense s'offre aux regards, elle est entièrement entourée par des montagnes étagées, au milieu de la plaine, un mamelon de rochers s'élève comme une verrue, c'est sur ce mamelon et à ses pieds que s'étalent les édifices blancs et les fortins de Nikschisch.

En ce moment, perçant les nuages, le soleil éclaire radieux ce magnifique paysage, ses rayons font étinceler une rivière qui paraît comme un grand serpent brillant dont les anneaux sont couchés capricieux autour de la ville. C'est Nikschisch, la ville turque entourée par la campagne des chrétiens, la ville bloquée et affamée, qu'il faut périodiquement réapprovisionner à grands frais. Le sang coule depuis huit mois dans ces innombrables défilés, mais la lutte recommence sans cesse. Du haut des montagnes qui forment la partie sud du cercle de rochers, le Monténégrin peut suivre chaque mois les péripéties de cette lutte, il sait que cette riche

plaine lui reviendra un jour, il attend pareil à l'aigle le moment de fondre sur cette proie qu'on lui promet et qui lui revient.

Avec nos jumelles nous voyons la fumée des maisons de Nikschisch s'élever au ciel, nous voyons dans les prairies paître du bétail, circuler quelques groupes de soldats, nous voyons travailler dans les champs. Et cependant deux armées s'avancent l'une contre l'autre, demain le sang coulera partout.

Le but du pénible voyage va être atteint, nous glissons vers le bas de la montagne, de toutes parts de longues files d'insurgés surgissent à travers les arbres, nous en rencontrons qui étanchent leur soif avec de grosses boules de neige, d'autres sont assis sur les rochers et mangent leur pain de maïs ou leur viande, ils nous crient : *Dobra jutro* (bonjour), au moment où nous passons, parfois ils nous demandent du feu, du tabac ou du papier à cigarettes, puis ils poursuivent leur route, courant rapidement dans les

sinuosités du chemin, sautant agiles d'un roc sur un autre, ne portant pour tout attirail que leurs armes, et sur le dos un grossier sac de laine qui contient un peu de coucrouss et du tabac. Presque tous ont de petites cartouchières prises sur les Turcs; il en est qui ont des burnous de nizams, des capotes d'officiers turcs avec les boutons dorés surmontés d'étoiles; tous ont par conséquent déjà pris part aux combats, tous ont dans leur dossier bon nombre de tête coupées et de nez arrachés.

Plus nous avançons et plus les sentiers sont animés, à chaque instant nous rencontrons de longues files qui écartent les branches, descendent à travers les ravins, puis des commandants de bataillons qui conduisent leurs chevaux par la bride comme nous, et marchent entre les pierres et les arbres morts qui couvrent le sentier, fumant gravement leur long chibouk; s'arrêtant pour faire sauter leurs chevaux par-dessus un obstacle.

Le sol est couvert dans les taillis de cette perpétuelle anémone bleu-pâle qu'on trouve dans les Alpes Dinariques, de narcisses et de primevères rouges. Peu à peu la vallée s'étend, au-dessous de nous une prairie semble s'allonger, un bruit confus arrive jusqu'à nous : c'est le camp, celui des insurgés que nous rejoignons après quatre jours d'une marche incessante.

CHAPITRE XV

Le camp des insurgés.

Voici une verte prairie qui s'étend et descend en amphithéâtre vers la vallée de Nikschisch, les deux côtés sont bordés de rochers perpendiculaires au pied desquels des taillis impénétrables forment une bordure, un fossé traverse le camp. Au temps des pluies il coule un peu d'eau qui se perd dans le sol d'une porosité inouïe. Des arbres sont espacés çà et là au milieu des gazons et des abris ont été construits à leur pied. Ce sont des branches d'arbre fichées en terre et recouvertes de feuillage; l'ensemble forme une

espèce de toit qui protégera tout le haut du corps contre la pluie ou le soleil, au fond de ces abris sont disposés quelques sacs de provisions ou de munitions, ici une outre d'eau ou de vin, une gourde de rakia ou un sac de café de Java; sous cette feuillée des hommes dorment étendus, d'autres démontent leurs armes ou rôtissent de la viande desséchée. C'est là que sont venus camper les insurgés. C'est une oasis dans le désert de rocs, on voit des arbres enfin, hauts, sains, vigoureux, l'herbe pousse naturellement et n'est pas parcimonieusement répartie entre les cailloux. Sur les grands rochers qui dominent le camp, des sentinelles sont espacées de distance en distance jusque fort avant dans la contrée; elles se signalent d'un côté à l'autre, par une espèce de chanson cadencée, tout ce qui se passe au loin. Dans le fond de la vallée il y a animation et mouvement. Tout d'abord nos regards se portent sur l'ensemble pittoresque de ce magnifique tableau; ils sont là

enfin ces insurgés intrépides après lesquels nous courons depuis quatre jours, nous avons pour les rejoindre parcouru 200 kilomètres, et il faudra en parcourir autant et davantage pour regagner la côte, mais enfin nous sommes au milieu d'eux. Voici un groupe d'hommes qui se promènent en devisant dans leur incompréhensible langage des choses de la guerre; là, accroupis sur l'herbe, d'autres fument leur longue pipe, une centaine au moins entourent des vaches, bœufs et un taureau qui paissent l'herbe tendre et qui sont arrivés le matin même. Il y en a 140 venus du Monténégro par des chemins impossibles et qui sont destinés aux insurgés. Quels regards tous ces hommes lancent sur les malheureuses bêtes : ils les dévorent des yeux, ils mesurent l'épaisseur des filets, ils se répartissent en pensée les quartiers des malheureux ruminants, qui broutent inconscients de la catastrophe qui les menace. Il y a, il faut le dire, environ un mois qu'aucune tête

de bétail n'a été abattue au camp et la convoitise est compréhensible. Tout à coup, derrière nous, un grand bruit se produit : c'est le capitaine d'une compagnie, d'une *tscheta* (100 hommes) qui formule une réclamation d'une voix qui n'a rien de tranquille; il crie comme un possédé et il se forme un grand cercle autour de lui. Serions-nous arrivés au camp pour assister à une émeute ? Il y paraît, car le vacarme devient toujours plus considérable, les hommes s'en mêlent, les uns semblent approuver le capitaine, d'autres me paraissent protester contre ses allégations. Ce capitaine qui crie accuse l'intendant de laisser mourir les soldats de faim. En ce moment le cercle s'ouvre et deux hommes s'avancent au milieu, ils sont vêtus richement, tuniques bleues, gilets bordés d'une épaisse marge d'or, révolvers à la ceinture, ils s'assoient sur leurs talons, et c'est alors que commence une longue et interminable discussion, relative aux bœufs, dont le capitaine demande

l'abattage immédiat. Longtemps encore on délibéra vivement, puis les deux chefs se levèrent et chibouk à la bouche, ils s'éloignèrent du cercle agité.

Monteverde m'avait quitté pour aller se présenter aux chefs et leur annoncer notre arrivée; nos chevaux débridés broutaient déjà, ici et là, au milieu des bœufs et des vaches, leurs petites clochettes tintaient en cadence; assis sur un rocher, je vois venir à moi un maigre gaillard, à la barbe blonde. « Je suis un volontaire italien, me dit-il, il y a deux mois que je suis ici, je ne parle pas un mot de slave. Parlez-vous italien? — Certainement! — Alors voilà. Que fait-on en Europe, que dit-on de nous? qu'y a-t-il de nouveau? Je suis Génois perdu dans ces contrées, condamné à y rester et à y souffrir mille misères! En parlant ainsi le pauvre Génois arrachait d'un pain rond comme une boule d'épaisses tranches. — On vit comme on peut ici, me dit-il, il y a bien plus d'un mois que

nous n'avons pas mangé de viande; quant au pain, celui-ci que vous voyez m'a coûté 40 kreuzers. Mon nouveau compagnon est vêtu moitié à l'européenne, moitié à la slave, il a un manteau de Fra Diavolo, une grosse ceinture, aucune arme, aux pieds des opankis usés jusqu'à la chair, et au dos un grand rouleau en fer-blanc. — Que portez-vous dans ce rouleau? — C'est la carte topographique de l'état-major autrichien, me dit-il. Et il me sort une magnifique carte, d'un travail supérieur, pendant que de tous côtés des insurgés accourent pour voir la position que nous occupons. Ils trouvent cela admirable et n'y comprennent absolument rien; chacun d'eux connaît, du reste, très-bien le pays, pour cela la carte de l'état-major autrichien ne leur est certes pas nécessaire.

On entend de tous côtés le bruit des sabres qui taillent les branches d'arbres; on voit arriver au camp, attelés 10, 20, 30 à un arbre, des hommes qui traînent derrière eux

de vieux chênes, ou des pins gigantesques ; les feux brûlent de tous côtés, d'énormes troncs se consomment lentement, et autour des feux, les hommes font bouillir de l'eau qui servira à préparer le café national. Et sans discontinuer, vers l'entrée du camp des groupes arrivent de la montagne se dispersant ici et là, déposant leurs armes au pied d'un arbre ; quelques chevaux et mulets tout sellés vont rejoindre le troupeau qui broute à l'unisson au milieu du camp ; puis tout à coup un grand mouvement se produit : les hommes se lèvent précipitamment armés de leurs grands couteaux ; ils courent s'aligner à l'entrée de la prairie, il y en a des centaines et centaines. Après quelques recommandations des chefs, les hommes se divisent par fractions puis ils se dirigent vers le troupeau de bœufs ; chaque section choisit son animal, deux vigoureux gaillards empoignent un petit bœuf par les cornes et tandis qu'ils le maintiennent solidement, un troisième plante

jusqu'à la garde son handschar dans le poitrail de la victime. Le bœuf tombe lourdement à terre, en poussant un sourd beuglement; dix minutes après la peau était étendue au soleil, fichée en terre par de petits pieux; la viande était détaillée, chaque *tscheta* avait son compte, les feux étaient ravivés, et la viande fraîche se rôtissait sur la braise.

Je me retournai : le volontaire génois avait disparu; c'était bien pardonnable, car le pauvre garçon avait aussi droit à sa part.

CHAPITRE XVI

Les chefs insurgés.

Monteverde pendant ce temps avait été nous annoncer, et un volontaire russe, beau gaillard, vient m'avertir que les chefs sont prêts à nous recevoir. — La présentation commence, j'avais devant moi, autour d'un grand feu, douze à quinze personnages, assez richement vêtus, mais dont le costume se ressent des intempéries des saisons et des campagnes. Ils sont accroupis à terre et se lèvent. Monteverde me présente à Péko Pablovitch comme son ami, et celui-ci m'embrasse et je l'embrasse; ensuite à Sotschiza,

puis à d'autres encore; à un pope à grande barbe, à la haute taille, à des officiers et commandants de bataillon, puis la présentation terminée, on nous fait placer autour du feu. Péko veut que nous occupions la place d'honneur sur sa couverture, il nous adresse une multitude de questions. Pendant ce temps une gourde d'eau-de-vie fait plusieurs fois le tour de la compagnie, mes voisins bourrent leur pipe, il faut fumer le chibouk de l'amitié. Tous ces gens portent à la ceinture une respectable collection d'armes, ils ont sur la tête le bonnet monténégrin; tous sont chaussés d'opankis. Derrière nous, alignés en cercle, sont déposés divers objets de campement : sacs et sacoches, selles, brides, armes, provisions, de magnifiques sabres, des fusils à pierre ou de longues armes de famille plaquées de nacre et d'argent.

Voici, du reste, le portrait des chefs. Péko Pablowitsch est un homme de quarante-cinq

à quarante-huit ans, fortement charpenté, à la physionomie intelligente et tranquille; ses petits yeux vont et viennent constamment à droite et à gauche; il porte une forte moustache noire, ses cheveux sont longs, il les peigne avec soin; il porte une tunique bleue ouverte et qui laisse voir un gilet rouge brodé d'or. La ceinture rouge est ornée d'un coutelas à manche d'os et d'un revolver; il porte la large culotte allant jusqu'au genou, des guêtres et des *opankis*. Ce chef est Monténégrin, mais Monténégrin du temps où il n'y avait ni instituteurs ni écoles; il ne sait ni lire ni écrire, malgré cela, son intelligence des affaires est complète: il devine sur la bouche la réponse qu'on va faire; il parle peu, écoute beaucoup, sa physionomie est impassible. Depuis trente ans, Péko fait la guerre au Turc. Avant la guerre de Crimée, il avait déjà tué plus de cent ennemis; depuis trente ans, chaque année, et avec une ténacité infatigable, Péko recommence ses ex-

cursions; il n'aura ni trêve ni repos jusqu'à ce qu'on ait refoulé au delà des montagnes les armées du sultan. Le fils de Péko, un beau jeune homme de vingt-huit ans, commande un bataillon. Dès le début de la guerre, le choix des insurgés se portait sur Péko Pablowitsch pour conduire les bandes, aussi ce fut à l'unanimité qu'on lui en accorda le commandement. Péko dicte à son secrétaire les ordres stratégiques, les dispositions administratives et les affaires politiques. Il est laconique, précis et clair. Voici l'ordre lancé dans toutes les directions la veille de la bataille : « Les Turcs approchent, venez, mes faucons ! » Signé Péko, c'est-à-dire que le carré de papier que les courriers ont porté, piqué dans leur bonnet, est empreint d'un grand sceau bleu, qui est l'unique cachet officiel de la chancellerie des insurgés, sur le sceau gravé à Raguse on lit « PÉKO ». Ce chef, dont nous aurons encore souvent occasion de parler, a dans ses allures

une bonhomie brusque presque enfantine, qui séduit et dispose en sa faveur. A côté de Péko était assis Sotschitza, un habitant de l'Herzégovine. Si Péko est le courage froid, calculé, Sotschitza ou Sotschitsch, comme nous l'appelions, est jeune et impétueux. Il a trente-six ans, il est comme Péko fortement constitué; sa taille dépasse la moyenne, sa voix est forte, elle a un ton de contralto qui contraste avec l'apparence distinguée de ce chef. Ses traits sont fins, ils ont quelque chose de romain, sa moustache est forte et ses grandes mèches descendent presque gracieusement au-dessous du menton. Sotschitsch était autrefois capitaine au service de la Turquie, il commandait un détachement de Pandours; il sauva la vie de Dervisch-Pacha, et en souvenir de cette action d'éclat, Dervisch-Pacha lui fit cadeau d'un de ces magnifiques fusils de famille auxquels les Turcs tiennent plus encore qu'à leur cheval favori. Quand l'insurrection éclata, le jeune

capitaine vint se réfugier au Monténégro pour y organiser l'insurrection; c'est alors que Dervisch-Pacha écrivit à son sauveur une lettre qui dépeint les mœurs d'Orient. « Pourquoi, lui disait-il, veux-tu nous faire la guerre? Soumets-toi ou je serai obligé de te couper la tête. Nous n'avons pas peur de toi, je t'envoie un pied de mouton pour apaiser ta faim et six cartouches pour ton fusil. » Sotschitza s'empressa de répondre à son ancien chef: « Nous vous chasserons tous de nos montagnes. Je t'envoie un mouton pour apaiser ta faim et vingt-quatre cartouches pour exercer ton courage. » Depuis lors, Dervisch-Pacha est mort, mais il a eu un successeur et la tête de Sotschitsch, comme celle de Péko et des autres chefs, a été mise à prix. Sotschitsch a les manières affables, il sait lire et écrire, il possédait une fortune relativement considérable pour le pays, il l'a sacrifiée pour l'insurrection. On raconte de lui plusieurs hauts faits d'armes qui dénotent

une grande audace. Péko Pablowitsch et Sotschitza sont deux voïvodes dans leur pays, c'est-à-dire chefs militaires et administratifs. Le troisième chef notable est Bogdan Simonitsch. C'est à la fois le soldat et le croisé, le prêtre et le capitaine, le pape et le voïvode; c'est en même temps un barde national qui chante, en s'accompagnant sur la *guzla*, les vieilles ballades héroïques, serbes et slaves. D'une haute taille, d'une physionomie inspirant le respect, Simonitsch apparaît dans le camp comme un de ces héros légendaires des croisades, un Tancrède ou un Godefroi. Simonitsch est de haute taille, une barbe noire entremêlée de fils d'argent couvre sa poitrine; il porte une riche cuirasse garnie d'olives d'argent, son gilet est richement brodé d'or, à ses côtés pend un magnifique yatagan turc formant le demi-cercle et enlevé par lui à un pacha. C'est un homme doux et aimable qui, comme prêtre grec, a reçu une certaine instruction;

il a des manières et des formes, il parle un peu italien, il aime à parler sciences et philosophie. Quand on voit ce grand guerrier sur son petit cheval noir, on le prendrait pour un échappé d'un autre monde, un revenant de ces temps bien éloignés, où pris de la fièvre sainte, les peuples et leurs seigneurs, vêtus de leurs plus brillants atours, marchaient pêle-mêle à la conquête de la Palestine.

Voilà les trois principaux chefs de l'insurrection, autour d'eux gravitent d'autres personnalités moins remarquées, trois volontaires russes, le garibaldien, puis des commandants de bataillons et d'autres chefs. Podgristo l'administrateur d'une administration qui n'existe pas ou qui est à l'état d'embryon, est aussi là, on lui reproche de la négligence, ce malheureux s'est beaucoup défendu, c'est lui qui a provoqué l'alerte que j'ai prise pour une émeute, ce nom reviendra sous ma plume, le malheureux officier s'est fait tuer.

Tels sont les hommes qui vont conduire les insurgés au combat, et nous n'aurons pas à attendre longtemps, car Muktar-Pacha a quitté Gazko, il avance à marches forcées vers Priessecca où sont déposés des vivres depuis la malheureuse opération du jour de Pâques. Des courriers, des émissaires sont arrivés de tous côtés et, pendant que nous causions autour du feu, il en arrive coup sur coup trois ou quatre qui remettent des plis. Péko est fort embarrassé, car il ne sait ni lire ni écrire, et je m'aperçois que plusieurs de ses officiers se trouvent dans le même cas. Un jeune Serbe fait l'office de secrétaire, il lit les missives; toutes sont concluantes. Muktar est arrivé à Krsatz, demain vendredi, 28 avril, il arrivera à Priessecca, il faut donc prendre des dispositions pour la bataille et se hâter.

CHAPITRE XVII

Une reconnaissance. — Un diner original. — Une nuit
au camp.

Des hommes amènent tout bridés de petits chevaux nerveux, aux têtes ornées de floches rouges. Nous montons en selle pour aller reconnaître les terrains et prendre les dispositions pour la bataille du lendemain. Nous traversons le camp dans toute sa longueur, et nous pouvons voir partout nos hommes occupés aux travaux culinaires, détaillant la viande pour la manger, bouillie ou rôtie sur les braises; un pauvre vieux rôtit un pied tout entier, et ce n'est pas chose fa-

cile, aussi sa perplexité est-elle très-amusante. — Nous dépassons les lignes du camp, moi ignorant complètement où nous allons, de tous côtés sur les rochers et fort avant dans les rochers, les sentinelles veillent sur la sécurité de tous. Nous sommes bien gardés. — Bientôt nous entrons dans un bois et en sortant par un sentier rapide, nous pouvons voir devant nous la forteresse de Priessecca avec ses trois étages, ses glacis, ses gros canons noirs, ses tas de sacs amoncelés dans les cours. Tout est tranquille et nous nous engageons suivis par un petit groupe d'hommes carabine en mains, jusque sous les murs du fort, c'est-à-dire à un kilomètre de distance. Les gens du fort ne font guère attention à nous; avec la jumelle on peut voir les soldats tures avec leurs fez rouges accoudés aux étroites fenêtres, assis sur les murs regardant le ciel et les bois, impassibles comme de vrais Orientaux. Ils pourraient se lancer une centaine par la

route qui serpente autour du fort, nous couper la route et ensuite la tête; mais il paraît que nul n'y songe, car la plus parfaite tranquillité règne partout. Nous nous éloignons peu à peu et nous arrivons fort avant dans la plaine de Nikschisch; nous sautons par-dessus un mur en pierres amoncelées les unes sur les autres, construit par les Turcs le jour de Pâques. C'est le point le plus avancé où ce jour-là ils réussirent à arriver, à deux heures de l'après-midi ils renonçaient à ravitailler Nikschisch et ils se retiraient laissant beaucoup de morts sur le sol. Il y en a encore et du reste, c'est écœurant; entre tous les cadavres l'un d'eux est là ballonné, c'est le cheval de Muktar-Pacha, un arabe blanc étendu jambes en l'air. De cet amas de chairs mortes se dégage une odeur repoussante, de gros scarabées noirs courent ici et là, des mouches par milliers bourdonnent sur ce charnier. Nous continuons à avancer et nous traversons complètement la vallée

pour venir escalader les coteaux et ravins qui se trouvent à droite de Priessecca. C'est là que se grouperont à l'aube, dès le lendemain, les colonnes insurgées. Le corps de Sotschitza ira occuper la haute montagne boisée qui domine le fort de Priessecca, Péko gardera les abords de la vallée et Simonitsch restera dans les ravins de gauche pour contenir les Turcs sur ce point. Ces dispositions prises, le retour au camp eut lieu; il était près de six heures du soir quand nous rentrâmes au milieu des insurgés. Partout on entendait tailler le bois, chanter et causer joyeusement, des hommes étaient déjà occupés à confectionner des *opankis* avec les peaux des bœufs tués quelques heures auparavant; l'estomac bien garni nos hommes avaient repris bonne humeur; ils fumaient leurs longues pipes attisant le feu, ou chassant dans leurs vêtements la vermine immonde qui s'y attache.

Sous notre abri de feuillage nous formâmes un grand cercle, deux arbres flam-

bent au centre et sur les charbons ardents bout l'eau d'un récipient qui servira à faire le café. Spasso, le neveu du chef Péko, tient le bout d'une longue baguette, dans laquelle sont enfilés une quarantaine de morceaux de bœuf taillés dans les parties les plus délicates de l'animal. Pogristo, l'intendant général de l'armée insurgée, tient l'autre bout et la viande frissolle sur le feu, se tord, se contracte et répand un fumet appétissant. De notre côté, nous sortons nos provisions; nous taillons des tranches de jambon, avec un grand handschar, qui sert en temps ordinaire à tailler des têtes de nizams et des nez de bachibouzougs. Nous ouvrons des boîtes de sardines et le repas commence. Notre outre de vin est la bienvenue. Chacun se met à l'œuvre, les chefs puisent à pleines mains dans les boîtes à sardines, plongeant leurs doigts dans l'huile et les léchant avec délices. Péko et Sotschitza n'ont jamais rien mangé de si délicat, et, pour ma part, je mange avec un plus

grand appétit, activé par les courses et le grand air, les provisions apportées. La plupart des guerriers se sont mis à leur aise, enlevant leurs *opankis* et leurs guêtres, séchant leurs pieds mouillés au foyer commun. On s'habitue à tout. Comme rôti, nous tirons chacun de la longue baguette un morceau de foie ou de cœur fricassé sur la braise, saupoudré de gros sel; j'avoue n'avoir jamais rien mangé de plus délicieux, de plus savoureux. — Notre outre contenait encore un bon gobelet de vin pour chacun et pour dessert nous dépliâmes un paquet de chocolat recouvert de son papier d'argent. Après l'avoir longtemps regardé, Péko passa son morceau à un de ses officiers; il s'imagina et son geste le prouva, que c'était de la cire à cacheter; il fallut insister en assurant que c'était du café condensé, et cet étrange état-major trouva, en somme, ce nouveau mets excellent. Le café oriental circulait alternant avec le rakia, tous les insurgés allumèrent

leurs longues pipes et là, immobiles, discutant avec calme, causant les uns après les autres, il me sembla voir autour du feu une réunion de patriarches des temps anciens; tout s'y prêtait, du reste, paysage et personnages, costumes et armes. Tout autour de nous des curieux se tenaient groupés contre les arbres, écoutant les paroles des chefs. Un jeune volontaire serbe, perdu lui aussi dans ces montagnes, dessine sur un calepin l'ensemble pittoresque; deux volontaires russes écrivent sur leurs genoux une lettre dernière peut-être, tandis que dans le camp on chante les ballades slaves, pour s'encourager mutuellement; le garibaldien génois s'acharne avec deux autres pauvres diables après un pied de bœuf à moitié brûlé. Vers onze heures, la moitié des gens du groupe dormaient enroulés dans leur *struka*. Péko ne voulut pas nous entendre parler de quitter son toit; il nous fit large place sur sa double couverture et lui-même alla se placer un peu plus loin. Peu après

Sotschitza et tous ses hommes prirent congé de nous pour rentrer dans leur camp où nous devions les reprendre dès le lendemain à l'aube.

Nous nous étendimes sur notre couche, une brise mutine chassait la fumée du feu et les cendres tout autour de nous. Le feu attisé éclairait longuement la place ; je vis Péko, le généralissime des insurgés, enlever sa ceinture, examiner ses armes, pistolet, révolver et poignard, déposer le tout sous la sacoche de sa selle, puis il enleva sa tunique et sa chemise. Pendant longtemps il exécuta dans tous les plis de ce vêtement une chasse terrible à la vermine, puis il le passa à son adjudant, qui continua l'opération commencée, à la suite de laquelle il secoua la chemise sur le feu, la sécha et la rendit à son chef. Péko la remit sur son corps puis il s'étendit et ne tarda pas à ronfler profondément. Quant à moi, je pouvais à peine dormir malgré la fatigue. Le lendemain on

allait se battre, comment tout cela allait-il se terminer? Au dire de tous, l'armée de Muktar-Pacha devait compter au moins 24000 hommes, il amenait avec lui des Bosniaques, des Arnauts et des Albanais, au nombre de 5 à 6000, lesquels devaient, au dire des espions, combattre les insurgés d'après leur mode de faire la guerre, et il se pourrait que nous ayons le dessous. Ces réflexions me frappaient, tant elles me paraissaient logiques; heureusement les armes et les bagages ne nous embarrassaient pas: un gourdin respectable et une sacoche, c'était tout l'extra.

Mais voilà, si on tombe entre les mains des Turcs, il n'y a pas de quartier, on ne fait aucun prisonnier. Comment, du reste, s'entendre avec eux? Je compris presque un moment la velléité du correspondant du *London News*, qui, pris d'une panique fort respectable, voulait expliquer, cas échéant, la théorie du droit des gens. — Je lui de-

mande pardon si je rappelle son souvenir; en ces instants qui précèdent les pas difficiles, on est disposé à voir les choses un peu en noir.

Dans tout le camp les feux continuent à pétiller; ils produisaient un bruit d'ensemble comme celui d'un vaste incendie éclairant toute la contrée; et les hommes chantaient joyeux, ils avaient l'estomac bien garni, un morceau en réserve dans leur petit sac, on leur avait distribué à chacun une vingtaine de cartouches, et le lendemain la chasse allait commencer. Ils chantaient par groupes de vingt à trente accompagnant un harde avec un bourdonnement de voix qui avaient tantôt un ensemble plaintif, tantôt des accents héroïques, et, malgré tout ce bruit, des rossignols se répondaient de buisson en buisson, comme pour se communiquer leurs impressions sur l'étrange spectacle que donnait leur vallée si paisible, si isolée autrefois.

Monteverde, à moitié endormi, m'engage à me reposer; car demain, dit-il, c'est une rude journée. « Prenez garde à vos pieds, tâchez de ne pas vous blesser, car un homme qui tombe est un homme perdu. » Puis il me souhaita bonne nuit et murmura en sommeillant : « Vous allez voir demain comme on coupe les têtes. » Longtemps encore l'étrange mélodie des guerriers me poursuivait dans mes rêves.

CHAPITRE XVIII

Le réveil. — Le coup de l'étrier. Le premier coup de cu.
Délogés. Retraite. Un moment pénible à passer.

Vendredi 28 avril sera un jour dont je me souviendrai longtemps, dussé-je vivre cent ans. Il ne faisait pas jour que déjà chacun se lève de la rude couche, on s'étend, on cherche dans la demi-obscurité tout ce qu'il faut emporter, on assujétit les lanières de cuir des *opankis*, afin de marcher avec assurance, on serre la ceinture, on met tout en place. Les chefs se hâtent de donner quelques ordres, les hommes brident les chevaux, ils remplissent d'herbe les petites clochettes pour les

empêcher de tinter, en 10 minutes tout est ramassé, il n'y a plus ni fusil, ni sabre, ni sacoche, ni couverture à terre, tout est ajusté sur le dos des hommes ou des chevaux. La nature tout entière est enveloppée de ces teintes bleuâtres du matin, les feux pâlisent. Péko et ses officiers montent à cheval, Monteverde et moi nous en faisons autant, et nous sortons du camp, pour n'y jamais rentrer sans doute, pour beaucoup il en sera ainsi. — Nous entrons dans les prairies où Sotschitza et ses Herzégovins ont campé, la tonnelle de ce chef est haute, large, spacieuse, il est devant, entouré de ses officiers, les deux Russes et le garibaldien. Sotschitza nous appelle en riant, il faut boire le coup de l'étrier, c'est-à-dire une bonne gorgée de rakia avant de se lancer sur le Turc.

Puis à son tour jetant sa carabine en bandoulière sur le dos, Sotschitza, monte à cheval et nous descendons vers la plaine. — Jamais de ma vie je ne vis spectacle pareil,

devant nous poussés par des insurgés cheminaient tantôt gravement tantôt en trottinant le reste de notre troupeau de bœufs, un petit taureau noir tenait la tête et poussait de sourds beuglements, c'était l'avant-garde de l'armée, derrière en rangs pressés et en colonne marchaient les Monténégrins, fusils jetés sur l'épaule ou pendus au bras, au milieu des groupes les commandants de bataillon à cheval fumaient tranquillement leur chibouk, en bavardant les uns avec les autres, puis venait le groupe des chefs Péko et Sotschisch, avec leurs officiers, les deux volontaires russes et le garibaldien sautillant de pierre en pierre avec son rouleau de fer-blanc, contenant la carte du pays. — Derrière nous venaient de longues files de gens de l'Herzégovine, de la Narenta et de la Névésigne, quelques mulets avec des bagages, quelques femmes suivant leurs maris, quelques enfants suivant leur père. — Au détour d'une colline nous vîmes de nouveau

comme la veille la forteresse de Priessecca se détacher en blanc sur son monticule rouge, sur le glacis flotte un drapeau aux couleurs horizontalement disposées, c'est le drapeau du *muchtir*, nous dit-on, vert, blanc et rouge. — Cela veut dire que Muktar n'est pas loin, c'est donc mauvais signe. — La voilà enfin cette forteresse célèbre sous les murs de laquelle tant de sang a coulé et coulera encore, ses trois étages semblent déserts et cependant on nous voit passer, ne va-t-on pas nous lancer quelques-uns de ces formidables obus emmagasinés dans les casemates? — Mais non, nous passons à portée de fusil et rien d'insolite ne se produit, nous gravissons les coteaux du côté opposé et nous nous engageons dans le chemin creux où il y a des cadavres. — Il y a là une citerne qui contient un reste d'eau boueuse, nos hommes s'y précipitent à la file et puisent les uns avec leur bonnet, les autres avec leurs guêtres. J'aurais voulu boire, mais tout le

monde est entré dans l'eau, et là enfoncés jusqu'aux genoux dans la vase les buveurs ont bientôt complètement troublé l'eau dans laquelle grouillent du reste des têtards et des salamandres. — Il faut passer, le soleil était déjà haut à l'horizon, lorsque nous arrivions sur un coteau entouré de murs naturels formés par des couches de rochers. C'est là que l'armée insurgée vint tout entière se grouper, comme pour compter ses forces. — Les hommes arrivent tous et se mélangent, les gens de la Névésigne avec leur turban rouge, ceux du Monténégro avec leurs beaux fusils perfectionnés, ceux de l'Herzégovine avec leurs longs fusils de famille, enfin les Crivocheïs avec leur brillante ferblanterie me paraissent des guerriers d'autrefois marchant à la conquête de la Terre Sainte.

Quel assemblage du plus pittoresque effet ! Il y a en outre des gens des Bocche en grand nombre, des représentants des tribus

belliqueuses des Alpes dinariques, des *Cous-Tordus*, et des *Racineux*, des *Forestiers* et des *Dentus*, enchantés tous de venir se faire la main. J'étais là contemplant ce spectacle émouvant lorsque je vis le garibaldien venir à moi. « Eh quoi! lui dis-je, vous n'avez donc pas d'armes, pas même un revolver? — Non, me répondit-il, mais je courrai pendant la bataille sur le premier Turc à portée, faites comme moi! — Merci du conseil; mais je ne fais pas dans le genre. » Néanmoins, notre garibaldien finit par emprunter à un brave garçon de la Névésigne un vieux pistolet de famille à pierre et trois cartouches. Il y a autour de nous quelques femmes, l'une d'elles a accompagné son mari et je crois que toute la fortune est installée sur le dos d'un mulet. La pauvre femme n'est pas gaie, cela se conçoit, elle paraît appartenir à la classe très-aisée du pays, car elle a à sa ceinture de lourdes plaques d'argent. — Avant le signal de mar-

cher au combat, elle sort des sacs, de la viande sèche, du pain, du vin, elle force son mari d'en prendre sur lui, car il faudra laisser le mulet dans les gorges.

Étendus à terre, nous attendons le signal, enfin Monteverde me crie : « Allons, nous partons, avec quelle colonne voulez-vous aller, voulez-vous peut-être rester avec les chevaux et les bagages? Pour toute réponse, je me place à côté de *Monteverde*, lequel est aux côtés de *Sotschitza*. C'est le moment critique qui commence, l'escalade de la montagne; là, plus de route, un sentier, des arbres morts qui l'encombrent, des rocs qui l'obstruent, des ronces qui déchirent les vêtements et ensanglantent les chairs. Et avec quelle ardeur chacun saute, grimpe, glisse, s'accroche à droite et à gauche aux aspérités du sol, il semble que tous ces guerriers soient animés par l'esprit qui poussait jadis les phalanges chrétiennes contre le Turc. Mais quel enfer de

pays, quel abominable assemblage de cailloux pointus, anguleux, tranchants, qui déchirent et mettent les pieds à la torture. Aux rochers dénudés succèdent les taillis, puis des forêts, puis des clairières couvertes de hautes bruyères et de fougères où jamais être humain ne mit les pieds. Les hommes marchent haletants et cependant pas un ne reste en arrière, c'est une phalange qui roule au bas des ravines ou se hisse au sommet des rochers qui avance sans trêve et sans merci. A la tête de la colonne, Monteverde et Sotschitza donnent le bon exemple du reste ; quant à moi, malgré tous mes efforts pour me tenir côte à côte avec eux, je suis en arrière de quelques files, mais voilà on s'arrête et je rejoins mes compagnons.

Nous sommes arrivés au sommet d'une forêt dont le sol est couvert d'arbres morts, vieux de quelques siècles et que la *bora*, ce vent terrible des montagnes, aura jetés à

terre en un jour de colère. Ces vieux troncs vermoulus sont tombés en travers des rochers formant des ponts entre eux. Les hommes sont à cheval sur les uns, debout sur les autres, chacun en arrivant essuie la sueur qui l'inonde, respire haletant, on n'entend aucun autre bruit que celui des poitrines qui se soulèvent et s'abaissent précipitamment. C'est un moment solennel que celui-ci, et qui impressionnerait de plus intrépides que moi, on sent qu'on a devant soi un ennemi qui lui aussi marche à notre rencontre.

Un bruit confus comme celui des voix humaines arrive par moment jusqu'à nous. Personne n'ouvre plus la bouche. L'intrépide Monteverde s'avance, il braque sa lorgnette au-dessus d'un ravin, Spasso est inquiet, il tient son fusil armé et suit son *gospodino*, Sotschitza debout sur un arbre renversé, carabine en main, regarde inquiet à travers les arbres. Que va-t-il se passer? L'attente

paraît un siècle. Tout à coup un bruit sec se produit, puis un coup de fusil part à cent pas, la balle siffle dans l'air et casse les hautes branches, d'autres coups secs succèdent, sans interruption, la détonation gronde dans la forêt solitaire, les balles sifflent et s'enfoncent dans les troncs des arbres, nos hommes paraissent interdits, ils se regardent les uns les autres, ils regardent leur chef. On comprend que nous avons été devancés, et que la place que nous devions occuper l'a été par les Turcs avant nous. A travers les arbres nous voyons courir des soldats en fez rouge, ils se glissent de buisson en buisson et les coups se rapprochent. C'est alors que nos hommes répondent au feu, Sotschitza, néanmoins ordonne de reculer et nous marchons lentement, nous abritant derrière les rochers, mais comme sur la droite un grand bruit se produit, Sotschitza craignant d'être tourné ordonne la retraite. C'est alors une panique, quel-

que chose d'indescriptible, les hommes sautent de roc en roc, glissent sous les arbres, roulent en bas des pentes, et en haut dans le taillis on entend un grand bruit de voix comme une troupe qui s'encourage au combat. Quant à moi, je glisse, roule et me relève, chaussé d'*opankis*, j'ai marché avec aisance, tant que l'herbe humide a assoupli la peau, mais le sol brûlant a tendu le cuir, et à la descente je glisse comme si j'avais eu des patins aux pieds, j'ai les mains en sang, les vêtements en lambeaux et derrière nous les pas deviennent à chaque instant plus précipités. — Nos hommes décampent avec une rapidité qui tient du prodige, le dernier que j'aperçois me fait les gestes les plus énergiques et me crie : *Gospodino! Turtschi!* (Monsieur, ami, les Turcs). Je le comprends bien que diable! mais le moyen de suivre? Exténué, je pense me cacher ou dévier de la ligne de retraite, et, je me glisse à gauche dans les buissons,

et manquant pied, je glisse dans un petit ravin, écoutant anxieux les coups de feu qui s'accroissent en s'éloignant vers la droite. J'étais là au fond, à bout de forces, ensanglanté, tête nue, et la phrase tragique de Monteverde me venait à la mémoire : « Vous allez voir, demain, comme on coupe les têtes. » Quel malin génie pousse les gens de notre métier à s'égarer ainsi hors des parages de la civilisation!...

Soudain le bruit de pas sur les feuilles sèches se fait entendre au-dessus de moi. Deux individus au fez rouge courent autour du ravin, l'un passe vers la droite, l'autre avance, je le vois dresser son arme et me couler rapidement en joue. L'instinct de la conservation prend le dessus, je lève les bras en criant à pleine gorge : « Péko! Péko! Monteverde! » puis je me précipite à terre, et le coup part. Je ne remue ni bras, ni jambes, serrant sous mon corps l'énorme gourdin ma seule arme, attendant cette

fois-ci l'agresseur bien décidé à défendre vigoureusement ma tête; mais rien, j'entends courir sur les feuilles, puis tout redevient silencieux. Au bout de dix minutes, je relève la tête, rien! un rayon de soleil traverse une éclaircie et inonde de lumière un buisson rouge, je me glisse dessous, j'attends encore; mais le silence n'est plus interrompu que par le fracas lointain de la fusillade qui semble s'accroître vers la droite.

CHAPITRE XIX

Perdu dans les bois. — Retour au camp. — Nouvelle alerte.
La bataille.

Ce sont dans la vie des moments pénibles à passer, les sensations et les pensées passent rapides, dans le quart d'une heure on vit un siècle. Et d'abord suis-je blessé? Non, nulle trace de sang, si ce n'est celui des meurtrissures aux mains et aux jambes, aucune douleur intense, j'ai été manqué et manqué à vingt-cinq pas de distance. Et un rire nerveux, hélas! car rien ne me dispose à rire, contracte ma bouche. Je me glisse en rampant hors du buisson, j'escaladé à

pas mesurés les rebords du ravin, je regarde autour de moi; à deux cents pas, à moitié éclairé par les rayons qui filtrent à travers le feuillage, un soldat turc est debout, le capuchon de son burnous vert est rabattu sur le visage, il semble regarder fixement devant lui, mais il est immobile. Je redescends avec précaution et me glisse à travers les buissons en rampant sur les bruyères aussi loin que possible de ces dangereux parages, marchant lentement et sans bruit, afin de ne pas trahir ma présence. Bientôt je suis loin, fort loin de l'endroit où j'ai passé de vilains moments, tout est solitude et silence, et dans le lointain le crépitement continu des fusils m'annonce que la bataille est tout à fait engagée. C'est là au milieu d'une éclaircie garnie de rochers que j'allais m'arrêter, mais d'énormes lézards et des serpents glissent sur les faces brûlées par le soleil et je fuis de nouveau.

Bien des heures se sont écoulées depuis

le matin, Sotschitza et Monteverde ne me voyant plus reparaitre me croient sans doute perdu pour toujours, impossible de retrouver sa route dans ce dédale inextricable de gorges, ravins et fondrières. De tous côtés s'élèvent les mêmes obstacles et les mêmes dangers, c'est en vain qu'on erre dans ces solitudes brûlées par un soleil de feu. Je m'arrêtai de nouveau harassé, j'ai perdu mon bonnet, un album plein de croquis destinés au *Monde illustré*, et une quantité de menus objets. En pareille circonstance, on fait promptement son deuil de tout, et la perte n'est considérée que comme un petit accident de route, j'enveloppe ma tête de mon mouchoir, puis, ayant repris haleine, je me dirige en droite ligne vers une éclaircie, et du sommet d'un roc je vois enfin le panorama du combat, les longues lignes de fumée des tranchées et les feux des colonnes turques. A perte de vue s'étend un plateau de grands rochers dentelés et sous une

espèce d'oasis j'aperçois des hommes me faisant signe d'approcher. C'était un détachement de gens de la tribu des *Cous-tordus*, leur cuirasse d'argent brille au soleil, ils sont là une douzaine escortant des blessés de la forêt, ils vont au camp et ils se sont arrêtés en m'apercevant au loin, tout d'abord ils m'ont pris pour un nizam égaré et ils m'auraient lâché des coups de fusil, lorsque grâce à leurs yeux de lynx ils m'ont reconnu. Un grand jeune homme de dix-huit ans, imberbe, me passe sa gourde qui contient un reste d'eau échauffée, j'y bois avec discrétion et la lui rends avec un *fala* (merci) si consciencieux que tous ces braves guerriers se mettent à rire. Il y a là dans le groupe cinq ou six blessés, presque tous le sont légèrement aux épaules et dans les jambes, ce qui n'empêche pas que le sang laisse des traces sur nos pas. Après une marche assez longue, nous arrivons tous au bord d'un grand ravin au fond duquel je vois avec

joie nos chevaux entravés aux jambes, nos bœufs qui sont étendus à l'ombre de grands chênes, puis des tas de bagages, des feux allumés et tout autour des sentinelles qui veillent. Nos guides n'ont pas pris part au combat, ils sont occupés à confectionner, avec une peau de bœuf fraîchement tué, des *opankis* de rechange, ils en ont grand besoin du reste. L'un d'eux court chercher de l'eau à une source découverte dans la montagne, et un citron pressé dans le gobelet me procure la plus délicieuse boisson que j'aie bue de ma vie. On me questionne, mais impossible de me faire comprendre, d'après mes gestes ces braves gens saisissent quelque chose, ils m'examinent de près et constatent un double trou dans le dos de mon habit. En effet, c'est la trace du coup de feu dans forêt, je ne m'en étais pas aperçu. Et comme nous étions occupés à aménager sur l'herbe les blessés du matin, des cris terribles partent du sommet du ravin. En un instant c'est

un désordre inexprimable, des femmes qui ont accompagné les guerriers crient éperdues *Turtschi! Turtschi!* (les Turcs). Nos guides perdent la tête, ils passent les bagages sur les chevaux de bât, ficellent à la hâte sacs et paniers, renversent l'eau, plient la peau de bœuf sanglante encore, avec nos couvertures. En dix minutes tout est empaqueté, les bœufs sont chassés dans les rochers, ils sautent de roc en roc, les chevaux entravés hennissent, et sur le coteau de petits troupeaux de moutons courent éperdus chassés par des femmes. Quelques balles viennent augmenter le désarroi général, et sous les chênes les blessés appellent. Comment emporter ces pauvres diables? A coups de sabre nous taillons des buissons, nous les couvrons de branches, nous les traînons tant bien que mal entre les rochers, et pendant qu'on tient les chevaux, je monte avec quelques hommes de garde jusqu'à l'entrée de la gorge. Les baïonnettes d'une colonne turque brillaient

au soleil au-dessus du ravin, mais un feu roulant du retranchement ne leur permettait pas de passer outre. Notre colonne du matin s'était embusquée au bon endroit et peu à peu les baïonnettes disparurent à nos yeux. Chevaux, bœufs, bagages redescendirent dans le ravin, les blessés furent re-placés sous les chênes, les femmes rassurées s'accroupirent de nouveau entre les rochers, suivant des yeux, à l'abri des balles, les phases de la bataille, et accompagné d'une douzaine de braves *Cous-tordus*, je me dirigeai vers le retranchement qui défendait le camp.

Après avoir doublé maint passage dangereux, courbé involontairement plus d'une fois la tête quand siffle la balle, nous nous trouvions derrière un petit mur élevé à la hâte et composé de pierres ajustées les unes sur les autres. C'est derrière ce faible retranchement que nos huit cents braves défiaient les bataillons tures, ils arrivaient

par moment jusqu'à demi-portée de fusil, on entendait des clameurs immenses, comme un bredouillement confus de milliers de voix, bruit pareil à celui que j'avais entendu le matin dans la forêt, puis, dominé par ce bruit, le son éclatant des clairons turcs. Le retranchement avançait en pointe dans la vallée, dominant la forteresse de Priessecca d'une part et de l'autre la vallée de Nikschisch, des deux côtés les bataillons turcs tiraient, il fallait se tenir étendu sur le dos ou sur le ventre. Pas de morts si ce n'est un ou deux disparus et une soixantaine de blessés. On m'avait d'abord compté parmi les disparus, puis ensuite il manquait un des officiers russes.

Dans le fond de la vallée, une grande colonne de fumée s'élevait vers le ciel, plus loin de minute en minute une sourde détonation ébranlait l'air, c'était une batterie de montagne qui lançait ses obus sur les retranchements de Simonitsch qui prenait les Turcs

en écharpe. Debout sur un roc, Monteverde tirait sur les colonnes, derrière lui le fidèle Spasso chargeait l'arme, assez fâché de l'inaction prolongée à laquelle le condamnait l'ardeur du *gospodino*. Le soleil descendait à l'horizon, les colonnes turques passaient sans relâche sous Priessecca, le passage était forcé, 3000 hommes ne pouvaient pas espérer en arrêter 20,000, il fallait s'arrêter et conserver des munitions en cas de retour offensif des troupes. La colonne laissa sur toutes les hauteurs des groupes de sentinelles, puis, au moment où le soleil descendait à l'horizon, nous arrivions au camp. Monteverde m'avait cru perdu, nous nous serrâmes la main et chacun de raconter les épisodes de la journée. Elle avait été chaude et mon compagnon de voyage y avait pris une telle part, que par deux fois Sotschitza, le prenant à bras le corps, l'avait maintenu de force à l'abri du retranchement. Parmi les revenants, nous reconnûmes l'officier

russe disparu; comme moi, il n'avait pu suivre la colonne pendant la panique; égaré dans la forêt, courant d'arbre en arbre il avait dû attendre pendant plusieurs heures, afin de ne pas se heurter aux nizams et aux bachi-bozougs qui fouillaient les buissons. Il connaissait mieux sa situation que moi, car, me montrant son revolver aux six coups chargés, il me dit de l'air du monde le plus naturel : « Cinq coups pour la Turquie et le sixième pour la Russie! » ce qui veut dire que s'il était tombé entre les mains des Turcs le dernier coup lui aurait servi à se faire sauter la tête. C'est ainsi que cela se passe dans le Balkan, au milieu de ces gens, qui savent qu'on ne leur fait pas de quartier, mais qui n'en font point à leur ennemi. C'était, paraît-il, ce jour-là une male chance générale, un vendredi, car le garibaldien génois rentrait aussi au camp penaud, sans le fusil qu'il rêvait « *Ho pellato il cappone* », me dit-il d'un air moitié sérieux moitié co-

mique, « ce sera pour demain » ; il n'avait pas même eu l'occasion de lâcher un de ses coups de pistolet à pierre sur les Turcs, la journée avait été un duel à coups de fusil.

CHAPITRE XX

Les bivouacs, le bonnet de Péko, la nuit.

Les hommes arrivaient de tous côtés, noirs de poudre, suant à grosses gouttes, ensanglantés; c'était un spectacle émouvant que de voir ces braves s'embrasser entre eux, déplorer dans leur langage animé l'insuccès de leurs efforts. Des femmes joyeuses de retrouver leur mari apportaient du pain et du vin, des feux immenses brûlaient sur toute la longueur de la montagne, des arbres énormes roulaient dans le ravin, sous les efforts de trente à quarante hommes qui les traînaient ensuite vers le feu. On aurait pu

croire à l'incendie de la montagne entière, et cette nuit-là, les 3000 insurgés brûlèrent des arbres à en chauffer Paris pendant tout une semaine d'hiver. Les groupes se formaient autour des feux, les conversations étaient animées, mais cette nuit-là plus de chants et de ballades, Muktar avait passé, le résultat de la journée lui appartenait. Accroupis les jambes croisées à la mode turque, nous formions autour de gros arbres en combustion un cercle pittoresque ; Péko, Sotschitza et leurs officiers commentaient les résultats de la journée, elle avait été plus bruyante que malheureuse ; au point de vue des pertes, on avait vu tomber quelques hommes ; mais, d'autre part, aucune tête de Turc n'avait été coupée. Spasso en avait l'air consterné ; il se tenait debout derrière le cercle, bourrant les chibouks de son oncle et de Monteverde, il essuyait avec le chiffon noir de sa giberne trois ou quatre tasses microscopiques qui nous serviraient au dessert. Un grand bidon

ture était accroché sur le feu, des morceaux de viande se dissolvaient lentement et allaient nous offrir un succulent bouillon. Les tasses empilées les unes sur les autres, Spasso dégaina son yatagan turec et tailla d'épaisses tranches de jambon, puis quatre nouvelles boîtes de sardines furent éventrées, des tranches de pain furent remises à chacun et, le bouillon étant prêt, l'opération commença. Deux cuillers de bois circulaient autour du cercle, chacun puisait à tour de rôle dans le bidon; cinq minutes, montre en main, s'écoulaient entre chaque passage de la cuiller; au bout d'une heure le bidon était vide et le garibaldien trempait dans le fond ses derniers croûtons de pain. Après la soupe les viandes et sardines, puis le rakia, le café, et les pipes. Ils étaient là impassibles après toutes les émotions de la journée, ces fiers guerriers si peu nombreux, mais redoutables, calmes après une aussi sanglante journée. Les vivants se préparaient à recom-

mencer le lendemain ; quant aux blessés, étendus autour des feux, ils attendaient sans murmurer que leur vigoureuse santé eût triomphé du mal. Quelques guerriers avaient haché des entrailles de mouton, ils les garnissaient de sel et les appliquaient sur la blessure ; aucun médecin, aucun docteur de la science pour apporter quelques soulagemens aux souffrances et cependant quelle infortune eût mieux mérité la sympathie des peuples civilisés ! Ces gens qui se battent, tombent et succombent, ne défendant ni un roi, ni une idée, ni un système, ils se sont levés en un jour d'exaspération contre ceux qui les traitent comme un vil bétail ; ils demandent enfin, après des siècles d'oppression, un peu de cette liberté dont on abuse ailleurs, ils demandent la paix dans le travail, la tranquillité au foyer. Que leur importent le grand sultan ou les trois empereurs ! ce qu'ils veulent : c'est cultiver le peu de sol ingrat de leurs solitudes, adorer

leur Dieu, en un mot, travailler et prier en paix. A cela, on leur répond paix européenne et réformes, équilibre européen et armistice autant de choses qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne comprendront jamais; car, tant que le soleil dans sa course régulière éclairera de ses rayons les monts Balkans, les Turcs exploiteront le chrétien et celui-ci haïra le Turc.

Mais revenons à notre feu. Les bouffées de tabac monténégrin embaument l'air; nous en avons apporté de grandes provisions, chacun puise à pleines mains dans cette blonde mousse qui dégage un parfum délicieux. La nuit, une nuit diamantée, fraîche, magnifique, succède à la journée de feu. Péko, malgré l'insuccès du jour, est moins sombre que la veille; il médite le retour du pacha et il lui prépare la revanche. Des coureurs arrivent, j'en compte dix en une heure, tous arrivent près du feu, sortent de leur bonnet un papier noirci et un officier en

lit le contenu à Péko. A chaque lecture un malin sourire passe rapide sur la physiologie du chef. Monteverde me dit à l'oreille : « Bonnes nouvelles, des Monténégrins, des *Bocchese* (sujets autrichiens) arrivent en masse avec des munitions ; si Muktar ne file pas cette nuit, il est pris au lacet. » Le rakia passe dans les groupes et on recommence à parler de la journée. Monteverde raconte à Péko l'aventure du matin, elle le met dans une gaieté complète, il veut voir le trou de la balle, et l'examen ne l'amuse pas, car ce n'est pas une balle explosible, ce qui eût été une bonne affaire pour la cause. Explosible ou non, cela me paraît bien égal. Péko est du reste fort aimable. « La balle, dit-il, n'a pas touché la viande. » Et le brave homme de recommencer à rire, puis à me donner l'accolade fraternelle et nationale. Ce qui amuse beaucoup notre cercle, c'est l'aventure d'un homme de plume, spécialité très-rare en ces parages, qui à sa première visite au camp

est accueilli de la sorte. Et comme j'ai autour de la tête un mouchoir pour toute coiffure, Péko s'imagine peut-être que je suis mieux blessé et que par modestie je cache quelque chose, je suis forcé d'avouer que mon aventure se borne aux faits énoncés, ce qui amuse encore toute la société. Mais trêve de rires, Péko s'adresse à son neveu qui avale sa huitième ou dixième tasse de café. « Spasso, *gospodino* le monsieur ami a perdu son bonnet (*à gurbi a capa*), cherche dans ma selle, je veux lui en donner un. » Et du fond d'une sacoche, le brave Spasso sort un grand bonnet d'astrakan, quelque chose de gigantesque comme forme, un peu usé, mais chaud pour la saison, et bon gré, mal gré, on me coiffe du bonnet de chef. Tout laid, tout gigantesque qu'il est, il m'a été utile, et de plus je le conserve comme un précieux souvenir, Muktar lui-même donnerait une poignée de ducats pour envoyer ce trophée au neveu du grand turc, mais je

tiens au bonnet aussi bien qu'à ma tête.

Les guerriers s'étendent autour du feu, les Russes s'enveloppent dans leurs couvertures, le garibaldien dans son manteau à l'Hernani, et beaucoup s'endorment. Monteverde et moi, accompagnés par quelques chefs, nous montons sur les côtes du ravin. Le tableau qui s'offrait à nos yeux avait quelque chose d'imposant : toute la montagne était en feu, les arbres flambaient en pétillant; les hommes étendus ou debout à l'entour, paraissaient comme des silhouettes et sur les rocs jusque fort avant dans la vallée des hommes immobiles veillaient sur le camp; au loin, dans la plaine, on voyait briller de petits feux, qui allaient courant ici et là; c'étaient les Turcs qui s'établissaient pour passer la nuit dans le fond de la vallée. « Ils feraient mieux de filer au plus vite » me dit Monteverde; mais les Turcs ne marchent ni ne combattent la nuit, ce n'est pas dans leurs habitudes, et quand une armée a des

habitudes, impossible de les lui faire lâcher. On entendait distinctement les sons des clairons, les différentes sonneries, les appels, tout cela montait jusqu'à nous avec une netteté qu'explique la pureté de l'air dans les montagnes. Au milieu de la plaine, une chaumière incendiée le matin fumait encore, on distinguait la haute colonne de fumée qui montait lentement vers le ciel; le fort de Priessecca était muet et solitaire, il aurait été difficile d'admettre que 20 000 hommes campaient sous ses murs.

Nous restâmes longtemps en contemplation devant ce majestueux tableau, deux armées en face l'une de l'autre s'abandonnant au sommeil, toutes deux sont certaines de ne pas être inquiétées avant l'aube, chacun va chercher dans le sommeil et le repos de nouvelles forces pour continuer cette lutte acharnée. Et nous descendîmes à notre tour à nos feux; chacun dormait lourdement, seul un officier, blessé au pied, appliquait des

simples sur la blessure ; c'était mon camarade de couche, je m'étendis à terre et à minuit je dormais aussi, oubliant sous le ciel étoilé les angoisses et les fatigues de la veille, ignorant celles du lendemain. Je dormis profondément, sans me soucier des attaques furieuses d'une vermine insurgée qui grouillait sous nos habits, dans la laine et dans la toile, sur le sol et dans les couvertures ; ce n'est qu'au jour à la vue du corps ensanglanté qu'on constate la fureur de ces incommodes ennemis. Mais il faut supporter ce mal ; l'eau que l'on trouve n'est pas destinée aux ablutions, on en fait un usage interne fort discret.

CHAPITRE XXI

Les 29 et 30 avril. L'armée turque cernée.

Les guerriers frissonnent autour des feux, une pâle lueur envahit le ciel vers le levant, c'est le réveil, l'aurore d'un jour terrible; les feux sont à moitié éteints, beaucoup de nos voisins ont été réveillés par le froid et ils se sont accroupis sur leurs talons, selon le traditionnel usage. Péko s'étire, bâille et se lève, et chacun d'en faire autant; en dix minutes il n'y a plus un dormeur dans le ravin, les seules gens couchés sont nos blessés qui sont toujours là sous le vieux chêne, couverts de leur *struka* et de tout ce qu'on a pu leur

passer. Elles n'ont guère dormi, ces pauvres victimes de la guerre, mais on va emmener la plupart d'entre elles vers Ostrog, Uki et Grakowo où les Russes ont de bonnes ambulances, ceux au moins qui pourront supporter un terrible voyage à travers le plus accidenté pays du monde.

On est vite prêt au camp, on dort habillé, coiffé et chaussé; quant à la toilette, personne n'en fait, l'eau est trop précieuse, on la conserve pour la boire; il y a trois jours que nous ne nous sommes pas lavés, et plus d'un insurgé peut accuser une période plus prolongée. Mon premier soin est de monter sur les rochers qui dominent le camp et de jeter les yeux sur la vallée. Là, au-dessous de nous, l'activité n'est pas moins grande; on voit accourir le long des ravins de longues files d'hommes armés qui se dirigent vers notre camp, ils ont marché toute la nuit pour venir prendre part à la bataille; ce sont des Monténégrins ou des sujets autrichiens

des tribus voisines, tous sont bien pourvus de munitions, quelques-uns poussent devant eux de petits chevaux porteurs de caisses en métal, dans lesquelles, en temps ordinaire, on transporte l'huile d'olive, mais qui sont aujourd'hui pleines de cartouches. Des femmes en grand nombre accourent pour apporter à leur mari de nouvelles provisions, quelques-unes portent de gros sacs tout garnis de cartouches ; tout ce monde afflue vers le camp, venant de toutes les directions et de tous les côtés. — Les courriers n'ont donc pas trompé les chefs en annonçant de grands renforts. — Sur les premières collines, au-dessous de nous, de nombreux groupes d'insurgés crient pour s'encourager, ils filent en avant et semblent s'acheminer vers les ravins qui bordent la vallée de Priesecca à Krsatz. Du fond de la vallée on entend les clairons turcs sonner de tous côtés, puis on voit de longs serpents noirs avec bords rouges et blancs s'acheminer dans les sinuosités de la route. C'est l'ar-

mée turque avec ses fez rouges, ses guêtres claires, qui s'avance vers Priessecca pour se mettre à l'abri sous les canons de la forteresse. Les glacis du fort sont encombrés de troupes, tout cela se masse, se groupe et avance, et sur un mur flotte le drapeau du muchtir vert, blanc et rouge. — Sur les éminences qui dominant notre bivac les sentinelles, immobiles d'abord, pareilles, avec les grandes bandes de leur *struka*, à d'énormes vautours perchés sur des rochers, commencent à s'agiter, elle signalent par un long cri modulé tout ce qui se passe au bas de la vallée, et un mouvement se produit parmi nos gens. On se groupe, on se presse, on ajuste sur les épaules le petit sac de laine qui contient les provisions de pain. Aucun appel, chaque homme se place dans le groupe de sa *tscheta*. Il faut redescendre et marcher, condamnés que nous sommes à faire cause commune. Monteverde est prêt; il accompagnera la colonne de Sotschitza et j'en serai par consé-

quent en vertu de notre contrat. Comment tout cela finira-t-il? Telle est la pensée qui me domine avec toute sa suite d'éventualités fâcheuses. Notre colonne quitte le ravin et par file, à gauche, nous voilà partis, longeant les coteaux, marchant contre les bois, au-dessus de la forteresse. Au-dessous de nous un coup de fusil, puis deux et davantage, et le crépitement recommence, les balles sifflent dans l'air, la danse est engagée. Au lieu, cette fois-ci, d'escalader le pic d'où nous avons été délogés la veille, nous suivons la lisière du bois, et nous gagnons rapidement les premiers abris. Les clairons sonnaient, Monteverde me dit en cheminant : « Le pacha fait sonner tous ses clairons par bravade, il a tort, il aurait mieux fait de décamper pendant la nuit, rien ne lui était plus facile ; aujourd'hui nous lui coupons la retraite. » Et pendant ce temps nous avons gagné les grands ravins qui dominant la vallée entre Krsatz et Priessecca, et nous nous embusquons à 2000

mètres du fort. En face de nous le corps de Simonitsch a pris position dans les pentes de la montagne, et fort en avant Péko avec ses Monténégrins et tous les corps venus pendant la nuit barrent la route, ils ont dressé de rapides abris en pierre. Monteverde m'explique tout cela, pendant l'heure qui s'écoule avant l'arrivée des colonnes turques. Muktar attendait sous Priessecca que ses derniers bataillons eussent évacué la vallée, il avait la veille au soir lancé vers Nikschitsch 280 chevaux chargés de farine; 1 200 malades, des vieillards et des enfants, quittaient la ville affamée. Pauvres gens exposés à tous les dangers et toutes les chances de la guerre; plus d'une balle est allée trouver les corps dans ce groupe inoffensif! Nous entendions derrière Priessecca, les cris de nos gens harcelant l'arrière-garde turque; aux coups de fusil des nôtres, les bataillons turcs répondaient par des décharges générales. Vers 6 heures, un coup de canon parti du fort domina toutes

les détonations; le gros obus passa en criant dans l'air, puis frappant dans les rochers, il éclata avec un bruit formidable. Une masse sombre avançait dans le fond de la vallée, c'est alors que de tous les rochers des coups de feu partent sans interruption. La bataille était engagée, une fumée blanche envahissait les buissons, un grondement terrible ébranlait parfois les ravins dans lesquels nous étions blottis, c'étaient les six pièces du fort qui tiraient sans discontinuer sur les taillis. A vrai dire, il m'est impossible de relater les détails de cette terrible journée : à droite, à gauche, au-dessus et au-dessous de moi, les coups de feu partaient sans interruption; le vacarme assourdissant n'était dominé que par les sons stridents des clairons tures et par des cris sauvages qui partaient tantôt du fond de la vallée, tantôt des buissons à la lisière du bois. Je me souviens vaguement d'avoir quitté précipitamment deux ou trois fois le creux du rocher et d'avoir gagné avec les groupes

des escarpements plus élevés, d'avoir vu des formes noires courir ici et là sur les rocs dans un brouillard blanc formé par la fumée. Par moment un de nos hommes se levait et décampait sans mot dire, on voyait sur les pierres où il passe de larges plaques de sang. Et pendant toute la journée le fracas continua de la sorte, sans trêve et sans interruption. Le soleil peu à peu descendit à l'horizon, bientôt les pics de la Duga le cachèrent à nos yeux, puis la clarté du jour s'en alla diminuant, les salves des bataillons se ralentirent et le feu de la forteresse cessa. Les nuages de fumée s'élevèrent lentement, les étoiles brillèrent au firmament, et de tous les trous des rochers sortaient des hommes, causant vivement entre eux. Monteverde avait tiré tout le jour. « Ils sont pris au lacet ! Je vous l'avais dit, me crie-t-il. S'il nous arrive encore quelques renforts, il n'en sortira pas un. » On alluma de grands feux, autour desquels chacun grignota quelque croûte de

pain sec. De leurs petits sacs les insurgés sortaient de la viande sèche qu'ils dévoraient à belles dents. Pour moi, je partageai avec mon compagnon de route un reste de pain noir, une plaque de chocolat et des figes sèches que Spasso avait en réserve, formèrent le repas unique de la journée, une forte gorgée de rakia m'endormit bientôt; roulé dans mon manteau, un sommeil de plomb coupa court à toutes les réflexions pénibles, néanmoins je me rappelle fort bien qu'il m'eût été indifférent que les Turcs sortissent de ce fâcheux pas, pourvu que moi-même j'en fusse dehors.

Pendant toute la nuit des feux brillèrent sur les coteaux et au fond de la vallée; un silence lugubre contrastait avec le bruit du jour, on pouvait voir d'innombrables masses noires formées en bataillons carrés autour desquels de petites lumières semblaient vaciller. En face de nous et dans les rochers les feux de Simonitsch brillaient, eux aussi, annonçant

au pacha que de tous côtés les mêmes obstacles s'opposaient à son passage. Pendant toute la nuit il arriva des bandes qui sautaient dans les rochers et venaient prendre part au combat, ils étaient accourus de toutes les montagnes; le grand bruit de la bataille mettait tous ces montagnards en fièvre, ils accouraient de dix, quinze, et vingt lieues pour tirer sur leur ennemi mortel.

Des bataillons de Monténégrins, leurs voïvodes et popes en tête, marchaient depuis deux jours et deux nuits pour arriver à temps; à peine arrivés, ils se mettaient à l'œuvre.

Le dimanche 30 avril fut un jour de carnage horrible, les nouveaux arrivants apportaient des munitions, et à peine la lumière permit-elle de distinguer les objets que les feux recommencèrent.

Quand le soleil se leva à l'horizon derrière les montagnes de Grubotscha, la bataille était déjà engagée furieuse; le feu, loin de se ralentir était devenu un vacarme épouvanta-

ble, de grands bataillons carrés avançaient lentement faisant feu sur toutes les faces, le pacha lançait d'épaisses lignes de tirailleurs qui pénétraient jusque dans les ravins ; mais, arrivés là haletants, exténués, un coup de fusil les faisait rouler dans les buissons. La forteresse a recommencé son tir, mais ce n'est plus de notre côté, c'est en face et sur l'obstacle qui barre la route que tous les canons sont dirigés. La veille, nos feux étaient disséminés, aujourd'hui les coups partent de tous les buissons. Ce sont les Monténégrins accourus d'Ostrog, de la Zeta, de Niekuj, de Grakowo, hommes et enfants, popes en tête. Il dut se repentir, le pacha, d'avoir bravé ces héroïques montagnards ; vingt fois ses bachibouzougs avançaient dans les taillis et vingt fois ils reculent. Enfin vers cinq heures d'immenses clameurs partent de la vallée, les bataillons carrés s'élancent et accélèrent le pas ; c'est la barricade de la route qui a été canonnée et emportée, l'armée de Muktar a

réussi à se frayer un passage, heureusement pour elle, car le Monténégro tout entier accourait pour l'exterminer.

CHAPITRE XXII

La poursuite, nez taillés, le butin, départ.

Les bataillons turcs fuyaient cette vallée de sang, couverte de cadavres, les insurgés les suivaient hardiment, tuant les blessés et les traînards, taillant les têtes, arrachant les nez. Les bataillons de Muktar avaient réussi à forcer le retranchement qui leur barrait la route de Gazko, et c'est là que les insurgés avaient perdu le plus de monde, Pogristo lui-même, notre pauvre intendant, sous le coup des reproches qui lui avaient été faits à propos des malheureux bœufs et des munitions, s'était bravement fait tuer, et les

Turcs en passant avaient coupé la tête de ce chef; une centaine d'autres tués et blessés ont eu le même sort, deux cents autres, davantage peut-être, ont été tués, les blessés se comptent par centaines. Un corps de Monténégrins, arrivé la veille, a perdu 63 hommes. Mais Muktar fuit, le ravitaillement de Nikschisch se terminait en déroute, les soldats turcs épouvantés fuyaient cette vallée, cet enfer où grondait le tonnerre et où le fer et le plomb pleuvaient de tous côtés. La vallée était couverte de cadavres, on tailla des nez, ce soir-là; c'est un sanglant passe-temps qui sert à évaluer le nombre des morts ennemis. Et, une fois ce trophée reconnu, on jette loin de soi ces restes sanguinolents, cette peau à laquelle des poils d'une longue moustache ou un fin duvet restent attachés « Ohé! Simo! apporte au gospodino un de tes nez, » crie Monteverde. Simo le Blanc en a les mains pleines, on les jette sur le feu, les charbons crispent ces pauvres restes, les dessè-

chent, une légère vapeur s'en détache, et c'est tout.

Quelle horrible chose qu'une guerre pareille, qui transforme en Peaux-Rouges des gens ordinairement si doux ! La poursuite des bataillons effrayés se continuait, au loin les coups de feu se perdaient dans le fond de la vallée qui conduit à Krsatz, et autour de nous on commençait à s'occuper du butin à prendre sur les morts. Combien y en avait-il ? des centaines ou des milliers ? Je n'aurais pu le dire. Le pacha a télégraphié à Constantinople qu'il a perdu 150 hommes, moi j'en ai vu à terre plus de 2000. En tout cas, le butin capturé était immense : les burnous verts des soldats, les brillantes tuniques des officiers supérieurs avec leurs boutons dorés à étoiles étaient réunis en monceau, les petites vestes des nizams avec leurs brandebourgs rouges formaient des tas.

On allait répartir tout cela. Quant aux armes, les beaux sabres yatagans apparten-

ment aux chefs, les hommes se contentent de cartouchières, de révolvers magnifiques, de beaux sabres-baïonnette, de gourdes rondes, et de havresacs. Spasso, pour sa part, a une belle tunique dont les manches ont un parement rouge avec des chevrons dorés; c'est un chef de bataillon blessé qui à pied n'a pu suivre ses hommes épouvantés; notre ami Spasso lui a planté son handjar dans les reins, l'officier a roulé à terre en criant : Allah!

Je n'ai pas vu cela, mais Spasso le raconte tranquillement, et la tunique a dans le dos un trou dans lequel on enfilerait le poing.

Ouf! dit mon compagnon de route, en voilà pour un mois, la ville est à peine approvisionnée et Muktar sera obligé de revenir. — Moi, répondis-je, je veux partir et ne pas revenir, et, si vous le voulez, nous fuirons dès ce soir et malgré la fatigue, cette vallée de deuil.

Soit : « Partons ».

Une heure après les chevaux et les hom-

mes étaient en ligne. — Traversons-nous la vallée, ou faisons-nous le détour par Ostrog? « Prenons dis-je, la meilleure route; car, dans l'état où nous sommes, nous pourrions à peine marcher à pied et surtout de nuit. »

La lune montait à l'horizon lorsque, accompagnés par une vingtaine d'officiers, nous quittions le corps des insurgés. Péko avait voulu nous faire accompagner par notre ami Spasso et plusieurs hommes. — Arrivés devant le sentier dans lequel nous devions nous engager, nous nous arrêtâmes et tête nue devant ces intrépides, nous primes congé d'eux, nous nous embrassâmes tous jusqu'au dernier; nous serrâmes les mains ensanglantées de ces pauvres gens qui luttent depuis tant de mois contre leurs oppresseurs. — J'éprouvais pour ces gens une sympathie non déguisée, j'ai vu de près les souffrances qu'ils endurent, les privations et les fatigues qu'ils supportent, l'héroïsme naturel dont ils donnent des preuves dans le com-

bat, et j'avoue que je leur pardonne cette sauvage coutume de mutiler leur ennemi. J'oubliai les nez arrachés, la joie barbare de ces enfants des montagnes pour ne voir que des martyrs du despotisme, des victimes du plus abominable système social qui soit au monde. — Je comprends et j'oublie la joie féroce avec laquelle ils enfoncent dans les chairs de leur ennemi mortel, leur grand coutelas de guerre, pour me rappeler avec bonheur leur dévouement, leur inaltérable complaisance. Affamés, ils nous offraient de partager avec eux le peu de coucrouss sec qu'ils emportent; altérés eux-mêmes, ils nous offraient leur petite provision d'eau, ils nous réservaient la meilleure place au feu, en route ils voulaient porter nos bagages; chaque jour, en un mot, ils nous donnaient cent preuves de bonté.

Je tournai la tête, je les vis drapés dans la *struka* nationale, retournant vers les leurs, pour continuer l'œuvre de

dévouement à laquelle ils se sacrifient.

Nous cheminons à la file les uns derrière les autres, Spasso est à la tête de la colonne pour marquer la route; il s'est battu comme un lion pendant trois jours et il n'y paraît guère, il saute de roc en roc et avance de son pas élastique allongé, fusil sur l'épaule, enchanté de reprendre avec nous son rôle de caissier de la caravane. — Et quel consciencieux caissier, avec quelle sollicitude il a veillé à nos intérêts, payant gravement la dépense commune, en ayant soin de bien apprécier ce qu'on nous livre en eau, en eau-de-vie et en œufs.

Pendant des heures nous suivons les enfractuosités des rochers, au-dessous de nous tout est tranquille, seuls des hiboux, perchés ici et là sur les pics sombres, font entendre des cris lugubres. — Spasso tire de sa ceinture un grossier flageolet et il joue des airs monotones et cadencés.

A l'horizon une longue traînée blanche

s'accuse vers le levant; c'est le jour qui va bientôt paraître. A notre droite nous distinguons les feux de Nikschisch qui pâlisent peu à peu. — La contrée enfin s'éclaire, tout devint distinct, les oiseaux se reprirent à chanter, les papillons sortaient des buissons et reprenaient leur vol; alors sur un plateau couvert d'une herbe épaisse nous fîmes halte pour nous reposer un peu. Étendus sur le sol, harassés par les fatigues physiques et morales, nous nous roulions avec délices sur l'herbe douillette. « Ma foi, disait Monteverde, je ne comprends pas quel esprit malin pousse des gens habitués aux douceurs de la vie de Paris et Saint-Pétersbourg à venir courir dans les montagnes de ce pays de sauvages; mais, c'est égal, tenez, cela me rappelle les guerres du Caucase! » — Quant à moi, cela ne me rappelait pas le Caucase, mais aujourd'hui je pense avec bonheur à ces moments de repos parfait, après tant de fatigues.

Quand nous nous réveillâmes, Phébus radieux dardait ses rayons sur le plus magnifique des paysages. A notre gauche se déroulaient les lignes bleues des montagnes de la Bosnie, et plus loin en profils imperceptibles, la chaîne du Macam serbe, cette alpe frontière qui ferme le domaine du Turc. Au-dessous de nous les prés fertiles de Nikschisch et les petits fortins qui en gardent l'accès de tous côtés. Dans les défilés des montagnes on voyait accourir de longues bandes de guerriers; ils grimpaient sur le plateau, ils venaient nous souhaiter le « *dobra jutro* » national et paraissaient consternés d'apprendre que tout était terminé. « *Muktar a passé bogami! bogami!* (mon Dieu) et ils s'entretenaient entre eux, nous adressant mille questions sur les détails de la bataille, n'oubliant pas de demander le nombre des nez coupés, avant même de s'enquérir des pertes. — Il y avait des colonnes très-nombreuses, suivies ou précédées par des détachements

de femmes qui, agiles coureuses, s'empres-
saient d'apporter du grain, des outres de
rakia et des sacs de munitions. — Parmi ces
bandes il y avait des popes, des voïvodes, des
chefs de bataillons monténégrins magnifi-
quement vêtus et montés. — Les femmes se
tenaient à une respectueuse distance, écou-
tant ce que disaient les guerriers.

Le soleil était monté à l'horizon. Il fallait
se hâter, car la route du retour est longue et
pénible; nous en avons deux au choix : l'une,
celle qui coupe dans la plaine de Nikschisch,
facile, agréable mais dangereuse; l'autre, plus
longue de 5 heures qui longe la frontière
bosniaque et qui n'offre pas le moindre dan-
ger. — Un rapide conseil de guerre nous fait
constater le bon état de toutes les jambes des
hommes et des bêtes, le bon esprit des uns
et des autres, le parfait état des armes, et
nous décidons de couper au plus court. —
Un quart d'heure après, nous roulions au bas
de la montagne et mettions bientôt le pied

dans les prairies qui entourent la ville. — C'étaient ici des champs de colza, de maïs, là des prairies naturelles et partout de gros buissons de coudriers; la solitude était complète, nous glissions sous les arceaux de feuillage, à notre droite et entre chaque éclaircie on voyait, émergeant les taillis, les petits fortins turcs qui gardent la contrée. — Il n'y a rien à craindre, me dit mon compagnon de route, ils dorment profondément; car depuis longtemps la faim les tourmentait et les empêchait de dormir! — Et en effet nous disparûmes bientôt dans l'épaisseur des bois, sans qu'aucun aga ait paru pour nous barrer le passage. Ici et là nous pouvions voir les ruines de quelques misérables chaumières brûlées et rasées, comme représailles. — C'étaient des habitations de chrétiens que les soldats incendiaient en suite de chaque échec, après avoir massacré les femmes et les enfants.

Le passage s'effectua sans aucun incident

et, une fois sur les étages qui dominent la vallée, Spasso, par bravade imprudente, tira deux coups de fusil qui grondèrent longtemps dans les gorges des montagnes. — C'est alors que nous vîmes que les fortins n'étaient pas aussi inhabités que nous le pensions, des têtes nombreuses se montraient aux créneaux; mais les Turcs, flairant sans doute un piège, se gardèrent bien de sortir de leurs forts; avec la jumelle nous les vîmes regarder de notre côté, il nous sembla même qu'ils lançaient à notre adresse leurs grimaces les plus menaçantes, mais nous étions sur territoire monténégrin et nous pouvions voir de nouveau de nombreuses bandes marcher rapidement vers les pics de la Duga.

CHAPITRE XXIII

Granitza. — Encore une ambulance russe. — Un guerrier de douze ans. — La Zéta. — Les Pandours. — Fourvoyés. — Alerte.

Derrière cette montagne, une vallée enfin nous offrit ses chemins plats, son horizon moins désolé. Au fond nous voyons un village monténégrin, toujours bien gardé par des molosses hargneux. — Des troupeaux rentrent au village, les filles marchent derrière, filant la laine, tandis qu'assis sur une pierre, le podesta de l'endroit, confectionne, entouré de 30 à 40 guerriers, une multitude de bulletins qu'il remet aux uns et aux autres. Ce sont des Monténégrins accourus au bruit du ca-

non pour venir en aide aux frères et amis qui se battent dans la vallée de la Duga. Ils sont consternés quand nous leur apprenons que tout est fini et que, comme le brave Crillon, ils arrivaient trop tard. Le chef administratif, pendant que nous cassons une croûte de pain dur et noir, continue à confectionner ses bulletins, qu'il remet aux guerriers; ceux-ci, munis du précieux papier, le cachent dans la fourre de leur bonnet et ils partent d'un pas rapide, se dirigeant vers la vallée de la Duga. Parmi ces guerriers, il y a des hommes jeunes et vieux, des jeunes gens de quinze à seize ans, imberbes, mais à l'air parfaitement décidés. L'un d'eux nous paraît absolument consterné, quand un chef l'invite à se charger de dépêches que nous envoyons à nos familles en Europe. Ce brave garçon est très-peu satisfait du rôle qui lui est imposé : au lieu d'aller tailler des nez, on lui fait porter à l'entrée de la nuit, des télégrammes au bureau le plus rapproché, c'est-à-dire à six lieues

de là. Mais ils sont dociles et disciplinés, ces braves Monténégrins, et notre pèdon part du pied gauche et il disparaît dans les rochers. Et qu'on ne s'imagine pas qu'il ait failli à sa tâche. Dans la nuit, il remettait nos dépêches qui ont suivi leur course régulière. Nous nous remettons en route; la nuit est complètement descendue; nous suivons un chemin bordé des éternels buissons de chèvre-feuille sauvage, dans lesquels gazouillent les oiseaux; nous rencontrons toujours de longues files de guerriers armés jusqu'aux dents, précédés par les chefs de bataillon, superbes à cheval sur de beaux étalons ardents. A la suite de ces colonnes trottaient de pauvres femmes pesamment chargées; elles ont accroché au dos de grosses outres de vin, de rakia ou des sacs de cartouches; elles filent ou tricotent. Elles jettent sur nous un regard oblique et elles disparaissent dans la nuit, pareilles à des fantômes, avec leur grande chemise blanche et leur mouchoir qui couvre la tête.

Nous arrivons à une école située près d'une petite église grecque; la nuit est belle et étoilée, nous allons camper dehors; mais les médecins russes, qui occupent l'école et l'ont transformée en ambulance, n'entendent pas que les hôtes en passage campent sans souper. Un grand feu brille dans l'âtre. Nous ouvrons les dernières boîtes à sardines et, le gros vin monténégrin aidant, nous passons une joyeuse soirée, fêtant la Russie philanthropique, qui a multiplié ses stations de secours, buvant au Monténégro généreux, qui fournit aux braves des camps de la poudre et des balles, et, ce qui est mieux, de bons bataillons d'intrépides fantassins.

A côté de nous, entre les bancs de l'école, on a placé des paillasses et les blessés sont étendus bien pansés, bien soignés, à l'abri des intempéries et des dangers. Décidément la Russie joue, malgré tout, un bien beau rôle, et nous avons tort de nous la représenter sous la forme d'un Cosaque rébarbatif et sauvage.

A l'aube, les chevaux sont bridés et nous reprenons la route qui va nous conduire au bord de la Zéta. Le soleil bientôt se lève à l'horizon, nous cheminons vaillamment en avant; bientôt nous arrivons au bord d'une rivière, qui coule rapide sur un lit de galets. Quelle volupté de voir de l'eau en abondance, de tremper ses mains dans de l'eau claire, de se jeter au visage le rafraîchissant élément! Il y a bien six jours qu'aucun de nous ne s'est lavé. C'est une privation terrible que de voyager sans avoir et sans voir de l'eau. Nos chevaux n'en veulent plus sortir; ils soufflent bruyamment et piaffent dans l'onde. De l'autre côté de la rivière il y a du monde, des femmes, des guerriers, des enfants. Les femmes sont, comme c'est l'usage, pesamment chargées; elles relèvent leurs longues chemises et traversent la rivière, déposant leur fardeau près de nous, puis elles vont prendre sur leurs épaules des vieillards armés qui fument gravement leur première

pipe du matin; elles les déposent à terre, puis le groupe va s'éloigner. Au milieu de ces gens, il y a un enfant qui porte au bonnet les deux petits drapeaux d'argent du porte-enseigne de l'armée. C'est un grade qui se lègue de père en fils, comme celui de commandant. Or, le père étant mort, l'héritier du nom tient à ne pas démeriter et il marche au combat; il rejoint son bataillon qui l'a déjà devancé dans la vallée de la Duga. « Quel âge as-tu, capitaine? lui demanda Monteverde. Le petit guerrier répond : — Douze ans. Je m'appelle Mirko Domianowitsch, et je suis de Dubrahava. » Tous deux nous consignâmes sur notre carnet le nom de ce petit bonhomme, qui courait au combat pour remplacer son père mort il y a trois ans. Voilà les gens auxquels les Turcs ont affaire; pour celui-ci, comme pour les autres, ni la valeur, ni la haine ne se mesurent aux années.

En cet endroit la Zéta s'achemine vers un gouffre, où elle disparaît complètement; l'eau

entre dans les rochers en bouillonnant, et puis tout disparaît, on n'entend plus que le sourd grondement des flots qui descendent en murmurant dans les profondeurs de la montagne.

De l'autre côté de la rivière, une montagne à pente douce vient mourir au bord de l'eau. Il y a là un hameau. Un rire étourdissant nous prend tous deux. Qu'on se figure, près de chaque chaumière, une immense construction en bois tressé, un travail gigantesque de vannier. Des tours et des édifices complets à jour. Alexandre Dumas n'aurait pas manqué de relater que les habitants de céans logent dans des paniers. Il n'en est rien, ces chefs-d'œuvre de l'art de la vannerie servent à faire sécher le maïs avec lequel ces pauvres gens font le coucrouss, leur pain quotidien. — Ce village est occupé par des pandours, espèce de gardes des frontières à l'aspect sauvage, et cependant excellentes gens dans le fond. On nous prépare du café noir,

on nous questionne, et pendant ce temps on donne aux chevaux une bonne avoine qu'ils dévorent à belles dents. Des troupeaux de petites vaches broutent en compagnie de chèvres dans les rochers d'alentour, les clochettes tintent comme dans les Alpes de la Suisse et de la Savoie. J'étais en pensée à plusieurs centaines de lieues de là, lorsqu'un coup de feu retentit, une balle vint s'aplatir contre le mur. C'était un aimable pandour qui donnait ainsi le signal du départ. En effet, une quinzaine de ces gaillards, qui avaient terminé leur service, partaient pour la vallée de la Duga, afin d'aller donner un coup de main aux amis. Entourés de chiens, ils nous souhaitèrent le « *dobra jutro* » traditionnel et ils disparurent.

A notre tour nous escaladons la montagne à travers des sentiers de chèvres; puis trouvant un chemin plus large, nous nous y engageons. Nous cheminons dans la plus parfaite tranquillité d'esprit, à gauche nous

avons la montagne, à droite Nikschisch et sa belle plaine, son lac sombre dans lequel se reflètent les montagnes du bassin herzégovienien.

Autour de nous des rochers, des buissons, de grandes bruyères fleuries, en bas des chaumières rasées par les Turcs, qui en ont massacré les habitants, puis de distance en distance de petits fortins qui jalonnent la contrée et semblent posés là comme des sentinelles muettes. Dans l'air planaient de grands vautours, sur lesquels Spasso se promettait de tirer dès qu'ils se présenteraient à portée.

Et la conversation prenait aussi une tournure intime.

— Spasso ! Tu as une bien belle *struka* (mante) ; je voudrais en acheter une comme celle-là.

— Tu ne trouveras pas à en acheter, ce sont les femmes qui les filent en hiver pour les guerriers, mais on n'en vend pas ! — Et

Spasso d'ajouter : « Je dirai à mes sœurs d'en filer une pour toi et pour ton ami le *gospodino!* » A ce moment Spasso s'arrête net, il prête l'oreille : un son lointain qui arrive par notes distancées se fait entendre. Un rapide échange de paroles se produit, puis les deux chevaux à bagages sont ramenés en arrière, nos guides tournent lestement les nôtres, puis, formant l'arrière-garde, ils appréhendent leurs armes. — Monteverde me dit : « Décampons lestement, ma tête vaut 2000 ducats. »

Je compris que quelque chose d'extraordinaire se passait et j'accélérai l'allure de mon cheval.

Nous filions rapidement, derrière nous Spasso et les trois autres hommes faisaient jouer les batteries de leurs fusils ; au fond du sentier, et fort loin en avant, brillaient les sabres-baïonnette des nizams. Nous nous étions fourvoyés et nous donnions en plein contre un fortin ture, dont la garnison nous

avait aperçus. Les cris que nous avions entendus étaient ceux d'une sentinelle monténégrine qui, du haut de son rocher, nous avertissait, que la garnison sortait du fort pour nous couper la route. — « Et la tête ! » dit Monteverde en matière de sentence.

Peu après un homme, sautant de rocher en rocher vint à nous ; il saisit par la bride le cheval qui ouvrait la marche et le fit rapidement remonter dans les rochers. Après un quart d'heure d'une ascension échevelée, nous nous arrêtons, nous étions de nouveau sur le sol monténégrin, et près d'une source des guerriers et leur pope tenaient conseil sous un cerisier *marasca* en fleurs.

Ils méditaient de se lancer sur les Turcs, mais ceux-ci étaient invisibles, ils avaient regagné leur petit fort dans lequel ils avaient disparu.

C'est alors que nous voulûmes récompenser le brave et digne Monténégrin pour le service signalé qu'il nous avait rendu. Une

pièce d'or ne le tenta pas. « Ce serait une honte pour moi, dit-il, je m'appelle Lako Savitsch. »

Peu à peu le paysage changea d'aspect, les plaines de Nikschisch disparurent derrière les grands rochers dentelés et le Monténégro avec son horizon de pierres et de rochers, se présenta de nouveau devant nous.

Nous nous arrêtàmes un instant pour jeter un long et dernier regard sur l'imposant tableau, sur cette vaste contrée dans laquelle des peuplades se débattent contre la tyrannie et l'oppression. Au loin les gorges noires de la Duga et au milieu un point blanc imperceptible se détachait, c'était Priesecca avec ses rochers ensanglantés, ses cadavres innombrables qui, aujourd'hui encore, pourrissent au soleil. C'était là que venait de se passer un des épisodes de ce grand drame qui se déroule depuis près d'un an derrière ces rochers, sans que les cris des combattants

arrivent aux oreilles de l'Europe, si empressée à intervenir ailleurs que là où cela serait impérieusement nécessaire.

CHAPITRE XXIV

La vallée de la Zéta. — Ostrog, le monastère, l'imprimerie, Danilograd et l'Albanie. — La famille de Spasso. — Dernier bivouac. — Les officiers russes.

Que le lecteur se figure l'originalité de notre petite colonne, à sa tête marche l'infatigable Spasso, fusil sur l'épaule, puis suivent deux chevaux chargés de bagages, et les deux Européens, comme on appelle dans ce pays tous les étrangers, soit Monteverde et moi. Nous cheminons cahin-caha, escortés par quatre gaillards armés jusqu'aux dents, mais nous sommes sur un sol ami, et il n'y a plus aucun danger pour nous; au contraire, partout où nous

nous arrêtons nous sommes les bienvenus.

Dans un khan enfermé au pied des montagnes qui dominent la vallée de Zéta, nous sommes cordialement embrassés par les notables, on nous fait place autour du feu, et puis au dehors un coq chante, s'il y a un coq, il y a aussi des poules partant des œufs. Et nous mangeons enfin avec délices quelque chose de propre. Monteverde raconte à tous ces braves les détails de la bataille; ils écoutent, l'oreille tendue, la bouche ouverte, les enfants n'en respirent pas, des vieillards ont les larmes aux yeux, au récit de l'hécatombe de Turcs.

Monteverde doit, à plusieurs reprises, apprécier le nombre des tués; alors ils répètent en chœur : « Dobra! dobra, fala! (Bon! bon! merci). »

Nous quittons ce bouge enfumé et nous nous engageons dans un sentier qui serpente autour de la montagne, dans une mer d'arbustes dont les fleurs pendent en grappes.

C'est une vaste forêt jaune d'ocre, au parfum pénétrant, et dans ce fouillis gazouillent des merles à la gorge bleue, des fauvettes et des rossignols : c'est l'oasis du désert; les tourterelles à pattes roses roucoulent dans les branches et sous nos pas des lapins fuient dans les buissons.

Spasso en ajuste un et le manque, le tonnerre effraie les hôtes de la forêt, le silence se fait comme par enchantement. Au bout de quelques heures, la forêt disparaît et nous nous retrouvons dans les rochers au sommet de la montagne; en face de nous, à perte de vue, on voit le monastère d'Ostrog, ses sources ferrugineuses ont rougi le rocher. Le monastère pour ainsi dire collé contre le mur de rochers se détache en blanc dans le rouge. Saluons! c'est là que s'imprimèrent, vers l'an 1490, les premiers livres slaves. Il est vrai que plus tard, à ce qu'on dit, les guerriers firent main basse sur les caractères d'imprimerie pour fondre des balles; néanmoins,

saluons cette station avancée d'une civilisation arrêtée dans son élan.

Depuis ces hauteurs on voit au loin les montagnes de l'Albanie; puis, comme un point blanc imperceptible, Danilograd, la future capitale du Monténégro, au milieu de plaines et de vallées fertiles. On embrasse de ces pics un panorama immense : les monts de l'Albanie, de Podgoritza et de Skutari, la Moratscha, le Monténégro dans toute son étendue avec ses interminables lignes de rochers qui se succèdent sans interruption comme les vagues se succèdent aux vagues sur l'Océan. Nous redescendons dans des gorges, ici un champ cultivé, là une prairie, de l'eau, du bétail, des petites vaches qui nous regardent passer de leur grand œil doux et étonné, puis de temps à autre un groupe de guerriers qui s'acheminent vers la Duga; mais ceux-ci aussi ont été prévenus trop tard, Muktar-Pacha a fui, le muchtir est à Gasko. Il y a douze à quatorze heures que

nous cheminons sans interruption, Spasso nous presse, car bientôt nous allons arriver dans son hameau; il faut se hâter afin de pouvoir s'y installer; il marchera en avant pour prévenir les siens, organiser la réception et faire égorger l'agneau réservé pour l'étranger. Vers six heures du soir, alors que le soleil descendait à l'horizon, nous voyons arriver une caravane pareille à la nôtre. C'est le capitaine russe de Kouzmienski, accompagné du volontaire vénitien Vivaldi, tous deux bien montés, magnifiquement équipés et guidés par des jeunes gens de la maison du prince. Nous reconnaissons tous ces amis que nous avons vus à Cettinje et nous nous serrons la main. Ils accouraient pour prendre part à la bataille; consternés de la savoir terminée, ils rebroussement chemin et passeront la nuit avec nous.

Peu après nous arrivions dans une gorge où sont disposées quelques chaumières sans fenêtres. La vieille mère de Spasso nous

attend sur le seuil de la porte; elle a déjà embrassé son fils qui rapporte des dépouilles, une magnifique tunique d'un bimbratschin ou commandant de bataillon, un yatagan, un revolver. Quant aux nez, il les a comptés et jetés dans les rochers. Tous ces détails révoltants ont attendri la pauvre vieille qui nous donne sur la main un respectueux baiser, puis elle disparaît pour veiller aux détails du souper. La chaumière de la famille Spasso Bogdanowitsch est une des plus propres que nous ayons rencontrées, elle est grande, mais la famille est nombreuse: Spasso a quatre ou cinq petits frères accroupis autour du feu et qui comme père et mère se grattent à qui mieux mieux. Peu importe, nous aussi nous sommes couverts de poux. Les premiers épanchements terminés, on accroche à la crémaillère un vieux bidon pour bouillir l'eau, on place sous la cendre de longues pommes de terre; puis, armé d'une baguette dans laquelle sont enfilés les

morceaux les plus délicats de l'agneau d'honneur, Spasso et ses frères rôtissent la chair sur la braise. Le café grille et répand un parfum qui domine celui moins agréable que répandent autour d'eux les membres d'une famille monténégrine. Spasso a encore deux sœurs, de grandes filles, mais elles ont été à dix-huit lieues du hameau porter des provisions au marché de Cattaro. Les pommes de terre cuites à point, paraissent un régal délicieux auquel nous ajoutons des morceaux d'agneau rôti, puis du rakia, enfin le café. Spasso l'a moulu lui-même dans un de ces instruments bizarres en forme de seringue que l'on rencontre dans toutes les chaumières du Balkan. Il avait l'air si tranquille, si doux, ce pauvre Spasso en tournant la manivelle du moulin que je n'ai pu m'empêcher de songer qu'en quelques jours son dossier d'ennemis tués par lui s'est accru de douze à quinze nez, ce qui porte au moins à trente le nombre des sacrifices en faveur de la cause

slave. On veut nous céder les meilleures places pour la nuit, Spasso est tout contrit de notre refus. Il dit à sa mère : « Les *gospodinos* ont fait mille lieues pour venir se battre pour nous, il faut au moins les bien recevoir. » Monteverde me traduit cela en riant, et je conviens mentalement que c'est une erreur en ce qui me concerne, car je n'ai point trempé les mains dans le sang de ces justes ou injustes.

La nuit était belle, étoilée, mais fraîche, un grand feu est allumé, le bois ne manque pas au Balkan, on étend une couche de seigle, et c'est encore un raffinement, un luxe inouï pour des gens qui ont couché dans les rochers. Malheureusement la vermine effrontée et qui ne nous a pas quittés à la frontière continue à nous tourmenter. J'ai pour voisin de bivouac le capitaine russe, il a fait la campagne du Kokland, il a reçu quatorze blessures et comme convalescence il est venu prendre part aux luttes du Balkan.

Ce sont d'intrépides soldats que ces Russes ; celui-ci a au cou la croix la plus rare en Russie, trois ou quatre braves seuls la portent et parmi eux « notre Fritz » d'Allemagne. Peu à peu et malgré la vermine, un sommeil de plomb pèse sur nos paupières : c'est la dernière nuit passée dehors, le lendemain nous arriverons à Cettinje, non sans avoir rendu visite à la famille du chef des insurgés, l'oncle de Spasso, dont la chaumière est située à une lieue de là. Fort tard dans la nuit, un des petits frères de Spasso est parti à travers les rochers pour avertir les parents de Péko et du prince Nikita, de notre prochaine arrivée en leur résidence.

CHAPITRE XXV

Une amazone. — Une halte dans une famille princière. —
L'aïeule. — La chaumière du chef des insurgés.

Il fait encore sombre que déjà nous nous disposons à partir. Le froid est vif dans ces montagnes, et, malgré nos feux, nous n'y tenons plus, c'est à peine si nous avons dormi plus de trois heures. Les chevaux sont bridés, ces pauvres animaux ne sont pas beaux, leur poil long et inculte n'a jamais subi l'étrille; quant à leur nourriture et à l'eau, ils la cherchent eux-mêmes entre les rochers; ce-jour là cependant, leur provende fut abondante. Après avoir pris congé de la famille,

nous quittons la chaumière, le Russe et l'Italien partent vers le nord et nous vers le sud. A peine hors du ravin qui cache aux yeux la chaumière des parents de Spasso, nous nous engageons dans une vallée entre deux grandes gorges, des chèvres à moitié sauvages broutent dans les rochers. Spasso lâche un coup de fusil et chèvres et moutons bondissent dans les rochers et disparaissent à nos yeux. En ce moment passe à dos de mulet, et comme un vrai cuirassier, une grande et belle fille qui file la laine; nous sourions à l'aspect de ce beau cavalier et la pauvre enfant des montagnes rougit en passant près de nous, car le sentier dans les rochers est si étroit qu'il faut se retirer dans le ravin pour faire place à la belle amazone, qui nous lance toute confuse le « *dobra jutro* » matinal.

Il faut faire halte à l'entrée du petit hameau qu'on voit au-dessous de nous; il y a là une église, nos hommes y feront leurs dévo-

tions, puis nous aurons à nous présenter à la mère du chef des insurgés de l'Herzégovine. Spasso veut que les choses se passent dignement, car ils ont du théâtral dans le caractère, tous ces braves Monténégrins. Voici, du reste comment il organise notre entrée dans le hameau : il marchera devant, fusil au bras, Monterverde et moi de front et si possible au trot, car cela fait meilleur effet, nous viendrons ensuite, puis chacun de nos hommes suivra à cinquante pas de distance à côté de son cheval. Et nous arrivons devant la petite église blanche qui est là toute coquette avec son petit clocher doré par le soleil du matin. N'oublions pas qu'il est cinq heures et que, toute cérémonieuse qu'elle est, notre visite ne laisse pas, quant à la convenance, d'être trop matinale. On arrête les chevaux, Spasso, et les trois guides se découvrent, et, la tête baissée, ils récitent leurs prières de l'air du monde le plus contrit, le plus humilié. Que peuvent avoir à dire à leur

Dieu de pauvres diables dont les mains sont encore rouges de sang? Hélas! les religions d'ici-bas sont pour toutes les intelligences, et Spasso, qui a égorgé à dix-huit ans trente de ses frères tures, n'en pense pas moins être un excellent chrétien. Nous nous gardons de distraire ces braves de leur recueillement, il n'en faudrait pas davantage pour nous discréditer à leurs yeux et nous faire prendre pour de faux chrétiens, c'est-à-dire pour des Turcs, car l'intelligence de ces guerriers ne va pas loin en matière théologique. Mais enfin, comment dirai-je? L'opération est terminée, Monteverde fait, lui aussi, un grand signe de croix et le cortège organisé peut faire son entrée solennelle. Nous actionnons les chevaux, puis, Spasso en tête, nous arrivons devant une chaumière basse devant laquelle courent quelques gros chiens, qui nous menacent selon l'usage de leurs énormes crocs. Spasso les couche en joue et ils décampent rapides comme l'éclair. Nous faisons une volte et

nos deux chevaux se présentent devant le front, les hommes et les chevaux à bagages restent à une respectueuse distance. « Dobra jutro gospodino » nous dit une brave et vénérable Monténégrine qui nous attend sur le seuil de la porte. Nous devons entrer chez elle, et elle ne doit nous recevoir qu'à l'intérieur. Nous pénétrons donc dans la chaumière. Toute la famille est réunie debout autour de deux espèces de bancs à dossiers, hauts d'un pied au plus et sur lesquels on a placé des coussins. Devant ces bancs il y a une petite table avec des tasses à café et du rakia, première chose qu'on offre à l'étranger. La mère de Péko s'avance alors et nous donne un baiser respectueux sur la manche de nos habits, puis viennent d'autres femmes, et les enfants nous regardent étonnés. Monteverde apporte des nouvelles de Péko Pablowitsch, le fils de la vénérable femme qui nous a reçus. A ses côtés se trouve sa bru, une grande et belle créature, une des plus

belles que j'aie vues au Monténégro. Elle porte la chemise blanche ouverte, elle est grande, bien faite, elle a des traits superbes. Son mari, fils de Pablowitsch, est au camp insurgé ; c'est lui que nous avons trouvé à Grakowo la veille de notre entrée dans l'Herzégovine. Autour de ces deux femmes il en est d'autres, parentes ou servantes, qui attisent le feu, font bouillir l'eau et préparent un repas. Pendant que Monteverde parle avec les femmes, j'examine en détail ce curieux intérieur. La chaudière est divisée en deux parties : l'une occupée par Péko Pablowitsch et sa mère, l'autre par son fils et sa femme ; il y a deux portes et deux lucarnes tenant lieu de fenêtres ; le toit, qui avance un peu, est couvert et de chaume et de grandes plaques de pierre. Les murs ne sont pas crépis. Je sors et je fais lestement un petit croquis de cette modeste habitation. A l'intérieur les murs, les poutres et les meubles sont noircis par la fumée du foyer, qui n'a d'autre issue que la

porte; le sol est battu et dur, dans le fond de cette salle unique, une poutre taillée en échelons conduit à six pieds du sol sur une soupenne où il y a le bois et les provisions. Près du foyer un petit mur large de deux pieds est la place sur laquelle on étend les couvertures pour la nuit. Au mur sont accrochés deux ou trois magnifiques fusils tout plaqués de nacre, d'or et d'argent. Ce sont les armes de plusieurs générations, le canon est en laiton ciselé, il a au moins huit pieds de long. Il y a aussi des selles, des brides, des sabres turcs, un vrai arsenal, qui prouve amplement que les expéditions que fait depuis vingt ans le héros monténégrin ont été généralement heureuses. Dans le fond, et sur le mur, un vieux bahut en bois peint représente la corbeille de noces que toute Monténégrine apporte avec elle dans le ménage.

Pendant que je termine mon examen de ce curieux intérieur, voilà la conversation qui s'établissait entre l'aïeule et Monteverde :

« Dis à mon fils qu'il ne s'expose pas tant, qu'il laisse aller les autres. » Monteverde lui répondit : « Là où ton fils va, les autres y vont, là où il ne va pas, les autres n'y vont pas! — Alors, laisse le faire comme il voudra et que Dieu nous protège, dit la vénérable femme. — Les gens de la maison étaient debout, attentifs à nos moindres mouvements. tantôt c'était une femme qui accourait avec des charbons ardents pour nos chibouks, tantôt une autre apportait du café dont elle emplissait nos petites tasses. — Le café, du reste, précède et suit les repas d'honneur. — On nous sert, sur notre petite table, des œufs cuits durs, une sorte de beurre ayant tout le parfum du fromage de Limbourg le plus fait, puis une poule frite dans l'huile et coupée par petits morceaux. Le pain avait été cuit exprès pour nous dans la nuit même; il était lourd, gris, garni de paillettes jaunes, mais excellent comme tout le reste surtout pour des gens qui ont vécu de trouvailles

et d'emprunts. — On apporta une bouteille pleine d'un gros vin, et nous bûmes à la mode européenne en choquant nos deux verres opaques de graisse, l'un contre l'autre à la santé du vaillant Péko Pablowitsch, général en chef des insurgés, à celle de sa vénérable mère et à toute la famille. Monteverde traduisit en l'expliquant mon toast étrange, et toutes ces femmes s'inclinèrent en disant « Fala, gospodino » (merci, monsieur). Au dehors on avait donné de l'orge et de l'avoine aux chevaux, aux hommes du pain et du vin; des gens des chaumières environnantes étaient accourus pour voir ces étranges visiteurs qui revenaient de la Duga, où avait eu lieu la grande bataille. C'étaient des femmes, des enfants et quelques vieillards, mais les hommes étaient absents. — Un petit garçon de dix ans, filleul du prince Nicolas, fixa particulièrement l'attention. Il écoutait, ce petit bonhomme, le récit de la bataille, ses yeux brillaient; s'il avait eu cinq ans de plus, nous

ne l'aurions pas trouvé autour des femmes.

Il y avait environ deux heures que nous étions installés dans la famille, il fallait songer à partir et à gagner Cettinje, éloigné encore de dix à douze lieues. Les chevaux sont bridés, les femmes vont respectueusement prendre congé de nous; c'est alors qu'arrive un vieux déguenillé, sale à faire peur; il approche sans façon, nous embrasse, nous emprunte du tabac et nous questionne familièrement. Mais c'est un homme, et telle est la différence de position sociale. L'homme est tout dans ce singulier pays, quant à la femme fût-elle parente du prince, épouse, mère ou fille du plus intrépide chef du Balkan, elle ne saurait s'affranchir des exigences des mœurs. Nous quittons cette belle famille, de race princière, Monteverde remet à l'aïeule cinq brillantes pièces d'or pour les enfants, elle les accepte et les regarde longtemps; le reflet jaune et chatoyant fascine ses yeux. « Qu'est-ce que c'est que ça? » dit-elle. Des

médailles, répond Monteverde, et sur ce, nous montons à cheval, non sans que notre familier questionneur ne nous eût encore emprunté une bonne poignée de tabac pour son chibouk.

CHAPITRE XXVI

Accident de route. — Retour à Cettinje. — Départ. —
Arrivée à Cattaro.

Nos chevaux sont exténués par douze jours de fatigues continues, leur allure n'est plus vive, c'est à pas lents que ces pauvres animaux mettent un pied devant l'autre dans ces rochers inextricables; de plus, la chaleur est devenue étouffante, la réverbération des rayons sur les rochers jaunes éblouit et brûle les yeux, néanmoins c'est le dernier jour de voyage, nous pourrons arriver à trois heures à Cettinje. Ici et là, dans les rochers, nous rencontrons des femmes pesamment chargées,

qui reviennent de Risano, Grakowo ou Cetinje, puis sous les anfractuosités des pics de la route, on aperçoit, campées sur un peu de paille, des familles entières de réfugiés herzégoviniens; les enfants s'amuseut entre eux dans les rochers, la mère est accroupie à l'ombre, l'homme fume mélancoliquement un reste de tabac. Quant aux bagages, il n'y en a ordinairement pas, le tout peut facilement s'emporter dans un sac.

La route est un peu meilleure, mais nos montures n'en peuvent plus. Dans une vallée nous trouvons une énorme citerne autour de laquelle plus de cinquante femmes causent entre elles; c'est là que nous faisons halte. Nous abreuvons les chevaux, nous faisons nous-mêmes quelques ablutions, le savon mousseux provoque un étonnement plaisant. A une lieue de là je me trouvais seul, au loin les cris de mon camarade de route me rappellent en arrière; son cheval exténué n'en pouvait plus, il était tombé, le mien allait en

faire autant. Il fallut se séparer de ces fidèles compagnons de route, sans le secours desquels nous serions morts vingt fois de fatigue sans avoir pu accomplir notre tâche. Ces pauvres animaux soufflaient bruyamment, leurs flancs amaigris étaient trempés d'eau, elle coulait sous les selles, lorsque celles-ci furent enlevées de leur dos tranchant comme une lame de couteau. Nous voulûmes leur donner un reste de pain sec, mais ils n'y touchèrent pas. Nous avons encore huit lieues de route pour arriver à Cettinje, il fallait se résigner et terminer l'expédition *per pedes apostolorum*. Heureusement des gens passaient allant au chef-lieu, ils chargèrent notre petit bagage sur leurs robustes épaules et l'ascension des collines et montagnes continua. Après six heures de marche, nous arrivions enfin sur les hauteurs depuis lesquelles on aperçoit se détachant au loin la poudrière de Cettinje; deux heures après, nous faisons notre entrée dans la capitale,

mais dans quel état piteux ! Ce n'étaient plus ces citadins en toilette de fantaisie, montés sur de bons chevaux escortés, de guides pittoresquement costumés. — Non ! nous faisons notre entrée à pied, couverts de poussière, déchirés, harassés, sales à faire peur. Les prisonniers de l'État nous regardaient avec une commisération évidente, et il n'est pas jusqu'au faux duc de Médiune qui ne nous saluât le plus familièrement du monde.

Notre retour en la capitale fit sensation ; l'aide de camp du prince vint nous relancer jusqu'à la *locanda* ; Son Altesse désirait nous voir et entendre de notre bouche le récit détaillé de la grande bataille de la Duga. Je renonçai à l'honneur, le débraillé de mon extérieur ne permettait pas une visite au palais, des solutions de continuité dans nos vêtements nous obligeaient à la plus grande prudence, et mon compagnon de route m'avoua même que le prince, ayant absolument voulu qu'il se couvrit la tête de son bonnet, il avait

dû refuser et se servir de ce dernier pour cacher des faiblesses d'étoffe. — En toute autre circonstance, il eût été facile de mettre un peu d'ordre dans la toilette par l'achat des pièces indispensables; mais n'oublions pas que nous sommes au Monténégro, qu'il n'y a ni tailleurs ni magasins de confection, et qu'eussiez-vous perdu un canon de votre pantalon, il faudrait aller à Cattaro pour le remplacer, c'est-à-dire à huit lieues de l'endroit où nous étions. Nos effets, du reste, avaient été déposés à Risano chez un patriote slave, nous les retrouverions le lendemain à Cattaro.

Le soir, à la table d'hôte de la *locanda*, il y eut joyeux souper; tous les chefs d'administration de la principauté s'y trouvaient, y compris quelques sénateurs, le directeur des postes et télégraphes, le directeur du journal officiel, le *Glas Czernagora*, le chef de l'ambulance russe, l'excellent docteur Wet-chilikoff, puis M. Duby, le secrétaire du

prince, M. Février, son docteur, M. Matanowitsch, l'aide-de-camp et bien d'autres encore. Pendant toute la soirée, nous ne parlâmes que rédifis et nizams, bachi-bozougs et agas; vingt fois il fallut raconter les phases de la bataille et les péripéties du combat. Je croyais que chacun avait bien compris, lorsque l'un des sénateurs me dit gravement : « Je ne comprend pas pourquoi vous avez laissé Muktar regagner Gazko ! » En ce moment, je pensais à mes deux bachi-bozougs, et je trouvais Son Excellence absurde.

La nuit devait être belle, la lune ne se couchait qu'à 2 heures du matin; nous voulions gagner Cattaro, d'où, dès le lendemain, partait un bateau du Lloyd autrichien. On voulait nous retenir, mais en vain; nous avions hâte de quitter ce pays des pierres et des émotions. A neuf heures, deux chevaux blancs bien harnachés nous attendaient; nous serrons la main à tous ces excellents amis, M. Wetschilikoff nous passe encore un

flacon de son meilleur cognac pour nous empêcher de nous endormir à cheval, car la fatigue est terrible et la route périlleuse. A dix heures nous étions sur les pics qui dominent le plateau de Cettinje. Nous jetions un dernier regard sur ce pays où vivent perdus tous nos bons amis, isolés du reste du monde, par des remparts de rocs, ne recevant des nouvelles de l'Europe et de la civilisation que deux fois par semaine, quand le temps est propice. La lune éclairait ce magnifique paysage : dans les rochers, les hiboux se répondaient d'un pic à l'autre; au loin, le lac de Skutari, inondé par les rayons de la lune, brillait comme un bassin d'argent, et puis les chevaux reprirent leur allure. Tout ce tableau disparut et nous nous retrouvâmes dans l'océan de pierres et de rocailles, menacés à chaque instant de vider les arçons et de rouler dans les abîmes. Ce fut une dernière et effrayante équipée. Mes compagnons exténués s'endormaient, Monteverde, à cheval,

faillit trois fois rouler à terre; Spasso trébuchaït en marchant; c'est alors, après leur avoir asséné de vigoureux coups de bâton, que je pensai au flacon du docteur. — Avec la baguette de fusil de Spasso, le bouchon fut enfoncé, et quelques bonnes gorgées du liquide chassèrent le sommeil. En ce moment le jour apparaissait, et au-dessous de nous et presque à pic, on voyait se dessiner Cattaro. Le vapeur était au quai, son fanal rouge brillait à la poupe. « Allons, courage! pensai-je, petit bonhomme vit encore » et d'un pas vigoureux, nous franchîmes les cent zigzags de la montagne; deux heures après, nous barbotions dans l'eau comme de vrais canards. Adieu, vilains poux, vermine insurgée; adieu, cuisants souvenirs, l'eau a tout emporté.

A sept heures *le Miramar* fumait au port. En passant près du marché où viennent les Monténégrins vendre quelques pauvres produits, nous vîmes deux grandes filles s'ap-

procher de nous. Spasso reconnut ses deux sœurs, âgées de seize à dix-huit ans, deux pauvres filles modestes, proprement vêtues, aux chemises blanches parfaitement ouvertes et laissant voir leur brune poitrine. — Spasso, en bon frère se laissa embrasser les mains, on en fit autant de nous — puis les deux filles de la montagne se retirèrent. Il y avait bien des mois que Spasso n'avait vu ses sœurs, malgré cela il ne se prodigua pas en compliments. — Peu après nous étions tous trois sur le bateau qui allait nous ramener à Raguse. Spasso, le guerrier intrépide, avait peur, la grande machine qui gronde sous les pieds, les roues qui battent l'eau impatientes, le sifflet strident qui crie dans l'air : tout cela impressionnait notre jeune sauvage, et cependant devant les Turcs, c'était un brave.

Sur le pont se promenait un sénateur monténégrin, le père de l'aide de camp du prince. Il se rendait à Belgrade en Serbie, pour s'occuper de certaines questions assez

graves qui sont connues aujourd'hui. — Dans l'après-midi nous étions à Raguse; c'est là que la convention conclue était résiliée. — Dans l'heur et le malheur nous avions de part et d'autre respecté nos engagements, nous nous serrâmes la main. — Monteverde allait prendre quelques jours de repos pour recommencer ensuite ses expéditions aventureuses. Il est aujourd'hui en pleine Herzégovine avec l'armée du prince Nikita. Quant à Spasso, il était ému en nous quittant; il enleva son bonnet et nous embrassa, puis il gagna la route qui conduit à travers les montagnes vers les gorges où campent ses amis les insurgés, se retournant quelquefois en agitant sa *capa*.

.
.
Me voici, à la fin de mon récit. Je pris seul place à bord du *Miramar* qui nous emporta vers le nord. Pendant longtemps encore il me semblait ressentir encore le perpétuel

cahotement du cheval, je croyais voir et entendre mes camarades de voyage. C'est que, dans les circonstances ordinaires de la vie, on porte peu d'attention à ceux qui sont autour de soi; mais ceux avec lesquels on a supporté des fatigues, affronté quelques dangers restent comme une image dans la pensée. Je ne me séparerai pas de mes amis de quelques jours, engagés de nouveau dans les dangers sans leur dire : Adieu et bon courage!

FIN.

TABLE

PRÉFACE		v
CHAP.	I. Venise. — Trieste. — L'Autriche d'aujourd'hui. — L'Adriatique. — La Dalmatie.....	4
—	II. Gravosa, la vallée des Oliviers. — Considérations générales relatives aux réfugiés. — La presse, programme de voyage. — La Bocca. — Un commissaire turc. — Cattaro. — Philosophie du soldat autrichien.....	15
—	III. Départ de Cattaro. — Les gens que l'on rencontre. — Système de locomotion. — Les Monténégrins, le paysage. — Nekuj, Skutari d'Albanie. — Le Monténégro. — Arrivée à Cettinje.....	30
—	IV. Cettinje. — Courses dans la localité. — Le palais, le Bigliardo, prison et prisonniers. — Le duc de Médiune. — Les sénateurs et les gardes du corps. — Concert. — Jeux olympiques. — Le prince. — La guzla.....	41
—	V. Le Monténégro et son peuple.....	58
—	VI. Le Monténégro, situation politique, économique et militaire.....	72

CHAP.	VII. Entrée en campagne, la Bocca, Risano. — Physionomie de la colonne. — Le Paysage. — Spasso, le neveu de Péko..	90
—	VIII. Les Cous-Tordus (Crivocheïs), les Racineux (Corianitschi), les Dentus (Zubsciani) et les Forestiers, luttant pour leur indé- pendance.....	101
—	IX. Dragai. — Le grand chef des Cous-Tordus. — Voïvode et cabaretier. — Eurôleurs d'insurgés. — Grakowo, télégraphiste armé. — Dernier souper civilisé. — Arche de Noë. — Un coq qui a la vie dure.....	111
—	X. Entrée dans l'Herzégovine.....	124
—	XI. L'insurrection.....	134
—	XII. Départ de Grakowo, le <i>tcherbett</i> , vin à la livre, entrée sur le sol turc, le cor- respondant du <i>London News</i>	146
—	XIII. Halte dans la montagne, les gens de l'en- droit, une drôle de monnaie. — Second cantonnement, assiégés par des moutons.	157
—	XIV. Les pics de la Duga, neige, Piwa, Priesec- ca, la vallée de Nikschisch. — Arrivée au camp.....	165
—	XV. Le camp des insurgés.....	174
—	XVI. Les chefs insurgés.....	182
—	XVII. Une reconnaissance — Un dîner original. — Une nuit au camp.....	191
—	XVIII. Le réveil. — Le coup de l'étrier. — Le premier coup de feu. — Délogés. — Retraite. — Un moment pénible à passer.....	202
—	XIX. Perdu dans les bois. — Retour au camp. — Nouvelle alerte. — La bataille.....	215
—	XX. Les bivouacs, le bonnet de Péko, la nuit.	226
—	XXI. Le 29 et 30 avril. L'armée turque cernée.	236
—	XXII. La poursuite, nez taillés, le butin, départ.	248

CHAP. XXIII. Grauitza. — Encore une ambulance russe. — Un guerrier de douze ans. — La Zéta. — Les Pandours. — Fourvoyés. — Alerte.	260
— XXIV. La vallée de la Zéta. — Ostrog, le monas- tère, l'imprimerie, Danilograd et l'Alba- nie. — La famille de Spasso. — Der- nier bivouac. — Les officiers russes...	273
— XXV. Une amazone. — Une halte dans une fa- mille princière. — L'aïeule. — La chau- mière du chef des insurgés.....	282
— XXVI. Accident de route. — Retour à Cetinje. — Départ. — Arrivée à Cattaro.....	293

FIN DE LA TABLE.



SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS

33, rue de Seine, à Paris.

EXTRAIT DU CATALOGUE

ROMANS

ALONE (F.). <i>Les Vaincus victorieux</i> . 1 vol. in-12.....	3 fr.
BONNEMÈRE (Eug.). <i>Les déclassés</i> . 2 ^e édition. 1 vol. in-12.....	3 fr.
— <i>Le Roman de l'avenir</i> . 2 ^e édition. 1 vol. in-12.....	3 fr.
— <i>Mémoires d'un curé vendéen</i> . 3 ^e édition. 1 vol. in-12.....	3 fr.
BUNGENER (F.). — <i>Un sermon sous Louis XIV</i> , suivi de deux soirées à l'hôtel Rambouillet. 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
— <i>Trois sermons sous Louis XV</i> . 5 ^e édition. 3 vol. in-12.....	7 fr. 50
CARLOS (Eugène). — <i>Les Parfums de la vie</i> . 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
CONSCIENCE (Marie). — <i>Un million comptant</i> . 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
COUPEY (Augusta). — <i>Marielle</i> . 2 ^e édition. 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
GERALD (Louise). — <i>Paix sur terre</i> . 1 vol. in-12.....	3 fr.
— <i>Madelcine</i> . 1 vol. in-12.....	2 fr.
— <i>Un mariage en Angleterre</i> . 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
GOTTHELF (Jérémias). — <i>Au village</i> . Nouvelles traduites par Max Buchon, précédé d'une préface de Georges Sand. 1 vol. in-12.....	3 fr.
— <i>Joies et souffrances d'un maître d'école</i> . 2 vol. in-12.....	5 fr.
— <i>Ulric le valet de ferme</i> , ou comment Ulric arrive à la fortune. Traduction libre de l'allemand. 3 ^e édition. 1 fort vol. in-18.....	3 fr. 50
JENKIN (madame). — <i>Un mariage français</i> . Traduit de l'anglais par E. W. 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
MICHEL (Adolphe). — <i>Les Missionnaires bottés de Louis XIV</i> . Roman historique. 1 vol. in-12.....	2 fr.
PRIMEVEYRE (Samuel). — <i>Les Naufragés de la civilisation</i> , simple récit d'une épave. 2 vol. in-12.....	6 fr.
RAMBAUD. — <i>Gaston Renaud, l'ouvrier</i> . 1 vol. in-12.....	3 fr.
SCHWARTZ (M. S.). — <i>Une vengeance</i> . Roman suédois, trad. par A. Matorne. 1 vol. in-12.....	3 fr.
STEEG (Jules). — <i>Faleyrac, Histoire d'une commune rurale</i> . 1 vol. in-18.....	3 fr.

POÉSIE

ALEXANDRI. — <i>Les Doïnas</i> . Poésies moldaves, trad. par J.-E. Voïnesco. 1 vol. in-12.....	2 fr.
AMANIEUX (Marc). — <i>Les Écolières</i> . Poésies, 1868-1872. 1 vol. in-12.....	3 fr. 50
ARBOUSSE-BASTIDE. — <i>Pleurs et chants</i> . Poésies. 1 vol. in-18.....	3 fr. 50
ATHOZE (Louis d'). — <i>Feuilles détachées</i> . 1 vol. in-12.....	5 fr.
BATAILLE (F.). — <i>Premières rimes</i> . Déclassés. — <i>Libres paroles</i> . — <i>Fleurs de ronces</i> . 1 vol. in-18.....	5 fr.
— <i>Le Pison de la mansarde</i> . 1 vol. in-18.....	3 fr.
BLANVALET (Ch.). — <i>Poésies complètes</i> . 1 vol. in-8.....	5 fr.
DESBORDES-VALMORE, — <i>Poésies inédites</i> , publiées par M. Gustave Revilleod. 1 vol. in-8, cart.	5 fr.
Le même, 2 ^e édit. 1 vol. in-8.....	3 fr. 50
ERNST (Amélie) — <i>Rimes françaises d'une Alsacienne</i> . 1 vol. in-18.....	4 fr.

ESCHENAUER. — <i>Echos. Poésies.</i> 1 vol. in-18.	5 fr.
GËTHE. — <i>Faust.</i> Traduction en vers par Alexandre Laya. 1 vol. in-8.	6 fr.
— <i>Iphigénie en Tauride.</i> traduite en vers français. 1 vol. in-12.	3 fr.
— <i>Le Faust.</i> traduit par Marc-Monnier. (Voir Marc-Monnier).	
GRENIER (Edouard). — <i>Marcel.</i> Poème. 1 vol. in-24.	4 fr.
— <i>Petits poèmes.</i> Ouvrage couronné par l'Académie française. 4 ^e édition revue et augmentée de poésies nouvelles. 1 vol. in-12.	3 fr.
LEMONNIER (A.-H.). — <i>Pèlerinages poétiques en Suisse.</i> 1 vol. in-8.	6 fr.
LUCIEN DE LA RIVE. — <i>Teunyson.</i> — <i>Longfellow.</i> Essais de traduction poétique. 1 vol. in-12.	2 fr.
MARC-MONNIER. — <i>Théâtre de marionnettes.</i> avec une préface de Victor Cherbuliez. 1 vol. in-18.	3 fr. 50
— <i>Poésies.</i> 1 vol. in-18, sur papier de Hollande.	5 fr.
— <i>Le Faust de Gëthe.</i> traduit en vers français. 1 vol. in-8. Tiré à 500 exemplaires sur papier de Hollande.	12 fr.
— <i>Madame Lili.</i> Comédie. 1 vol. in-18.	4 fr. 50
— Quelques exemplaires sur papier de Hollande.	2 fr. 50
— <i>La Vie de Jésus.</i> racontée en vers français d'après les Évangiles. 2 ^e édit. revue et corrigée. 1 vol. in-8.	6 fr.
Edition princeps, sur papier de Hollande.	20 fr.
OLIVIER (Juste). — <i>Les chansons lointaines.</i> 1 vol. in-8.	6 fr.
— <i>Les Chansons du soir.</i> in-18.	2 fr.
PËCUSSE (A.-L.). — <i>Echos et chants des bords de la mer Noire.</i> 1 vol. in-12.	2 fr. 50
PETIT-SENN (J.). — <i>Œuvres anciennes et nouvelles.</i> 3 vol. in-12.	10 fr.
— <i>Poésies genevoises.</i> 3 vol. in-18.	40 fr. 50
PITTIË (Francis). — <i>Le Roman de la vingtième année.</i> 1 vol. in-24, papier teinté.	2 fr. 50
PRESSENSE (madame de). — <i>Poésies.</i> 4 ^e édition revue et augmentée. 1 vol. in-18.	3 fr.
RAMBERT (Eugène). — <i>Poésies.</i> 1 vol. in-18.	5 fr.
REDWITZ (Oscar de). — <i>Le Maître des compagnons de Nuremberg.</i> in-4.	5 fr.
ROSTAND (Eugène). — <i>Poésies simples.</i> 1 vol. in-18.	3 fr.
Edition de luxe, tirage à 25 exemplaires.	5 fr.
— <i>La seconde page.</i> 1 vol. in-12.	5 fr.
SCHOLL (Jules Charles). — <i>Lis et pervenches.</i> Poésies, 1863-1875. 1 vol. in-18.	2 fr. 50
SOULARY (Josephin). — <i>Sonnets, poèmes et poésies.</i> 1 vol. in-8.	20 fr.
STERROZ (J.). — <i>Offrandes, poèmes et poésies.</i> 1 vol. in-8.	3 fr.
— <i>Un mois terrible.</i> Août-septembre 1870. 1 vol. in-18.	2 fr. 50
TAUPIN (H.). — <i>Matin du cœur.</i> 1 vol. in-18.	3 fr.
VUY (Jules). — <i>Echos des bords de l'Arve.</i> 3 ^e édition revue et augmentée. 2 vol. in-18.	7 fr.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

BONNEFON (D.). — <i>Les Écrivains célèbres de la France,</i> ou Biographies littéraires des écrivains français depuis l'origine de la langue jusqu'au XIX ^e siècle, à l'usage des écoles et des maisons d'éducation. 1 vol. in-12.	3 fr. 50
— <i>Les Écrivains modernes de la France,</i> ou Biographies des principaux écrivains français, depuis le premier empire jusqu'à nos jours, à l'usage des écoles et des maisons d'éducation. in-12.	3 fr.
BOUCHER (Léon). — <i>William Cowper,</i> sa correspondance et ses poésies. 1 vol. in-12.	4 fr.
EICHHOFF (F. G.). — <i>Histoire de la langue et de la littérature des Slaves,</i> Russes, Serbes, Bohèmes, Polonais et Lettons, considérées dans leur origine indienne, leurs anciens monuments, et leur état présent. 1 vol. grand in-8, 1839.	3 fr.

- MARC-MONNIER. — *Genève et ses poètes, du XVI^e siècle à nos jours.* 1 vol. in-8. 7 fr. 50
- MONNARD (Charles). — *Chrestomathie des prosateurs français du XIV^e au XVI^e siècle, avec une grammaire et un lexique de cette période, une histoire abrégée de la langue française, depuis son origine jusqu'au commencement du XVII^e siècle, et des considérations sur l'étude du vieux français.* 1 fort vol. in-8 en 3 parties, 1862. 6 fr.
- 1^{re} partie. Considérations générales, grammaire et lexique.
2^e partie. Chrestomathie élémentaire.
3^e partie. Chrestomathie supérieure.
Chaque partie se vend séparément. 2 fr.
- RAMBERT (Eugène). — *Alexandre Vinet d'après ses poésies.* 1 vol. in-18. 3 fr. 50
— *Alexandre Vinet, sa vie et ses œuvres.* 3^e édition. 2 vol. in-18. 6 fr.
- SAYOUS. — *Histoire de la littérature française à l'étranger depuis le commencement du XVII^e siècle.* 2 vol. in-8. 12 fr.
(Ouvrage couronné par l'Académie française.)
- SCHLEGEL (F.). — *Histoire de la littérature ancienne et moderne.* Ouvrage traduit de l'allemand par William Duckett. 2 vol. in-8. 12 fr.
- STAPFER (N. P. A.). — *Mélanges, philosophiques, littéraires, historiques et religieux, précédés d'une notice sur l'auteur.* par M. A. Vinet. 2 forts vol. in-8. 12 fr.
- STAPFER (Paul). — *Causeries guernesaises.* Edition accompagnée de dix lettres en anglais sur des sujets littéraires. 4 vol. in-8. 6 fr. 50
— *Les Artistes juges et parties.* Causeries parisiennes. 2^e édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- TCEPPFER (Rodolphe). — *Mélanges.* Nouv. édit. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
- VINET (Alexandre). — *Moralistes des XVI^e et XVII^e siècles.* 1 vol. in-8. 4 fr.
— *Poètes du siècle de Louis XIV.* 1 vol. in-8. 6 fr.
— *Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle.* 2 vol. in-18. 7 fr.
— *Etudes de la littérature française au XIX^e siècle.* 2^e édition 3 vol. in-18. 10 fr. 50
— *Chrestomathie française ou choix de morceaux tirés des meilleurs écrivains français; ouvrage destiné à servir d'application méthodique et progressive à un cours régulier de langue française.* 3 vol. in-8. 13 fr. 50
Tome I. *Littérature de l'enfance.* 3 fr. 50
Tome II. *Littérature de l'adolescence.* 4 fr. »
Tome III. *Littérature de la jeunesse et de l'âge mûr.* 5 fr. 80
Edition originale et complète qu'il ne faut point confondre avec les contrefaçons fautives, belges et autres.

HISTOIRE

- ALBRESPIY (A.) — *Comment les peuples deviennent libres.* Allemagne, Suisse, Pays-Bas, Angleterre, Etats-Unis, France 4 vol. in-8. 7 fr. 50
- BONNEMÈRE (Eug.). — *La France sous Louis XIV.* 2^e édit. 2 vol. in-8. 10 fr.
— *Histoire des paysans.* 2^e édition entièrement refondue. 2 vol. in-12 7 fr.
La Vendée en 1793. 2^e édit. 4 vol. in-12. 3 fr. 50
- BOUCHER (Léon). — *William Couper.* Sa correspondance et ses poésies. 1 beau vol. in-18. 4 fr.
- FONTANES (Ernest). — *Cavour, conférence, 31 janvier 1875.* 1 vol. in-18. 4 fr.
- GRENVILLE-MURAY. — *Les Hommes du second empire, silhouettes contemporaines.* Traduit de l'anglais par A. Dapples. 1 vol. in-12. 3 fr. 50
— *Les Hommes de la troisième république,* traduit de l'anglais par Henri Testard. 2 vol. in-18. 7 fr.
— *Les Hommes du Septennat.* 4 vol. in-18 3 fr. 50
- GUIBAL (G.). *Histoire du sentiment national en France pendant la guerre de Cent ans.* 1 beau vol. in-8. 7 fr. 50
- LALAUBIE (H. de). — *Voyage à Lucerne et dans la Suisse orientale.* 4 vol. in-18. 3 fr. 50

- MONOD (Gabriel). — *Jules Michelet*, avec un portrait à l'eau-forte par Boilvin et un sonnet par G. Lafenestre. 1 vol. in-18. 3 fr.
- ROSSEUW-SAINTE-HILAIRE. — *Jules César*. 1 vol. in-18. 2 fr.
- THIRIAT (Xavier). — *Journal d'un solitaire*. Voyage à la Schlucht. 1 vol. in-12. 3 fr.
- VOGT (Charles). *Lettres politiques* de Charles Vogt contre l'annexion de l'Alsace-Lorraine, traduites par A. Marchand, rédacteur du *Temps*. 1 vol. in-12. 4 fr. 50

ESTHÉTIQUE — BEAUX-ARTS

- AICARD. — *La Vénus de Milo*. Recherches sur l'histoire de sa découverte d'après des documents inédits. 1 vol. in-12. 3 fr.
- ALAUX (J.E.). — *Etudes esthétiques*. L'art dramatique. La poésie. L'esprit de la France dans sa littérature. 1 beau vol. in-18. 3 fr.
- ALBRESPY. — *Influence de la liberté* et des idées religieuses et morales sur les beaux-arts. 2^e édition revue et augmentée d'une lettre de Sainte-Beuve à l'auteur. 1 beau vol. in-18. 3 fr.
- BARBEDETTE (H.). — *Stephen Heller*, sa vie et ses œuvres (Études sur les artistes contemporains). 1 broch. in-8. 2 fr.
- COQUEREL (Athanase) fils. — *Rembrandt et l'individualisme dans l'art*. Conférences faites à Amsterdam, Rotterdam, Strasbourg, Reims et Paris. 1 vol. in-18. 2 fr. 50
- *Des Beaux-Arts en Italie* au point de vue religieux. Lettres écrites de Rome, Naples, Pise, etc., suivies d'un appendice sur l'iconographie de l'Immaculée conception. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- GRANDMOUGIN. — *Esquisse* sur Richard Wagner. 1 broch. in-8. 2 fr.
- HAMMANN (J. M. Herman). — *Des arts graphiques* destinés à multiplier par l'impression, considérés sous le double point de vue historique et pratique. 1 vol. in-12. 2 fr.
- *Portefeuille artistique et archéologique de la Suisse*. 4^e série se composant de 72 pages de texte et de 48 pl. in-4, et renfermant des dessins recueillis dans les cantons de Genève, de Vaud, du Valais, de Fribourg, de Neuchâtel, de Berne, de Soleure, d'Argovie, de Schaffhouse, de Lucerne, d'Uri et des Grisons, y compris le mémoire sur les briques suisses ornées de bas-reliefs du XIII^e siècle. 1 vol. in-4 cart. 30 fr.
- LUCAS (E.). — *Les Concerts classiques en France*. 4 beau vol. in-8, papier de Hollande, avec un frontispice à l'eau forte par Félix Lucas. 4 fr.
- MESNASD (L.). — *Un successeur de Beethoven*. Etude sur Robert Schumann. 1 broch. in-8. 2 fr.
- OLLIVIER (Emile). — *Une visite à la chapelle des Médicis*. Dialogue sur Michel-Ange et Raphaël. 1 vol. in-12. 2 fr. 50
- PALISSY (Bernard). — *Discours admirable sur l'art de terre*, de son utilité, des esmaux et du feu, par B. Palissy, inventeur des rustiques ligulines du roy et de la reine sa mère. In-12. 3 fr.
- Réimpression faite par M. J. G. Fick de Genève.
- PICTET (Adolphe). — *Du beau dans la nature, l'art et la poésie*. Etudes esthétiques. 2 fr. 50
- SALLES (Jules). — *Etudes sur Bernard Palissy*, sa vie et ses travaux, précédées de quelques recherches sur l'art céramique. 2^e édition. 1 vol. in-12. 4 fr. 50
- SCHURE (Edouard). — *Le Drame musical*. 2 beaux vol. in-8. 15 fr.
- Tome I. *La Musique et la poésie* dans leur développement historique.
- Tome II. *Richard Wagner*, son œuvre et son idée.
- *Histoire du Lied* ou la chanson populaire en Allemagne, avec une centaine de traductions en vers et sept mélodies. 2^e édition. 1 vol. in-18. 3 fr. 50
- *Les Chants de la montagne*. 1 beau vol. in-12. (Sous presse).

